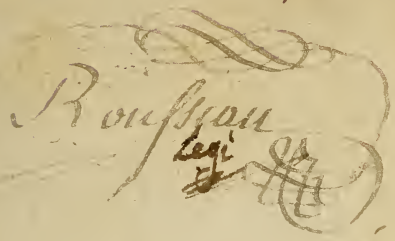
John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund



VOYAGE

A LA

MER DU SUD.

Nos { du Regtre des Dons 2723
du Catalogue .....

Si le féminin qui prétend que les hérétiques sont plus heureux en cette vie mortelle que les catholiques, lisoit ce livre, il se désabuseroit peut être.

p. 387. quel droit avoient ces gens contre le vaisseau de Lima?

RFJCB

VOYAGE
A LA MER DU SUD,

FAIT PAR QUELQUES

OFFICIERS COMMANDANTS

LE VAISSEAU LE WAGER:

Pour ſervir de ſuite au Voyage de GEORGES ANSON.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE
BIBLIOTHÈQUE

A LYON, ou

Chez les FRERES DUPLAIN, Libraires, grande rue Merciere.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

RPJCB

AVERTISSEMENT.

LA Relation du voyage à la mer du Sud de Mr. Georges Anſon *a reçu dans le Public les applaudiſſements les plus mérités. L'importance de l'entrepriſe, la grandeur des difficultés, la multitude des contretemps, ont fait le ſucces de cet ouvrage rempli de détails curieux, de deſcriptions*

intéreſſantes, d'obſervations utiles pour le Commerce & la Navigation.

Rien n'étoit plus propre à captiver l'attention du lecteur, que le ſort d'une eſcadre équipée avec appareil dans les ports d'Angleterre, traverſant fiérement l'Océan immenſe qui borde l'Amérique du nord au midi, pour aller ſur les côtes du Pérou *&* du Mexique *foudroyer les habitations des Eſpagnols; interrompre,*

ruiner un commerce établi, à travers la plus vaſte de toutes les mers, depuis la rive occidentale du nouveau monde, juſqu'à l'extrêmité la plus orientale du monde ancien.

Ce projet, l'un des plus heureux que la politique pût enfanter, produiſoit un intérêt plus grand encore, par les difficultés de ſon exécution. Il s'agiſſoit de ſe livrer aux périls de la plus longue des naviga-

tions, avec une connoiſſance très-imparfaite de la direction des vents, & de la poſition des lieux, dans des mers peu fréquentées par les vaiſſeaux d'Europe; d'y attaquer avec des forces médiocres un ennemi auquel ſes nombreux établiſſements aſſuroient la ſupériorité; & de s'y maintenir ſans aucune eſpérance de ſecours contre les efforts de pluſieurs nations intéreſſées à défendre leurs richeſſes.

La curioſité étoit encore excitée par les contretemps divers qui ont traverſé cette expédition fameuſe : des tempêtes effroyables, tous les vaiſſeaux diſperſés, leurs agrêts mis en pieces par les vents, leurs équipages ruinés par les maladies ; tous les maux que peuvent accumuler une fatigue outrée, une diſette continuelle, un retranchement de forces ſucceſſif, offroient un tableau dont les horreurs

ne pouvoient manquer de faire des impreſſions vives. L'auteur en réuniſſant à tous ces intérêts des obſervations capables de fixer la connoiſſance géographique de ces pays lointains, des jugements réfléchis ſur un commerce dont on n'avoit que des notions vagues, & ſur les forces terreſtres & maritimes qui en ſont l'appui, étoit aſſuré de l'approbation, de la reconnoiſſance même de

tous les esprits judicieux.

Les mêmes raisons qui ont fait la fortune de cet ouvrage semblent garantir le succès du Supplément que je donne aujourd'hui au Public. Des faits relatifs à une expédition si considérable, & qui achevent de manifester tout ce qu'elle a eu de malheureux, méritent sans doute l'empressement des lecteurs. Il est des événements dont on ne veut perdre aucune cir-

conſtance. Ceux ſur tout qui ont été ſuivis d'accidents funeſtes & extraordinaires, laiſſent dans le Public une curioſité qui en recherche les particularités avec impatience, & qui en deſire avec ardeur les détails.

Ce Supplément renferme les choſes en ce genre les plus étonnantes. Il n'y a guere d'exemple de malheurs comparables à ceux dont il préſente le récit. Les Navigateurs les

mieux instruits des calamités qui suivent le naufrage, trouveront ici des singularités qui les surprendront ; & quiconque est susceptible des sentiments que l'humanité inspire à la vue des objets douloureux, s'attendrira sur la destinée d'une multitude de gens abandonnés d'abord dans une isle déserte, errants ensuite au gré des flots, & échappés en petit nombre & par une espece de miracle à

des menaces continuelles de mort.

De tous les vaiſſeaux qui compoſoient l'eſcadre de Mr. Anſon, *il n'y en eut pas un ſeul qui ne ſouffrit beaucoup de l'horrible tempête dont ils furent aſſaillis au débouquement du détroit de* le Maire. *Le* Wager, *de* 150 *hommes d'équipage, fut le plus maltraité. Après avoir perdu un de ſes mâts, ſéparé du reſte de l'eſcadre, ayant*

ſes agrêts dans le plus grand déſordre, il échoua malheureuſement contre une iſle de la côte occidentale des Patagons. *L'hiſtoire de cet infortuné vaiſſeau eſt indiquée en peu de mots dans le chapitre* 3 *du livre ſecond de la Relation du voyage de Mr.* Anſon. *Les circonſtances & les ſuites de ſon naufrage n'y ſont pas à beaucoup près développées ſuffiſamment. On verra par la peintu-*

re que je vas faire de la ſituation des Officiers & des Matelots après la perte de ce vaiſſeau, de leur ſéjour dans une iſle ſauvage & ſans habitants, de la diviſion qui ſe mit entre eux, de leur diſperſion ſur différentes côtes, de leurs ſouffrances dans les diverſes courſes qu'ils tenterent pour ſe tirer de cette iſle inhabitable, de leurs aventures parmi les Indiens & les Eſpagnols; on verra, dis-je, que tous

ces objets méritoient une deſcription plus ample.

C'eſt d'après les mémoires que quelques uns de ces Officiers malheureux ont publiés depuis leur retour en Angleterre, que j'ai compoſé ce Supplément. Ces mémoires ſont au nombre de quatre. Le premier eſt le journal des ſieurs Bulkelei *&* Cummins, *imprimé à* Londres *en* 1743. *Le ſecond eſt d'*Alexandre Campbell, *impri-*

mé à Dublin *en* 1747. *Le troiſieme eſt ſans nom d'auteur, imprimé à* Londres *en* 1751. *Le quatrieme eſt d'*Iſaac Morris, *imprimé à* Dublin *en* 1752. *On retrouve dans tous ces mémoires l'ingénuité de gens qui racontent les choſes ſans apprêt. Leur récit ſimple & naïf n'a rien qui reſſente la fiction, & porte ſenſiblement l'empreinte du vrai. Ces mémoires ſont exactement conformes ſur*

tous les faits qu'ils racontent en commun ; ce qui assure encore davantage la fidélité de leur narration, & inspire une égale confiance pour les faits qu'ils racontent séparément. Il est vrai qu'on y remarque beaucoup de partialité contre le Capitaine Cheap. *Ceux qui ont écrit ces mémoires ont prétendu se justifier à ses dépens. Mais qu'ils aient eu tort ou raison, cette question ne change rien à*

leur exactitude ſur les faits, & ne touche tout au plus qu'aux conſéquences qu'ils en tirent, & aux perſonnalités qu'ils y entre-mêlent. On a reconnu en Angleterre la vérité des faits, quoique leur expoſé n'ait pas eu le ſuccès qu'on s'en étoit promis. Les intéreſſés avoient voulu prouver la néceſſité où ils s'étoient vus de ſe ſouſtraire à l'autorité de Mr. Cheap. *Le Gouvernement a jugé que nulle*

circonſtance ne pouvoit fournir à des ſubalternes un juſte motif de rebellion contre leur commandant ; & ſans contredire la fidélité de leur récit, il a condamné & puni la témérité de leur procédé.

Il ſemble que j'aurois dû me contenter de traduire ces mémoires, & de les donner au Public tels qu'ils ſont. Mais, outre que c'eût été remettre pluſieurs fois ſous les yeux du lecteur les mê-

mes choſes répétées en termes différents ; ces mémoires ſont écrits avec ſi peu d'ordre & de correction, qu'il n'y avoit pas moyen de les préſenter, en les laiſſant dans ce négligé groſſier & dégoûtant. Leurs auteurs, bons hommes de mer, & point du tout gens de lettres, ont uſé de ce ſtile brut & découſu, ordinaire à tous ceux qui ne ſont pas en habitude d'écrire, & ſe ſont livrés à toute

la confuſion d'une mémoire ſurchargée de faits. Il n'y a dans leur narration ni choix de termes, ni variété de tours ; ils mettent devant ce qui devoit être après ; ils s'écartent, ils reviennent. L'expoſé de leurs aventures ſe trouve noyé dans un tas de paroles inutiles, de phraſes imparfaites, de conſtructions louches, de penſées triviales, de réflexions plates ; il eſt tel en un mot qu'on pouvoit l'atten-

dre de bas Officiers qui ont beaucoup couru les mers, & qui n'ont guere fréquenté la bonne compagnie.

Voilà le cahos qu'une traduction littérale m'a offert à débrouiller. Il a fallu fouiller dans cette mine, trier le mêlange, séparer le bon du mauvais. J'ai été obligé de rapprocher les circonstances d'un même fait répandues dans les mémoires différents, & souvent dis-

perſées dans les diverſes parties du même mémoire. J'ai mis de ſuite ce qui ne l'étoit pas, j'ai développé les penſées, j'ai ſuppléé les liaiſons, j'ai élagué, j'ai ſerré. J'ai tâché en un mot de joindre la préciſion à l'exactitude, & en conſervant le fond des choſes, d'y mettre une forme qui n'eût rien de trop rebutant. Ce travail n'a pas été médiocre : heureux ſi en prenant ſur moi tout ce qu'il

avoit d'ennui & de dégoût, il n'en reſte plus pour mes lecteurs.

Tout l'équipage du Wager *fut d'abord réuni dans une iſle déſerte de la côte occidentale des* Patagons. *Des brouilleries ſurvenues entre les ſubalternes & leur commandant diviſerent cette multitude en deux partis. Il étoit queſtion de faire des efforts pour ſe rapprocher des terres habitées par les Européens. Les uns vou-*

loient prendre la route du Sud, *beaucoup plus longue & plus périlleuſe ; les autres prétendoient aller par le* Nord. *Cette diviſion de ſentiments les conduiſit à une ſéparation qui devint à tous bien funeſte. Le plus grand nombre ſous la conduite du Lieutenant tira du côté du détroit de* Magellan, *& après bien des fatigues & des ſouffrances arriva ſur la côte du* Breſil. *Leurs aventures ſont dé-*

crites dans le mémoire anonyme, & dans le journal des ſieurs Bulkeley *&* Cummins. *Ils furent obligés en paſſant le long de la côte orientale des* Patagons *d'y abandonner huit de leurs camarades. Ceux-ci furent pris par les Indiens ; & après avoir vécu quelque temps parmi eux, ils eurent le bonheur d'arriver à* Buenos-aïrès. *Le mémoire d'*Iſaac Morris *donne le détail de leurs aventures.*

res. Le reſte de l'équipage ſous la conduite du Capitaine prit la route du Nord, *& arriva avec beaucoup de peine au* Chili. *Le Sr.* Campbell *raconte dans ſon mémoire tout ce qu'ils eurent à ſouffrir, juſqu'à ce que des guides indiens les euſſent conduits chez les Eſpagnols. Il ſéjourna long-temps à* San Jago, *d'où il ſe rendit par terre à* Buenos-aïrès, *& y rencontra ceux du pre-*

mier embarquement qui avoient été abandonnés chez les Patagons. *Ainſi les reſtes de ce malheureux équipage diſperſés comme les débris de leur vaiſſeau, furent jetés çà & là pour être long-temps le jouet des vents & des ondes, ne pouvant eſpérer leur ſalut que d'un de ces heureux haſards, ſur leſquels on ne ſe détermine à compter que lorſqu'on a perdu toute reſſource.*

Il étoit difficile de faire une hiſtoire ſuivie des aventures arrivées à ces gens dans leur diſperſion. Pour épargner tout embarras au lecteur, j'ai diviſé ce Supplément en deux parties. Dans la premiere je raconte le naufrage, le ſéjour dans l'iſle, & tout de ſuite le voyage de ceux qui allerent par le détroit au Breſil, *juſqu'à leur arrivée en Angleterre. Dans la ſeconde je reviens à*

ceux qui furent abandonnés sur la côte orientale des Patagons ; *j'expose leurs aventures, je les conduits à* Buenos-aïrès, *où ayant rencontré le sieur Campbell, celui-ci leur raconte son voyage avec le Capitaine par la route du* Nord *au* Chili ; *& enfin un vaisseau espagnol les ramene en Europe. Voilà tout l'ordre que j'ai pu mettre à une histoire qui en étoit si peu susceptible*

ble. Je l'ai jugé ſuffiſant pour ne rien omettre d'eſſentiel & pour éviter les redites. C'eſt toujours un des voyageurs qui parle, & qui raconte les choſes comme il les a vues. Cette façon m'a paru plus naturelle & plus intéreſſante que toute autre.

Je ne me ſuis point attaché à rapporter toutes les obſervations ſur la latitude des lieux, la direction des vents, le gi-

ſement des côtes qui ſe trouvent dans les mémoires qui m'ont fourni la matiere de ce Supplément. Outre que ces détails ſont peu amuſants pour le commun des lecteurs ; j'ai cru qu'il n'y avoit pas grand fonds à faire ſur le travail de gens qui n'avoient aucune des facilités néceſſaires pour y procéder ſans erreur : & quelque confiance que puiſſent inſpirer leurs talents & leurs ſoins, j'ai jugé que

le ſeul défaut d'inſtruments ſuffiſoit pour réduire leurs obſervations à un état d'incertitude qui en détruit l'utilité.

On trouvera dans cet ouvrage des connoiſſances très-inſtructives ſur la partie de l'Amérique méridionale *qui eſt la moins fréquentée & la plus inconnue. On ne ſera pas fâché d'y prendre une notion moins imparfaite de tout ce continent qui eſt entre la riviere de* la

Plata & *le détroit de* Magellan. *On verra que cette partie du monde, négligée mal-à-propos par les Européens, eſt moins indigne qu'ils ne penſent d'intéreſſer leurs recherches Un pays auſſi fertile en pâturages, auſſi abondant en chevaux & en bétail de toute eſpece; un pays gras & arroſé, dont la culture offre des avantages certains; un pays dont les mines & les pelleteries ſeroient la*

matiere d'un commerce très-lucratif, ne doit pas être mis au rang des terres que l'on peut abandonner ſans conſéquence. Il ſeroit facile d'y trouver de bons ports ſur les deux mers, & d'y faire des établiſſements qui en aſſureroient la communication. Des Européens qui y ſeroient en force, auroient bientôt la ſupériorité ſur tous les petits partis d'Indiens qui errent dans ces vaſtes contrées. La

bonté du climat rendroit les habitations fort saines. Une fois que les côtes de ce continent seroient connues, le passage à la mer du Sud *ne seroit plus sujet à tant de difficultés ; & le commerce de cette mer ne seroit plus exclusif en faveur des seuls Espagnols.*

*Les diverses tentatives qu'on ne cesse de faire pour trouver au fond de la baie d'*Hudson *un passage à la mer du*

Sud, *ne réuſſiront vraiſemblablement jamais. Il ſeroit bien plus ſûr d'avoir des établiſſements dans le voiſinage du détroit de* Magellan, *où le paſſage eſt tout trouvé; & où il n'y a de difficulté, qu'à cauſe de l'éloignement actuel de tout aſyle & de tout ſecours en cas d'accident.*

On verra par la deſcription qui ſe trouve ici du Chili, *& du caractere de ſes habitants, qu'il*

s'en faut bien que cette terre abondante en toute ſorte de richeſſes ſoit en valeur. Une nation qui auroit de la force & de l'induſtrie y pourroit faire les plus belles opérations de commerce. Etablie à demeure ſur les deux côtes des Patagons, *la conquête du* Chili *deviendroit pour elle la choſe du monde la plus aiſée. Alors elle joueroit un rôle aſſez conſidérable dans la mer du* Sud.

Je laiſſe aux hommes d'Etat le ſoin de diſcuter toutes ces conſidérations, qui ſe préſenteront d'elles-mêmes en parcourant cet ouvrage. Les mœurs des différentes ſortes d'Indiens dont on y trouvera le détail fourniront de nouveaux traits au tableau de l'humanité ; & ajouteront aux diſſemblances que l'éducation met parmi les hommes, des nuances de diverſité qui feront toujours

mieux ſentir les avantages d'une ſociété polie par le commerce des Sciences, & perfectionnée par les lumieres de la Religion.

APPROBATION

De Mr. DE MAIROBERT, *Censeur royal.*

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un manuscrit qui a pour titre : *Voyage à la mer du Sud, fait par quelques Officiers commandant le vaisseau le Wager, traduit de l'anglois.* A Paris, ce 4. Mars 1756.

Signé, PIDANSAT DE MAIROBERT.

SUPPLÉMENT

SUPPLÉMENT
DU VOYAGE
DE Mr. ANSON,

Extrait des Mémoires de divers Officiers du Wager, l'un des vaisseaux de son escadre.

PREMIERE PARTIE.

RIEN n'est plus essentiel au succès d'une expédition maritime que le choix du temps propre à l'embarquement. Le défaut d'at-

tention à ce ſeul point ſuffit pour faire rencontrer dans la route des obſtacles capables de ruiner les projets en apparence les mieux conçus. Celui d'envoyer une eſcadre dans la mer du Sud pour détruire les riches établiſſements des Eſpagnols dans cette partie du monde, offroit les plus grands avantages à la nation. On auroit été bien dédommagé des frais immenſes que l'on avoit faits pour cette entrepriſe, par l'anéantiſſement des forces de nos ennemis, & par le butin conſidérable que ſur eux on ne pouvoit manquer de faire. Le ſort en a décidé de la maniere du monde la plus déplorable. Jamais expédition n'annonça tant de proſpérités, & ne fut ſuivie de tant de malheurs.

Des raiſons qu'il ſeroit difficile de pénétrer nous retinrent dans les ports d'Angleterre dix mois au delà du terme fixé pour notre départ. Ce retardement nous mit dans le cas d'eſſuyer dans les mers auſtrales les riſques inſéparables de la mauvaiſe ſaiſon. Il fut la principale cauſe des maux affreux que nous avons ſoufferts, & dont je vais rendre compte.

Notre eſcadre compoſée des vaiſſeaux le Centurion, le Wager, le Gloceſter, la Perle, le Severn, le Tryal, & de deux bâtiments chargés de proviſions, ſortit du port de Sainte Helene le 18 Septembre 1740. Le 21 nous perdîmes la terre de vue faiſant route vers Madere, où nous aurions dû aborder en quinze jours, ſans les vents

contraires qui nous retinrent près de cinq ſemaines. Ce nouveau retardement nous mit de fort mauvaiſe humeur, parce qu'il nous enlevoit un reſte de temps très-précieux, & qu'il nous annonçoit toujours plus certainement le mauvais ſuccès de notre entrepriſe.

Enfin le 26 Octobre cette iſle ſe préſenta à nous à notre grande ſatisfaction, & deux jours après nous mouillâmes dans la rade de Fonchiale, qui en eſt la capitale. Madere appartient aux Portugais, qui en firent la découverte au commencement du quinzieme ſiecle. Elle eſt ſituée par les 32° 27′ de latitude nord, & à 18° de longitude à l'oueſt du méridien de Londres. Cette iſle n'eſt que comme une longue montagne

qui s'étend de l'eſt à l'oueſt ſous un climat des plus agréables. La partie méridionale eſt la mieux cultivée & la plus riante ; ce ne ſont que vignes, jardins & maiſons de campagne : on y reſpire un air tempéré & très-pur. Le bled croît juſques ſur le ſommet des montagnes ; les vignes profitent mieux dans les endroits bas à cauſe des brouillards qui regnent ſur les hauteurs. La grande richeſſe du pays ſont les raiſins, qui donnent un vin très-exquis. Un des plus riches vignobles appartient aux Jéſuites, qui en tirent un revenu conſidérable. Il y a dans cette iſle une grande abondance de citrons dont on fait des confitures excellentes ; le ſucre qu'on y recueille eſt en petite quantité ; il ſuffit à peine à la

consommation des habitants. Tous les fruits d'Europe y réussissent à merveille. Le bonanoé est un fruit particulier dont les habitants font un cas extraordinaire, qui tient de la superstition. Ces bonnes gens sont fortement persuadés que c'est le fruit défendu qui occasiona la disgrace de nos premiers peres. Ils prétendent que les larges feuilles qui l'environnent sont préciſément, celles dont Adam & Eve firent leur premier vêtement. C'est parmi eux un crime horrible d'y mettre le couteau, parce que en coupant ce fruit en deux on y découvre une représentation assez approchante des instruments de la passion du Sauveur; d'où ils inferent que c'est faire outrage à son image sacrée que de le couper de la sorte.

Les naturels du pays ont l'extérieur fort dévot, & la conduite très-libertine. La vertu chez eux qui eſt le plus en recommandation, c'eſt un inviolable attachement à leur Egliſe, une ſoumiſſion aveugle à leurs Paſteurs †, & une horreur ſi mépriſante pour les Hérétiques, qu'ils n'accordent la ſépulture à aucun, & qu'ils font jeter à la mer tous ceux qui ont le malheur de mourir ſur leurs terres. Ils ſont d'ailleurs d'une lubricité effrénée; la débauche y eſt ſi commune, qu'il y a un hôpital fondé pour les perſonnes affligées du mal vénérien : ce qui n'empêche pas la jalouſie outrée des maris; il ne fait pas ſûr chez eux pour quiconque s'aviſe de faire, même ſans deſſein, une révérence à leurs femmes. Outre

la catholicité ne veut pas de ſoumiſſion aveugle.

Il eſt des impudiques, & des fous en tout payſ. ſtultorum infinitus eſt numerus : à plus forte raiſon ſtultarum.

l'impudicité, qui eſt générale, l'aſſaſſinat eſt ordinaire & journalier. Ces Meſſieurs le regardent comme un crime de peu de conſéquence, & ne rougiſſent pas de s'en faire honneur. Si la Juſtice fait mine de pourſuivre les coupables, ils ont dans la premiere égliſe un aſyle aſſuré ; † ſinon, ils en ſont quittes pour le banniſſement ou la priſon, dont encore il leur eſt permis de ſe racheter. Ils donnent très-abondamment aux gens d'Egliſe ; ils obſervent les moindres pratiques de leur Religion avec une attention qui tient du ſcrupule. Ce contraſte de dévotion & de vice a quelque choſe de révoltant ; mais telle eſt la force du préjugé, qu'il concilie dans l'eſprit des hommes les oppoſitions les plus décidées. Il

† le gouvernement peut defendre cet azile dans le nouveau teſtament: & les dons imprudens aux faineans.

l'emporte chez eux ſur la raiſon; & il les domine ſi ſouverainement, qu'il eſt toujours très-difficile d'en triompher, & ſouvent très-dangereux de le combattre.

La ville de Fonchiale eſt poſée ſur une éminence dans le fond d'une belle rade. Il y a un château conſtruit ſur un rocher qui avance dans la mer à peu de diſtance du mouillage. Les égliſes y ſont en grand nombre, il y en a bien une vingtaine : c'eſt pourtant une ville des plus médiocres, & qui ne vaut pas mieux qu'un de nos gros bourgs d'Angleterre. Le luxe n'y regne point; les maiſons ſont ſimplement bâties, & meublées ſans faſte. Les hommes ſont preſque toujours vêtus de noir. Ils marchent tous

armés d'un poignard & d'une très-longue épée, accompagnant le tout d'un air arrogant & d'une contenance très-fiere. Il n'y a pas juſqu'au plus petit marmiton qui ne veuille avoir ſa longue épée, qu'il ne quitteroit pas pour tous les biens du monde; & on regarde comme une grande punition de la leur ôter.

Nous ſéjournâmes huit jours à Fonchiale. Dans cet intervalle Monſieur Norris, Capitaine du Gloceſter, demanda permiſſion de retourner en Angleterre pour y reſpirer l'air natal, néceſſaire au rétabliſſement de ſa ſanté. En conſéquence Mr. Anſon fut obligé de faire divers changements. Il nous ôta Monſieur Kidd pour lui donner le commandement de la Perle,

& nous envoya Mr. Murray pour commander notre vaiſſeau le Wager.

Tout fut prêt le 5 Novembre pour notre départ. Ce jour-là dès le matin Mr. Anſon envoya ſes ordres à tous les Capitaines, leur aſſignant pour premier rendez-vous, en cas de ſéparation, Sant Jago, l'une des iſles du cap Verd; le ſecond rendez-vous devoit être à l'iſle Sainte Catherine, ſur la côte du Breſil. L'après-midi nous mîmes à la voile. Le lendemain notre chef d'eſcadre faiſant réflexion à la néceſſité d'éviter juſques au moindre retardement, changea les ordres de la veille, & aſſigna pour unique rendez-vous l'iſle Sainte Catherine. Le 28 nous paſſâmes la ligne à 27° 59′ de lon-

gitude à l'oueſt du méridien de Londres; & trois ſemaines après nous mouillâmes dans la baie de Sainte Catherine.

L'arrivée d'une eſcadre telle que la nôtre effraya la garniſon, & nous apperçûmes beaucoup de mouvement dans les deux forts. Pour prévenir tout inconvénient, Mr. Anſon dépêcha un Officier au Gouverneur pour lui faire compliment de ſa part, l'informer qui nous étions, & lui demander du monde pour nous remorquer juſqu'au port. L'Officier fut bien reçu; on nous envoya tout ce que nous demandions, & nous avançâmes dans une belle rade, entre l'iſle & le continent, où nos vaiſſeaux furent amarrés juſqu'au 17 Janvier. Dès le premier jour nous envoyâmes à

terre tous nos malades. Le reſte de l'équipage fut occupé durant tout ce temps-là à nettoyer nos vaiſſeaux, qui étoient déjà fort mal-propres, à réparer les agrêts & les mâts, & à faire proviſion d'eau & de bois.

L'iſle Sainte Catherine pourroit devenir une habitation excellente ſi on ſe donnoit la peine de la défricher. A la réſerve de quelques plantations qui ſont ſur les bords de la mer, tout le reſte eſt bois. La terre eſt d'une fertilité ſi prodigieuſe que les meilleurs fruits y croiſſent en abondance & preſque ſans culture. Les forêts ſont pleines d'arbuſtes odoriférants; on y trouve des faiſants, des ſinges, des perroquets ſans nombre. La rade fournit beaucoup d'excellents poiſſons, l'eau des rivieres eſt

d'une fort bonne qualité. Mais tous ces avantages ſont effacés par l'incommodité d'un air très-mal-ſain. La grande quantité de bois dont l'iſle eſt couverte, & les montagnes qui l'environnent empêchent la libre circulation de l'air, & y entretiennent une humidité ſi grande, que tous les ſoirs elle eſt couverte d'un brouillard épais, qui ne ſe diſſipe que le lendemain aux premiers rayons du ſoleil. Durant le peu de ſéjour que nous fîmes à Sainte Catherine nous fûmes preſque tous aſſaillis de fievres & de fluxions. Une perſécution bien plus inſupportable étoit celle des couſins, & d'un autre inſecte imperceptible, qui avec un bourdonnement importun ne ſe fait que trop ſentir par ſes piquures cruelles.

Le défrichement feroit ceſſer la plupart de ces incommodités, en détruiſant les principales cauſes de l'humidité exceſſive.

Ce ſéjour nous fut encore plus déſagréable par le traitement qu'y reçut notre eſcadre. Le Gouverneur affecta d'abord de faire à Mr. Anſon des politeſſes qui nous firent eſpérer de lui toute ſorte de ſecours : mais nous reconnûmes bientôt ſa diſſimulation & ſa perfidie. Ce Gouverneur prit ſourdement des meſures pour nous empêcher d'avoir les rafraîchiſſements qui nous étoient néceſſaires. Il dépêcha ſecrétement un exprès à Büenos-aïrès pour avertir l'Amiral Pizarro de notre arrivée, & lui faire un détail de nos forces qui pût le mettre en état de nous ſurprendre avec

avantage. Un des prétextes dont il ſe ſervit pour juſtifier ſa mauvaiſe volonté, fut que Mr. Anſon avoit envoyé une de ſes barques pour reconnoître en pleine mer un vaiſſeau qu'il crut eſpagnol. Le Gouverneur repréſenta cette action comme une inſulte, & une rupture de paix entre nous & le Portugal.

Tous ces déſagréments nous déterminerent à preſſer le départ. La veille du jour que nous dûmes mettre à la voile, Mr. Anſon aſſembla tous les Capitaines, & leur donna ſes ordres : ſavoir, qu'en cas de ſéparation, le port Saint Julien ſeroit le premier rendez-vous ; qu'ils y ſéjourneroient dix jours ; que ſi dans cet intervalle il ne venoit pas les joindre, ils con-

tinueroient leur route à travers le détroit de le Maire, en doublant le cap Horne pour entrer dans la mer du Sud; que le second rendez-vous ſeroit à l'iſle Nueſtra Segnora del ſoccorro; qu'ils s'y tiendroient quelque temps en croiſiere depuis cinq juſqu'à douze lieues de diſtance; que ſi la néceſſité les forçoit à quitter ce poſte, ils feroient route pour lors vers l'iſle Juan Fernandès, aux environs de laquelle ils croiſeroient durant cinquante-ſix jours; que ſi dans cet eſpace de temps le chef d'eſcadre ne venoit pas les joindre, ils auroient lieu de croire qu'il lui étoit arrivé quelque accident; qu'alors le plus ancien Officier prendroit le commandement, & les conduiroit en avant pour fatiguer

l'ennemi chemin faisant & de tous côtés, & remplir ainsi l'objet de la présente expédition.

Nous sortîmes enfin de la rade de Sainte Catherine le 17 Janvier 1741 après avoir salué le fort de onze coups de canon, salut qui nous fut rendu coup pour coup. Le 22 il se leva un vent orageux, avec une brume si épaisse que nous ne pouvions distinguer à vingt pas. La Perle dans ce moment fut séparée de nous, & elle ne nous rejoignit que trois semaines après. Le Lieutenant de ce vaisseau nous apprit en rejoignant l'escadre la mort de Mr. Kidd son Capitaine. Il nous dit aussi que le 10 Février il avoit apperçu cinq gros vaisseaux, qu'il jugea d'abord appartenir à notre escadre; que dans cette persuasion

il s'étoit laiſſé approcher de très-près par un de ces bâtiments qu'il prit pour le Centurion ; mais qu'ayant reconnu ſon erreur, il avoit jeté à la mer ſa grande berge, & une partie de ſon eau, afin d'être plus leſte au combat & plus léger à la courſe ; & que la nuit étant ſurvenue, il avoit perdu de vue l'ennemi. Nous ne doutâmes point que ces vaiſſeaux ne fuſſent de l'eſcadre de l'Amiral Pizarro ; & nous aurions pris ſur le champ le parti de réunir nos forces pour leur donner la chaſſe, ſi nous n'avions pas été contraints de pourſuivre notre route vers le port Saint Julien pour radouber le Tryal qui étoit en fort mauvais état.

La mort du Capitaine Kidd occaſiona de nouveaux change-

ments. Mr. Murray nous quitta pour commander la Perle, & Mr. Cheap vint le remplacer sur notre vaisseau le Wager. Ce que nous trouvâmes de plus remarquable au port Saint Julien, ce fut une quantité prodigieuse de petites chevrettes rouges comme des écrevisses, & qui rendoient l'eau de la mer de couleur de sang. Dès que le Tryal fut réparé, nous reçûmes ordre de démarrer. Nous partîmes le 27 Février, & le sept Mars nous traversâmes le détroit de le Maire par un temps clair & un vent frais.

Nous avancions courageusement vers les bords de cette mer du Sud, l'objet de toutes nos espérances; déjà notre imagination nous présentoit l'image séduisante de ces côtes for-

tunées que nous devions bientôt découvrir, & où d'immenſes tréſors devoient être la récompenſe de nos travaux; nous rappellions avec une joie inſultante les fauſſes terreurs de certaines gens qui avoient oſé nous prédire que notre entrepriſe n'aboutiroit qu'à notre deſtruction : mais à peine eûmes-nous franchi le détroit, qu'un changement affreux fit ſuccéder à ces agréables idées les plus lamentables horreurs.

Ce beau ciel azuré ſe couvrit tout-à-coup de l'obſcurité la plus effrayante. Mille vents furieux déchaînés tous enſemble exciterent autour de nous la tempête la plus épouvantable qui fut jamais. En peu de temps toute notre eſcadre en proie à cet impétueux ouragan

ſe vit dans le plus effroyable déſordre. Le plus grand danger fut pour notre vaiſſeau le Wager & la flûte Anna. Les fortes marées nous pouſſant à l'eſt avec la derniere violence, c'eſt un prodige que nous n'ayions pas été briſés mille fois contre les rochers qui bordent la côte de la terre des Etats. Ce n'étoit là que le prélude de nos malheurs. Durant près de trois mois nous fûmes le jouet des vents toujours déchaînés avec la même fureur, & ſans nous donner le moindre relâche. La tourmente étoit ſi continuelle & ſi terrible que nos plus déterminés Matelots en pâliſſoient d'effroi. Perſonne ne pouvoit tenir en place. Pluſieurs des gens occupés à la manœuvre furent eſtropiés, & quelques uns tués

par les rudes ſecouſſes que recevoient inceſſamment nos vaiſſeaux. Il eſt impoſſible de trouver des expreſſions qui égalent le déſeſpoir de notre ſituation. Tous nos vaiſſeaux endommagés, des millions de vagues menaçant à chaque inſtant de nous engloutir, nous nous voyions toujours au moment de couler à fond. De courts intervalles qui nous donnoient des lueurs d'eſpérance ne ſervoient qu'à augmenter nos peines & nos périls. Sur la foi de ces apparences trompeuſes, ſi nous nous haſardions de préſenter les voiles au vent, auſſitôt des tourbillons & des montagnes d'eau fondoient ſur nous, déchiroient & mettoient en pieces nos voiles.

Le 30 Mars la grande ver-

gue du Glocester fut fracassée, ce qui obligea notre chef d'escadre d'y envoyer des Charpentiers qu'il tira des autres vaisseaux & du nôtre. Le 8 Avril il nous arriva à nous-mêmes un accident beaucoup plus fâcheux. Notre mât d'artimon cassa à deux pieds au dessus de la petite voile le tendelet, & fut emporté par les vents avec toutes ses voiles. Toutes les plaques, tous les chaînons servant à brider la marée contraire, furent fracassés & brisés. Que l'on se figure notre cruel embarras, nous trouvant sans Charpentier, dont le secours nous étoit si nécessaire, & qui ne pouvoit revenir à nous à cause du gros temps & du vent contraire. Le lendemain la flûte Anna donna des signaux d'incommodité; ses

ſes cordages d'étai & l'arbre qui tenoit ſa voile de beaupré étant rompus, elle ſe vit en danger de perdre tous ſes mâts. Le 10 le Severn & la Perle diſparurent, & nous ne les avons plus revus. Nous étions alors à 56° 29′ lat. ſud & à 85° longit. oueſt.

Le 12 l'ouragan redoubla de force, avec les plus groſſes vagues que nous euſſions encore vues. Vers les ſept heures du matin nous eûmes un coup de mer ſi violent, que la vague entra dans le vaiſſeau, enleva notre Canonnier de ſon poſte, le tranſporta au delà des rouages, détruiſit le canal des écoulements, & nous cauſa bien d'autres dommages. Notre Capitaine étoit alors très-malade dans ſa loge : inſtruit de tout ce détail, il témoigna une

peine extrême de ce que la maladie le mettoit hors d'état d'agir par lui-même dans cette occasion ; il ne laissa pas de donner ses ordres avec beaucoup de présence d'esprit pour la prompte réparation des parties endommagées de notre bâtiment. Le Sieur Bulkelei notre Canonnier se chargea de l'exécution ; il fit rétablir le canal, vuider la chaloupe que les vagues avoient presque remplie ; il fit même rentrer la vergue de beaupré & son arbre, afin de les préserver de tout accident.

Le jour suivant le Centurion se trouvant près de nous, le chef d'escadre se présenta pour nous parler. Il nous demanda si notre Charpentier étoit revenu à bord. Nous lui dîmes que non en lui représentant

combien ſon abſence étoit funeſte à nos beſoins. Notre Capitaine lui fit voir que nos agrêts & nos cordages étoient entiérement délabrés, & que nos gens de l'équipage étoient preſque tous hors d'état de ſervir. Monſieur Anſon lui témoigna combien il étoit touché de notre ſituation, quoique la ſienne ne fût pas meilleure; il l'aſſura qu'il alloit nous renvoyer notre Charpentier, & lui recommanda ſur toutes choſes de ne pas s'écarter. Le lendemain notre Charpentier nous fut renvoyé en effet; il n'eut pas de peine à nous faire comprendre que s'il n'étoit pas revenu plutôt, c'eſt que le temps avoit été ſi orageux qu'aucune barque ne pouvoit tenir en mer. Nous avions be-

ſoin de ſon bras, & non de ſes excuſes ; nous le priâmes d'examiner le mal ſans délai, & d'employer toutes les reſſources que ſon génie pourroit lui fournir pour y apporter du remede. Il y travailla avec beaucoup de diligence & de ſuccès. En peu de temps il eut fabriqué une calotte pour être ajuſtée au mât d'artimon ; il dreſſa un nouveau mât moins élevé, ayant ſeulement 40 pieds de haut, & y tendit une voile pour tenir le vaiſſeau en équilibre.

Le 19 il fit un fort beau temps, dont nous profitâmes pour la réparation de nos agrêts & cordages. On refit à neuf la principale voile, & on la tendit : de ſorte que notre vaiſſeau n'avoit plus l'air d'un bâtiment tout-à-fait ruiné. Sur le

ſoir quelques uns de nos gens qui étoient ſur le tillac apperçurent dans un très-grand éloignement les lumieres de la loge de notre chef d'eſcadre, & aſſez diſtinctement pour pouvoir les compter ; mais paſſé neuf heures le Centurion diſparut tout-à-fait à nos yeux. Le lendemain matin nous voyions encore le Gloceſter & la flûte Anna, mais bientôt après nous les perdîmes de vue.

Séparés ainſi de toute notre eſcadre, nous commençâmes à en craindre les ſuites, & la triſteſſe fut générale parmi nous. Quoique nous euſſions des vivres en abondance, le Munitionnaire parla très-imprudemment de diminuer la ration à l'équipage. La ſeule menace de ce retranchement fit éclorre des

ſemences de mutinerie, qui n'eurent alors aucun effet par l'attention du Capitaine à prévenir les mécontentements & à intimider les mutins. Toutes ſes ſollicitudes rouloient ſur la conſervation du bâtiment, qui ayant été fort maltraité, & pouvant déſormais manquer de ſecours, demandoit des ménagements extrêmes. Le 1 Mai il fut délibéré de retrancher la principale ancre d'affourche & de l'abandonner, n'étant pas poſſible de l'aſſurer ſans expoſer à un danger évident notre mât de miſaine, les chaînons & les plaques étant rompus.

L'incertitude de notre ſort ſur un vaiſſeau ſi caduc, & au milieu d'une mer très-orageuſe, nous tenoit dans de continuelles alarmes. Nous avions

besoin d'arriver promptement au rendez-vous ; nous fûmes même favorisés d'un vent qui nous auroit menés droit à l'isle Juan Fernandès, si nous en avions profité. Cependant nous remarquâmes que les manœuvres ordonnées par le Capitaine nous avoient considérablement approchés de terre, & vers une côte où le vent donnoit avec violence. Cette conduite nous parut à tous une faute très-essentielle, & donna lieu à bien des murmures. Le Sr. Bulkelei notre Canonnier, & l'un des meilleurs hommes de mer que nous eussions à bord, en parla au Lieutenant, qui lui répondit que le premier rendez-vous étoit à Nuestra Ségnora del soccorro, à 44° de latitude sud ; qu'il avoit fait

tous ſes efforts pour diſſuader le Capitaine de viſer à ce rendez-vous, mais qu'il étoit déterminé de s'y rendre à quelque prix que ce fût. Le Sr. Bulkelei lui repréſenta vivement le danger du vaiſſeau dans le miſérable état où il étoit, & ſur une côte où le vent donnoit. „ Parlez-en au Capitaine, lui „ repliqua le Lieutenant, & „ perſuadez-le ſi vous pouvez.

Le Sr. Bulkelei ſe rendit un quart d'heure après chez le Capitaine, & lui fit les mêmes repréſentations qu'au Lieutenant. Mr. Cheap répondit à tout cela que le chef d'eſcadre ayant déſigné pour premier rendez-vous Nueſtra Segnora del ſoccorro, il étoit réſolu & obligé de tout riſquer pour s'y rendre. Le Canonnier eut beau

lui dire que, vu le mauvais état du vaiſſeau, étant ſi près de la côte nous n'en ſerions bientôt plus les maîtres ; que les courants & le vent d'oueſt alloient infailliblement nous entraîner à terre malgré nous. Mr. Cheap ſoutint que les courants étoient trop incertains pour y faire attention ; qu'il vouloit arriver au premier rendez-vous, où il arrêteroit vingt-quatre heures ; après quoi, ſi le chef d'eſcadre ne paroiſſoit point, ou quelque autre vaiſſeau de la flotte, il feroit route vers Juan Fernandès.

Ce plan du Capitaine marquoit une exactitude que les circonſtances où nous nous trouvions auroient dû rendre moins ſcrupuleuſe. Il ne crut pas ſans doute qu'il y eût à le ſuivre

tous les dangers qu'on lui représentoit ; mais il auroit dû présumer un peu moins de ses connoissances, faire plus d'attention aux signes qui annonçoient la proximité de la terre, ne pas mépriser si facilement les justes appréhensions qu'on vouloit lui inspirer. C'est à cette faute inexcusable qu'on doit attribuer la perte de notre vaisseau.

Le 13 au matin le Charpentier qui travailloit au château de proue apperçut la terre, & en avertit le Lieutenant. Cet Officier se persuada trop légérement que l'avis étoit faux, & n'en dit mot au Capitaine. Ainsi tout concouroit à rendre toujours plus notre perte inévitable. A deux heures après midi le Canonnier étant à la ver-

gue d'avant vit la terre en plein, & y distingua des terreins élevés, des collines, & entre autres une montagne assez haute & figurée en pain de sucre. Il courut aussi-tôt au Capitaine, qui en parut étrangement surpris. Son affliction fut grande lorsqu'il vit qu'une marée très-forte nous poussoit avec violence sur la côte. Dans une conjoncture si critique, Mr. Cheap se comporta avec toute l'activité & toute la prudence que l'on pouvoit attendre de l'Officier le plus brave & le plus expérimenté. Il se hâta de donner des ordres, & de les proportionner à notre besoin extrême. Malheureusement le monde nous manquoit pour la manœuvre ; presque tout notre équipage malade ou estropié étoit confiné

au dessous du franc tillac. Tout ce que nous pûmes faire fut de rassembler une douzaine de gens en état de servir, en y comprenant même les Officiers.

Pour comble de désolation, le Capitaine, dans le moment qu'il agissoit avec plus de vivacité, fit une chûte & se démit l'épaule. On fut obligé de le transporter à la loge du Chirurgien, & nous demeurâmes privés de son secours. Il fit appeller le Lieutenant & le Canonnier, & quoiqu'il souffrît des douleurs aiguës, il leur parla des moyens que l'on pouvoit prendre pour sauver le vaisseau, & en abandonna la conduite à leur zele & à leur prudence. Le seul expédient qui pût donner de l'espérance étoit de mettre toutes les voiles au

vent pour tâcher de nous éloigner de la côte ; mais nos voiles étoient si déchirées & si pourries, qu'il n'y avoit pas moyen de les tendre, & nous n'en avions aucune de réserve dont il nous fût possible de tirer parti. Le vent étoit redevenu d'une violence extrême, la pluie tomboit sur nous par torrents, & l'obscurité étoit si grande que nous ne voyions pas d'un bout du vaisseau à l'autre. Nous passâmes tout le jour & toute la nuit du 13 Mai dans cette perplexité effroyable.

Le 14 vers les quatre heures du matin la pouppe du vaisseau heurta contre un rocher caché : nous voulûmes jeter l'ancre pour l'affermir ; mais nous trouvant environnés de

rochers de toutes parts, la choſe ne nous fut pas poſſible. Le vaiſſeau heurta une ſeconde fois, & briſa la tête de ſon gouvernail. A ce ſecond choc, bien plus effrayant que le premier, l'alarme fut univerſelle; chacun couroit çà & là pour appeller du monde, & prêter la main à la manœuvre; nous étions réduits à gouverner avec les gros cordages d'avant, les lâchant ou les reſſerrant à meſure que le vaiſſeau plongeoit ou hauſſoit de proue. Le déſeſpoir étoit peint ſur tous les viſages; notre cataſtrophe étoit de nature à abattre le courage le plus intrépide, & nous étions tous comme des gens à qui l'on tient le couteau ſur la gorge. Enfin le vaiſſeau heurta une troiſieme fois, & heureuſement

il ſe trouva engagé entre deux écueils qui l'empêcherent de couler à fond.

Le Soleil parut à ce moment ſur l'horizon, & nous montra à découvert le rivage, qui n'étoit plus éloigné de nous que d'une portée de fuſil. Juſques-là nous nous étions crus perdus ſans reſſource ; le voiſinage de la terre ranima nos eſpérances. On lança à l'eau la grande barque, l'eſquif & la chaloupe. Le Capitaine envoya le Contre-maître avec la grande barque pour examiner le pays, & venir au plutôt lui en rendre compte : mais ce perfide, ſans ſe mettre en peine du danger extrême où il nous laiſſoit, prit terre & ne revint plus. Mr. Cheap envoya ſon Lieutenant avec l'eſquif, & lui

ordonna de ramener la barque lui-même : cet Officier ne fut pas plus fidele à ſon devoir que le Contre-maître ; il prit terre, renvoya la barque, & ne revint pas. On ne l'auroit jamais ſoupçonné d'avoir le cœur aſſez bas pour donner un ſi mauvais exemple ; mais il ſemble que dans les périls extrêmes tous les autres ſentiments cedent au deſir de ſa propre conſervation.

Nous fûmes trouver le Capitaine dans ſon lit pour le prier de profiter de la barque qui étoit revenue : il ne voulut pas d'abord y conſentir, diſant qu'on n'avoit qu'à mettre à terre tous les autres, & qu'il partiroit le dernier. Nous le preſſâmes, & il ſe rendit à nos inſtances. Comme il étoit encore hors d'état de ſe remuer, nous

fûmes obligés de le porter dans la barque, qui le conduisit à terre, avec presque tous les Officiers tant du premier que du second rang. Le Patron, le Bosseman, le Canonnier & le Charpentier resterent à bord avec l'équipage. Nous trouvâmes en débarquant deux ou trois cabanes qui avoient été construites sur ce rivage par des Indiens. Nous choisîmes la meilleure, & nous la préparâmes pour y loger notre Capitaine, qui, dans l'état de souffrance où il étoit, auroit infailliblement péri, s'il n'avoit pas trouvé de quoi se loger. Ce jour fut le dernier où l'on connut parmi nous la subordination; & on verra désormais nos gens se comporter comme si le naufrage avoit fait perdre à leurs supérieurs toute leur autorité.

La nuit le vent redoubla de force, & la marée fut si impétueuse que l'équipage resté à bord se vit en plus grand danger que jamais, le bâtiment recevant des secousses & faisant des bonds qui faisoient craindre à tout moment qu'il ne fût enlevé. Ces insensés n'en furent pas plus sages. Malgré toutes ces menaces de mort, ils se mirent à percer tous les tonneaux de vin & de liqueurs, ils en burent jusqu'à l'ivresse ; & s'armant ensuite d'épées & de pistolets, ils enfoncerent les armoires, forcerent les coffres, pillerent l'argent, & se revêtirent des plus beaux habits qu'ils purent trouver. Le lendemain on leur envoya la chaloupe pour les mener à terre. Le Canonnier & le Charpentier s'y embarquerent

avec une bonne partie de ces ivrognes : les deux premiers avoient eu la précaution d'emporter avec eux de la poudre, des balles & du pain. Lorſque nos Matelots traveſtis parurent ſur le rivage, quelques Officiers vinrent à eux le piſtolet à la main, & leur inſpirerent une ſi grande crainte, que ces miſérables ſe laiſſerent dépouiller ſans dire mot, & on leur enleva tout ce qu'ils avoient pillé.

Il n'y avoit plus à bord que le Patron, le Boſſeman, & quelques autres. Le Capitaine avoit grande envie qu'on les retirât, mais le mauvais temps ne permit pas d'aller à eux ſi-tôt. Ils profiterent de ce retardement pour commettre en enragés toute ſorte d'excès ſur le vaiſſeau. Tandis qu'ils étoient à boire & à

s'enivrer, tellement que quelques uns ſe noyerent dans l'eau qui pénétroit le vaiſſeau de toutes parts, le Boſſeman, homme violent & brutal, s'impatientant de ce qu'on ne lui envoyoit pas la chaloupe, eut l'inſolence de pointer contre la cabane du Capitaine un canon de quatre livres de balle, qu'il déchargea par deux fois, mais ſans effet, le coup ayant porté trop haut. Enfin le vent ayant un peu calmé, la chaloupe partit, & nous ramena tout notre monde.

Dès que le Boſſeman eut mis pied à terre, Mr. Cheap, juſtement indigné de ſon inſolence, lui parla avec toute la hauteur & toute la ſévérité qu'il méritoit. Non content de le maltraiter de paroles, il le frappa de

ſa canne ſi rudement que le coupable Boſſeman tomba par terre, & on le crut bleſſé à mort. Un moment après il ſe releva, & voyant que ſon Capitaine avoit un piſtolet à la main prêt à faire feu, il ſe préſenta à lui la poitrine découverte. Cet acte d'intrépidité & de ſoumiſſion déſarma Mr. Cheap, qui lui tourna le dos en diſant : „ Il méri-„ toit, le coquin, que je le pri-„ ſſe au mot. „

Nous voilà donc tous en ſûreté ſur le rivage, mais par un temps ſi rigoureux, qu'il étoit à craindre que le froid n'achevât de détruire ceux que les flots avoient épargnés. La pluie étoit continuelle, & nous ne ſavions où trouver un abri. Pour tous vivres nous n'eûmes quelque temps que des co-

quillages, quelques oiseaux de proie, & beaucoup de céleri, plante qui croît en abondance sur ces côtes. Cette nourriture ne laissa pas de paroître agréable & appétissante à des gens qui jusques là n'avoient vécu que de viandes salées.

Notre vaisseau doit être regardé désormais comme un vaisseau perdu, il n'étoit plus question de songer à autre chose qu'à en retirer tous les effets & toutes les provisions qui pouvoient être à notre bienséance. Notre Capitaine donna ses ordres pour cela; & tant qu'il nous fut possible d'aller à la mer, nous ne cessâmes de faire des voyages au vaisseau échoué pour en enlever tantôt une chose, tantôt une autre. On dressa une tente pour en faire

un magasin, où l'on renfermoit exactement tout ce qui venoit du vaisseau. Peu à peu nous vînmes à bout de nous faire des logements assez commodes. On dressa des tentes, qui avec les trois cabanes indiennes dont j'ai parlé servirent à loger tous les Officiers du premier & du second rang ; notre Charpentier en construisit d'autres où l'équipage fut distribué en plusieurs corps : de sorte qu'au bout de quelques jours notre habitation eut l'air d'une petite ville, la plus belle sans contredit qu'on eût jamais vue dans ce barbare pays. Nous y aurions mené une vie assez heureuse, si l'ordre & l'intelligence avoient régné parmi nous. Mais, soit par la faute des chefs, soit par la mutinerie des subalternes, nous

nous trouvâmes dans un état d'anarchie & de confuſion qui dura juſqu'au moment de notre diſperſion.

Le premier ſujet de mécontentement fut l'extrême attention du Capitaine à empêcher que qui que ce fût ne détournât la moindre des choſes que l'on rapportoit du vaiſſeau. A chaque fois que quelque barque en revenoit, il étoit toujours au bord de l'eau ſous les armes avec quelques Officiers & le Munitionnaire, viſitant ſans miſéricorde tous ceux qui débarquoient. Pour prévenir même toute contrebande, il ne voulut jamais permettre que les barques allaſſent de nuit au vaiſſeau, quoique les vents & les marées favoriſaſſent le trajet plus la nuit que le jour. Cette rigueur

gueur déplut à beaucoup de nos gens ; & quoiqu'elle tendît à l'utilité commune, ils ne furent pas assez raisonnables pour en estimer l'intention. Peut-être aussi que l'état des choses auroit demandé une exactitude moins sévere.

Quoi qu'il en soit, le 3 Juin dix de nos gens déserterent, & le même jour on donna avis au Capitaine qu'il y avoit un complot formé pour le faire sauter, lui & tous ceux qui étoient dans sa tente. Toutes les perquisitions faites pour éclaircir un fait si odieux aboutirent à la découverte d'une traînée de poudre sous le logement du Capitaine, & jamais on ne put savoir au vrai par qui elle y avoit été mise. La désertion d'une partie de nos gens join-

te aux murmures continuels de la plupart des autres, nous déterminerent à mettre toutes les nuits nos rames en lieu sûr, & à tirer à terre nos barques, de peur qu'il ne prît fantaisie aux mécontents de les emmener à la faveur des ténebres.

Quelques jours après, le Sr. Bulkelei Canonnier, & le sieur Cummins Charpentier, allerent trouver nos déserteurs pour les engager à revenir à leur devoir. Ils les trouverent dans un pitoyable état, réduits à ne vivre que d'algue marine & de coquillages. Leur dessein avoit été de marcher jusqu'à ce qu'ils rencontrassent quelque habitation, où ils espéroient trouver non seulement de quoi vivre, mais encore des facilités pour retourner dans leur pays. Ils fu-

rent bien étonnés lorſqu'ils virent qu'au lieu d'être dans un continent, ils étoient dans une iſle ſéparée de la terre ferme par un canal de 5 à 6 lieues de large. Le Canonnier & le Charpentier leur remontrerent fortement l'irrégularité & les conſéquences de leur entrepriſe. Ils trouverent des gens entêtés qui ne voulurent rien entendre, diſant qu'ils trouveroient bien le moyen de traverſer le canal, en conſtruiſant des débris du vaiſſeau une eſpece de barque. Le Canonnier y retourna une ſeconde fois, & s'attacha particuliérement à gagner le garçon Charpentier, tant à cauſe que c'étoit un bon ouvrier, qui pouvoit nous rendre de grands ſervices, que parce que les déſerteurs n'ayant

que lui ſur qui ils puſſent compter pour la conſtruction de leur bateau, c'étoit les réduire à l'impoſſible que de le leur ôter. Il lui promit de lui faire avoir ſon pardon du Capitaine, il le careſſa, il fit tant en un mot qu'il le ramena. Tous les autres s'obſtinerent conſtamment à faire bande à part, quoiqu'ils fuſſent réduits à de grandes extrêmités par le défaut de vivres, & par le froid qui étoit exceſſif, la terre étant toute couverte de neige & de glace.

Preſque en même temps une affaire beaucoup plus ſérieuſe acheva d'aigrir les eſprits, qui n'étoient déjà que trop portés au mécontentement & à la révolte. Il y avoit parmi nos Officiers ſubalternes un nommé Cozens, homme inquiet & grand

querelleur. Il avoit déjà eu des prises très-vives avec différentes personnes, & entre autres avec le Chirurgien. Il arriva qu'en distribuant les rations, le Munitionnaire retint un jour celle d'un des gens de l'équipage. Cozens, qui vouloit toujours se mêler où il n'avoit que faire, courut au Munitionnaire, & lui en demanda la raison avec beaucoup d'emportement. Celui-ci connoissant l'humeur du personnage, avec qui il avoit déjà eu querelle, se mit à crier après lui, l'accusant de vouloir exciter une révolte, & lui déchargea brusquement un coup de pistolet, qui l'auroit infailliblement tué, si le Tonnelier qui étoit présent n'avoit pas détourné le coup.

Le Lieutenant accourut au

bruit, & voyant la dispute très-échauffée entre Cozens & le Munitionnaire, il courut en avertir le Capitaine. Mr. Cheap, qui savoit que tout étoit à craindre de la part d'un homme tel que Cozens, vint à lui le pistolet à la main & en criant: „ Où est-il ce maraut? „ Cozens à ces paroles quitte le Munitionnaire, & vient se présenter insolemment au Capitaine. Mr. Cheap croyant qu'il en vouloit à sa personne, lui lâche son pistolet au milieu du visage, & Cozens tombe baigné dans son sang & sans parole. Comme il donnoit encore quelque signe de vie, le Capitaine le fit transporter dans la tente des malades, où il fut pansé par le garçon Chirurgien. La balle étoit restée au dessous de l'œil. Avant d'en faire l'ex-

traction, le garçon Chirurgien demanda que quelqu'un au fait de ces matieres fût préſent à l'opération. Le Chirurgien major refuſa de s'y trouver, parce qu'ayant eu peu de temps auparavant une querelle avec le malade, il ne vouloit pas qu'on pût lui attribuer en aucune maniere les ſuites de l'opération. On s'adreſſa au Médecin des troupes de terre, qui promit d'abord & qui refuſa enſuite, prétendant qu'il déplairoit au Capitaine. On remarqua en effet que Mr. Cheap étoit ſi irrité contre ce miſérable, qu'on étoit ſûr d'être mal reçu de lui dès que l'on paroiſſoit compatir à ſon infortune. C'étoit là dans lui l'effet du reſſentiment qu'il avoit conſervé des paroles outrageantes que Cozens dans une

autre occaſion avoit eu la hardieſſe de lui dire en face, & pour leſquelles le Capitaine alors le fit mettre aux arrêts.

L'opération fut faite très-adroitement par le garçon Chirurgien. La plaie étoit en bon état, & le malade en voie de guériſon. Il deſira d'être tranſporté dans la tente où il logeoit précédemment avec le Canonnier & le Charpentier, & où il auroit été moins incommodément que dans la tente des malades. Les Srs. Bulkelei & Cummins en demanderent pour lui la permiſſion au Capitaine; mais Mr. Cheap, par un ſentiment d'inhumanité trop réfléchi pour être excuſable, répondit avec émotion : „ Point de „ grace pour ce faquin : s'il „ en réchappe, je le menerai

„ prisonnier au chef d'escadre,
„ pour le faire pendre.

Ce procédé du Capitaine ne contribua pas peu à lui faire perdre l'affection des gens de l'équipage, & ils s'en plaignirent hautement. Cozens, qui avant son malheur étoit universellement detesté, devint l'objet de la compassion générale. Sa mort, qui survint quatorze jours après sa blessure, fut attribuée à l'air humide & mal-sain de l'endroit où le Capitaine avoit eu la cruauté de le retenir par pure vengeance. Les murmures devinrent plus aigres que jamais. Cozens, disoit-on, étoit à la vérité un brouillon achevé; mais falloit-il pour cela le tuer brutalement? Ce coup de pistolet déchargé à la tête d'un homme,

ſans autre forme de procès, eſt un aſſaſſinat des plus noirs. Il ne ſera pas aiſé au Capitaine de ſe tirer d'une affaire auſſi odieuſe ; & il l'éprouvera à ſes dépens s'il retourne jamais en Angleterre.

Au milieu de tous ces troubles qui nous agitoient, nous ne perdions pas de vue le ſoin de nous procurer des vivres dans une iſle qui nous en fourniſſoit très-peu. Toute la farine & toutes les viandes ſalées que nous tirâmes du vaiſſeau, avec tout ce qu'il y avoit de vins & de liqueurs, étoient pour nous des reſſources dont il falloit uſer avec ménagement, ignorant le temps que nous ſerions obligés de ſéjourner dans cette iſle déſerte. Nous étions alors réduits au nombre de cent, indépendamment des neuf déſer-

teurs, dont la ſubſiſtance n'étoit plus à notre charge ; tout le reſte étoit mort ou dans la route ou depuis le naufrage, nous avions perdu en tout cinquante-quatre hommes. Notre nombre diminué de la ſorte ne laiſſoit pas d'être encore fort grand, vu la difficulté d'augmenter le dépôt de nos proviſions, qui ſe conſommoient tous les jours.

Nous reçûmes à diverſes fois la viſite de quelques Indiens du pays, qui nous apporterent quelques moutons, du poiſſon, des oies ſauvages, & des moules excellents ; mais tout cela n'étoit pas capable de nous garantir de la diſette qui nous menaçoit. La premiere fois que ces Indiens parurent devant notre habitation, nous remarquâmes qu'ils faiſoient de grands ſi-

gnes de croix, pour nous donner à entendre qu'ils étoient Chrétiens. Ils n'osoient mener leurs canots à terre. Pour les y engager, nous leur fîmes toutes les démonstrations capables de leur persuader qu'ils recevroient de nous le meilleur traitement. Ils se rendirent à nos desirs & aborderent. Le Capitaine les accueillit avec beaucoup d'amitié, il leur fit présent à chacun d'un chapeau & d'un habit de Soldat; ce qui parut leur faire un extrême plaisir. Nous les régalâmes de notre mieux, & nous leur fîmes boire de nos liqueurs, qu'ils trouverent excellentes. Nous faisions notre possible pour nous faire entendre à ces bonnes gens, & en tirer des lumieres qui nous missent au fait du pays; mais comme nous ne

nous parlions que par ſignes, nous en reçûmes fort peu d'éclairciſſements.

L'accueil que nous leur avions fait les engagea à revenir ſouvent. Une fois entr'autres ils vinrent au nombre de cinquante, avec leurs femmes & leurs enfants. Leurs canots étoient remplis de veaux marins, de moutons & de coquillages, qu'ils nous apportoient en préſent. Ils tirerent leurs canots à terre, & s'y conſtruiſirent des cabanes couvertes d'écorces d'arbres & de peaux de veau marin. Ce procédé nous fit juger qu'ils avoient deſſein de demeurer avec nous; ils demeurerent en effet près de trois ſemaines. Ces Indiens ſont d'un naturel fort doux; leur taille eſt médiocre; ils ont le teint baſané, le nez

plat, les yeux fort enfoncés dans la tête. Ils vivent continuellement dans la fumée, étant dans l'habitude d'entretenir inceſſamment du feu, même dans leurs canots. Ils n'ont aucune ſorte de vêtement; & quoiqu'il fît alors un froid des plus rigoureux, ils étoient tout nuds, à l'exception d'un vieux morceau de drap que les hommes & les femmes portent attaché à la ceinture, & qu'ils font revenir par deſſus l'épaule: les garçons & les filles n'ont pas même ce morceau de drap, & ſont nuds comme la main. Nous avions beau les habiller; à chaque fois qu'ils revenoient, c'étoit toujours dans leur premier équipage. Une des choſes qui les étonna davantage, ce fut un miroir que nous leur

montrâmes : il ſeroit difficile d'exprimer l'eſpece de ſurpriſe dont ils furent frappés en y voyant leur image. Rien n'étoit plus réjouiſſant que leurs geſtes & leurs contorſions devant ce miroir. Tant que nous le leur laiſſâmes conſidérer, il ne leur fut pas poſſible de s'occuper d'autre choſe.

Parmi ces Indiens la condition des femmes eſt aſſez mauvaiſe ; elles ſont chargées de tout le travail ; c'eſt elles qui vont à la pêche, tandis que leurs maris paſſent leur temps ou à couper du bois ou à ſe repoſer auprès du feu. Nous fûmes témoins de l'étonnante maniere de pêcher de ces femmes indiennes. Elles vont dans leurs canots à une certaine diſtance en mer ; elles plongent tenant

avec les dents un petit panier ; elles demeurent ſous l'eau des temps incroyables, elles ramaſſent dans le fond tout ce qu'elles peuvent trouver ; & lorſque leur panier eſt plein, elles reviennent. Nous leur vîmes faire ce petit manege plus d'une fois : nous admirions leur dextérité à plonger, & nous ne pouvions comprendre comment elles pouvoient demeurer dans l'eau ſi long-temps, à moins que d'être tout-à-fait amphibies. Ces Indiens vraiſemblablement ne nous auroient pas quittés ſi-tôt ; mais quelques uns de nos gens ayant voulu s'amuſer à cajoler leurs femmes, ils en furent irrités, ils lancerent à l'eau leurs canots, & nous ne les revîmes plus.

Leur départ nous priva des fruits de leur pêche, qui nous

aidoient à ſubſiſter, & qui nous mettoient en état d'uſer avec économie de nos proviſions. On alloit tous les jours au vaiſſeau, & tous les jours on en retiroit de nouveaux ſecours de vivres; mais avec le temps la violence des marées acheva de briſer ce bâtiment, & dès la mi-Juillet nous n'en vîmes plus que les débris flottants çà & là ſur les eaux. Tous les ſecours que nous en tirions étant ainſi épuiſés, ce fut une néceſſité pour nous de ménager notre magaſin plus que nous n'avions fait encore. Il devint le plus précieux de nos tréſors; & pour le garder avec plus de ſûreté, le Capitaine voulut qu'il y eût jour & nuit une ſentinelle; & tous les Officiers ſans exception, tant du premier que du ſecond rang,

furent obligés d'y passer à tour de rôle.

Cette précaution étoit sage, elle n'empêcha pourtant pas que le magasin ne fût volé à diverses repriſes. On en enlevoit tantôt de la farine & du bœuf, tantôt des liqueurs & du vin. Les gens de l'équipage réduits à une ration très-modique, & n'ayant d'ailleurs pour tout supplément que quelques herbes cueillies sur les rochers, ou quelques coquillages trouvés dans le sable après le reflux, enrageoient de ces rapines, & auroient bien voulu en découvrir les auteurs. Le pillage du magasin se renouvellant de jour en jour, ils demanderent que les provisions fussent tirées du lieu où on les gardoit, & qu'on les transportât dans la tente du Ca-

nonnier, où elles ſeroient plus en ſûreté. Ils menaçoient, les armes à la main, d'en venir à quelque violence, ſi on ne mettoit pas ordre à un brigandage ſi pernicieux. On vint à bout de les appaiſer en leur promettant un renouvellement de ſoins & de vigilance. On découvrit preſque en même temps les vrais auteurs du dernier larcin qui avoit excité tant de murmures. Mr. Cheap réſolut d'en faire une juſtice exemplaire, & il n'héſita pas de dire que ce crime étoit de nature à mériter la mort.

Ces ſcélérats étoient dépendants pour la diſcipline de Mr. Pemberſton, Capitaine des troupes de débarquement : Mr. Cheap le pria d'aſſembler ſans délai le conſeil de guerre; ce

qu'il fit, avec réſolution de juger les coupables ſelon toute la rigueur des ordonnances. Le conſeil de guerre aſſemblé, on fit lecture des ordonnances, & on trouva qu'il n'y avoit point peine de mort, mais ſeulement punition corporelle pour le crime en queſtion. Il fut propoſé de tranſporter les coupables dans une iſle voiſine, & de les y abandonner à leur mauvais ſort; de publier en outre une déclaration portant que quiconque commettroit déſormais la même faute, de quelque rang & de quelque qualité qu'il pût être, recevroit le même châtiment. Cet avis ne paſſa point, & à la grande pluralité des voix les coupables furent condamnés à recevoir chacun ſix cents coups de fouet, & à

être réduits à la demi-ration. Ils reçurent deux jours de ſuite chacun deux cents coups de fouet ; une fauſſe compaſſion engagea leurs Officiers à leur épargner les deux cents derniers coups. Pour appaiſer les plaintes que cette indulgence excita parmi les gens de l'équipage, Mr. Cheap fit retrancher à ces voleurs la demi-ration qui leur avoit été conſervée, & ordonna qu'ils ſe tireroient d'affaire comme ils pourroient.

Cette ſévérité ne fit pas ceſſer les larcins ; le magaſin fut encore volé juſqu'à trois fois, & volé ſans ménagement. Ces nouvelles déprédations produiſirent parmi nos gens une vraie rage. Il étoit bien triſte en effet pour des malheureux qui depuis quelque temps étoient réduits

à quatre onces de farine par jour, & dont le meilleur mets consistoit le plus souvent en quelques plantes marines frites dans du suif de chandelle ; il étoit triste de voir, malgré leur économie, disparoître des provisions dont l'épuisement leur ôteroit bientôt tout moyen de subsister dans l'isle, & toute ressource pour en partir. On découvrit heureusement les nouveaux voleurs, & on revint à leur égard au premier avis qui avoit été proposé d'abord, c'est-à-dire qu'on les retint en prison jusqu'à ce qu'on eut occasion de les transporter dans une isle voisine, où on les laissa sans secours.

Les mauvais temps qui continuoient sans interruption depuis notre naufrage, la rigueur du froid toujours accompagné

de pluie, de neige ou de grêle, nous faiſoient ſouffrir de grandes incommodités dans nos premiers logements faits à la hâte. Le Sr. Cummins notre Charpentier vint à bout de nous conſtruire une grande & belle maiſon de bois diſtribuée en quatorze appartements bien dégagés & fort commodes. Nous meublâmes ce petit palais aſſez proprement, nous ſervant pour cela des ballots de drap & de toile que nous avions trouvés ſur le vaiſſeau. Nous en tapiſſâmes tous les dedans & le dehors même. Nous employâmes de très-beau camelot à faire des rideaux pour les fenêtres qui étoient ſans vitres, & des portieres pour les portes. Cette maiſon, où nous nous trouvâmes logés non ſeulement avec com-

modité, mais avec une ſorte de magnificence, ne ſouffrit point du tremblement de terre que nous eſſuyâmes le 25 Août. Dans le même jour la terre fut ébranlée par quatre différentes ſecouſſes, dont trois furent terribles; cependant notre habitation n'en fut pas endommagée, rien même ne fut bouleverſé à notre voiſinage.

La diſette des vivres devenoit toujours plus grande, nous étions comme des loups affamés courant par-tout après un peu de nourriture; heureux lorſqu'après avoir fatigué toute la journée nous rapportions quelques méchantes herbes pour les mêler avec notre farine & un peu de ſuif. Il y eut des jours ſi froids & ſi rigoureux, que mourant de faim nous n'avions pas le

le courage de sortir de nos logements pour aller chercher de quoi vivre. Campés sur un triste rivage, habitant un pays sauvage & ingrat, éloignés de notre patrie de plusieurs milliers de lieues, ne pouvant y retourner qu'à travers mille dangers, déchirés par des troubles domestiques, dévorés d'appréhension des maux à venir, notre vie étoit un désespoir continuel.

Il s'agissoit de mettre fin à nos miseres. Toute notre espérance après Dieu étoit en notre grande barque, dont nous résolûmes de profiter pour nous tirer de cette isle inhabitable. Elle étoit beaucoup trop petite pour contenir le nombre que nous étions. Nous demandâmes à notre Charpentier s'il n'imaginoit aucun moyen de l'ag-

grandir. Après y avoir bien réfléchi, cet habile ouvrier ne déſeſpéra pas d'en venir à bout. Il aſſembla avec diligence tous les bois qui lui étoient néceſſaires, il commença par couper ce bâtiment en deux, ſe propoſant de l'alonger vers la quille de onze à douze pieds; il travailla près de deux mois à perfectionner ſon ouvrage; ſon zele & ſon génie parurent également dans le prompt ſuccès de ſon travail.

Nos gens n'eurent pas plutôt vu qu'on leur préparoit cette reſſource, qu'ils ſe mirent tous à raiſonner ſur la route qu'on devoit prendre. Le Capitaine, toujours conſtant dans la réſolution de ſuivre autant qu'il le pourroit les ordres qu'il avoit reçus de notre chef d'eſcadre, vouloit aller par le Nord. Le Ca-

nonnier, à force de lire & de relire les voyages du Chevalier Narborough, ſe perſuada qu'il étoit plus ſûr de prendre la route du Sud. Cette oppoſition de ſentiments produiſit parmi nous un ſchiſme dont les effets furent pouſſés bien loin; & comme il en réſulta deux partis pleins d'une animoſité mutuelle, les uns ſe déclarant pour le Capitaine, les autres pour le Canonnier, il eſt néceſſaire de faire connoître plus particuliérement le caractere de ces deux chefs.

Mr. Cheap, Officier exact & intrépide, étoit un de ces hommes rigides qui veulent le devoir, ſans conſidérer les difficultés, & ſans ſe mettre en peine des murmures. Il ſentoit l'autorité de ſa place, & ne croyoit pas que ce fût à lui à prendre

conseil des autres, mais aux autres à recevoir l'ordre de lui. Il avoit le commandement haut, le naturel vif & colere ; la résistance loin de l'arrêter le rendoit plus ardent à poursuivre l'exécution de ses volontés ; il agissoit alors en homme piqué, & auroit perdu la vie plutôt que de reculer. Ce caractere dur & altier lui avoit déjà fait perdre, comme nous l'avons vu, l'affection de la plus grande partie de son monde. Les cœurs n'étant plus à lui, la crainte seule pouvoit lui conserver encore du respect & de l'obéissance : l'un & l'autre devoit donc lui manquer, dès qu'un parti formé contre lui persuaderoit qu'il n'étoit plus à craindre ; & c'est ce qui arriva.

Le Sr. Bulkelei, Navigateur habile & appliqué, étoit un de

ces gens qui réfléchiſſent aux conſéquences d'un projet, qui en condamnent la hardieſſe lorſqu'elle n'eſt pas accompagnée de ſûreté, & qui penſent que dans les conjonctures difficiles on doit paſſer par deſſus les regles ordinaires. Il avoit aſſez d'inſinuation dans l'eſprit pour entraîner les autres dans ſon opinion, & aſſez de fermeté dans l'ame pour ſoutenir un ſentiment qu'il croyoit juſte contre toutes les oppoſitions de pure autorité. Il étoit eſtimé de tous les Officiers, & aimé de tous les gens de l'équipage. Il avoit toujours paru un des plus zélés & des plus actifs pour le bien commun. L'opinion que l'on avoit de ſes lumieres & de la droiture de ſes intentions lui aſſuroit la confiance générale.

Auſſi à peine eut-il propoſé ſon idée, & développé les raiſons qui le faiſoient incliner pour la route du Sud, que preſque tout le monde fut de ſon avis.

Ce conſentement preſque unanime ne fit que le confirmer dans la perſuaſion que ſon avis étoit le meilleur; & tout de ſuite il propoſa d'en dreſſer un mémoire raiſonné ſigné de tous ceux qui étoient pour la route du Sud, & de le préſenter au Capitaine, afin d'avoir ſon conſentement. Sa propoſition fut très-applaudie; on le chargea de dreſſer le mémoire, & tous s'empreſſerent de le ſigner, à l'exception de cinq ou ſix, qui par attachement pour Mr. Cheap refuſerent de ſe joindre aux autres.

Ce mémoire fut comme une

declaration de guerre entre le parti du Capitaine & le parti du Canonnier. On verra déſormais ce ſubalterne agir en défenſeur de la cauſe commune, porter des paroles en Négociateur, faire des diſpoſitions en maître, & l'emporter de force ſur ſon Commandant.

Le mémoire fut préſenté par le Canonnier lui-même au Capitaine, qui demanda du temps pour faire ſes réflexions. Etonné du grand nombre de ſignatures, il vit bien qu'il riſqueroit trop à faire un éclat. Il ſe flatta qu'en temporiſant, ce premier feu pourroit ſe diſſiper ; & qu'alors, en tâchant de gagner quelques uns du parti contraire, il ſe mettroit en état d'être obéi. Il ne penſoit pas qu'il avoit à faire à gens dont l'obſtination étoit

au dessus de ses artifices. Le Canonnier sur-tout n'étoit pas homme à se laisser amuser, ni à souffrir qu'on amusât les autres. Dès le lendemain Mr. Cheap le fit appeller avec les principaux Officiers. „ J'ai fait, Messieurs, „ leur dit-il, mes réflexions sur „ le contenu de votre mémoire. „ Il m'a occupé l'esprit au point „ que je n'ai pas fermé l'œil „ de toute la nuit. Il me sem- „ ble que vous avez pris votre „ résolution d'une maniere un „ peu précipitée. Vous voulez „ que nous prenions la route „ des détroits de Magellan; „ mais faites-vous attention „ que nous en sommes éloignés „ de plus de 160 lieues, & „ que nous avons le vent con- „ traire? Songez-vous au long „ trajet que nous aurons à

„ faire après avoir passé les dé-
„ troits, ayant toujours le vent
„ en face, & par une route où
„ il n'y a point d'eau à espé-
„ rer ? „ Le Sr. Bulkelei répondit que selon le calcul des meilleurs Navigateurs nous n'étions pas à plus de 90 lieues du détroit ; que l'alongement de notre barque nous mettoit en état de porter avec nous une provision d'eau suffisante pour un mois ; que d'ailleurs en faisant route au Nord nous avions 100 lieues à faire pour atteindre l'isle de Juan Fernandès, où il y avoit cent à parier contre un que nous ne trouverions ni Mr. Anson, ni aucun des vaisseaux de l'escadre. Le Capitaine repliqua que nous pourrions sur les côtes du Chili nous rendre maîtres de quelque vaisseau mar-

chand eſpagnol, ſur lequel nous trouverions de l'eau & des vivres, & avec lequel nous irions paſſer le détroit de Magellan. Le Canonnier lui repréſenta l'impoſſibilité de nous rendre maîtres d'un vaiſſeau ennemi, n'ayant pour toutes armes que nos fuſils, ſur-tout dans un temps où l'arrivée de notre eſcadre dans ces mers étoit un avertiſſement pour tous les vaiſſeaux eſpagnols de ſe bien armer & d'être ſur leurs gardes : il ajouta que ſi malheureuſement notre barque venoit à être endommagée par quelque coup de canon, nous ne pourrions jamais réparer la breche, à raiſon du peu d'épaiſſeur de ce bâtiment. Alors le Capitaine dit : „ Meſſieurs, je conſens à tout „ ce que l'on voudra ; je ſuis

„ prêt à prendre la route qu'on „ jugera la plus convenable. Je „ vous prie ſeulement de con- „ ſidérer que nous aurons tou- „ jours le vent contraire de „ l'autre côté de la terre fer- „ me, & que nous avons plus „ de 700 lieues à faire pour „ arriver à la riviere de la Pla- „ ta. „ Le Canonnier répondit que c'étoit aux Navigateurs à décider le plus ou le moins de longueur de cette route ; qu'au moins nous aurions l'avantage de trouver chemin faiſant de l'eau & des proviſions. Le Capitaine oppoſa le danger de rencontrer quelque vaiſſeau ennemi dans le détroit. Le Sr. Bulkelei rejetta cette penſée comme une vaine terreur, aſſurant que les ſeuls bâtiments que nous puſſions rencontrer dans le détroit

étoient quelques canots d'Indiens dont nous nous emparerions aiſément. On parut alors convenir de part & d'autre, & on entra dans le détail des meſures à prendre pour ſuivre la route du détroit juſqu'au Breſil. Dans le courant de la converſation on rappella au Capitaine la faute qu'il avoit faite de s'opiniâtrer à ſuivre trop littéralement les ordres qu'il avoit reçus d'abord, ordres qui ne pouvoient jamais être ſi abſolus qu'ils ne fuſſent ſujets à interprétation dans des circonſtances pareilles à celles où nous nous trouvions. „ Quoi qu'il en ſoit, „ Meſſieurs, dit encore Mr. „ Cheap, je ſuis déterminé à „ partager votre ſort, & à ſuivre la route que vous propoſez; mais je voudrois que

„ vous fissiez vos réflexions un „ peu plus à loisir : rien ne pres- „ se, il sera temps de nous „ décider lorsque tout sera prêt „ pour le départ. „ Le Canonnier insista sur la nécessité d'une décision prompte, pour calmer les inquiétudes de l'équipage, & pour encourager le Charpentier, dont nos incertitudes avoient suspendu le travail. Le Capitaine répondit qu'il tiendroit conseil avec ses Officiers, & qu'on auroit la liberté d'y proposer tout ce qu'on voudroit. Le Sr. Bulkelei dit alors qu'une des principales choses qu'il avoit à proposer, c'est qu'une fois que nous serions en mer, il ne seroit point permis à lui Capitaine de faire course, de mouiller l'ancre, ni de changer de route sans le con-

ſentement de ſes Officiers. A ces mots le Capitaine eut peine à ſe contenir, mais faiſant réflexion que toute vivacité de ſa part ne ſerviroit qu'à aigrir les eſprits davantage: „ Meſſieurs, „ leur dit-il d'un ton chagrin, „ j'ai été juſqu'ici votre Commandant, & je ne vois pas „ par quelle raiſon je ceſſerois „ de l'être déſormais. „ Le Sr. Bulkelei lui répondit: „ Monſieur, nous avons toujours „ obéi exactement à vos ordres, „ & tant que vous voudrez bien „ vous laiſſer gouverner par la „ raiſon, notre zele pour vous „ ſervir ſera à toute épreuve. „ Mr. Cheap proteſta „ qu'il l'avoit toujours regardé, lui & „ le Charpentier, comme des „ gens affectionnés à leur devoir, & dignes de ſa con-

„ fiance. J'eſpere, ajouta-t-il, „ qu'à l'avenir votre conduite „ ne démentira point l'opinion „ que j'ai toujours eue de vo- „ tre fidélité. „

Ainſi finit cette premiere conférence ; on ſe ſépara peu contents les uns des autres. Le Capitaine avoit trop laiſſé appercevoir ſon oppoſition à la route du Sud pour ne pas inſpirer de la défiance, & il avoit trop engagé ſa parole pour eſpérer des ménagements au cas qu'il voulût la retirer. Dès le lendemain les Navigateurs furent employés à régler ſelon les directions du Chevalier Narborough les hauteurs, les poſitions, les diſtances des lieux le long des côtes, pour en évaluer le véritable éloignement. Ce travail contribua encore plus

à réunir tous les vœux pour la route du Sud. Le ſurlendemain le Sr. Bulkelei, avec ſon fidele adjoint le ſieur Cummins Charpentier, ſe rendirent dans la matinée chez le Lieutenant pour l'informer que ceux de leur parti étoient prêts à produire leurs motifs, & qu'ils demandoient pour cela qu'on tînt conſeil le jour même dans l'après midi. Mr. Cheap inſtruit de cette demande fit appeller ces Meſſieurs, & leur répéta fort au long toutes les raiſons qu'il leur avoit dites la ſurveille ; il entra même dans un fort grand détail des obſtacles & des difficultés qu'on pouvoit rencontrer après le paſſage du détroit. Toutes ſes objections furent réfutées, ſinon avec aſſez de lumieres pour ſatisfaire, du moins avec aſſez

de force pour obliger le Capitaine à n'y pas trop insister. Il se contenta de demander un délai de 24 heures. Après ce terme expiré il assembla son conseil. Tous d'une voix unanime opinerent pour la route du Sud, comme la plus sûre ; & il fut décidé que si le vent n'étoit pas contraire lorsque le soleil auroit passé la ligne, on prendroit cette route.

Mr. Cheap vivement offensé d'une opposition si unanime à ses vues, dissimula & feignit de s'accorder au sentiment commun. Cependant il ne négligea aucune manœuvre secrete pour diviser une cabale si unie. Il fit si bien par lui & par ses émissaires qu'il vint à bout d'attirer à son parti plusieurs de ceux qui lui avoient été le plus contraires.

La diviſion ſe mit dans l'équipage, les uns voulant la route du Nord, les autres tenant toujours ferme pour la route du Sud. Les ſieurs Bulkelei & Cummins craignant les ſuites d'une diſcorde qu'ils jugeoient être l'ouvrage de la ſéduction du Capitaine, s'adreſſerent au Lieutenant pour ſavoir de lui le parti que l'on devoit prendre. Cet Officier conſeilla de dreſſer un nouveau mémoire, énonçant la réſolution priſe d'aller par le détroit, dont chacun garderoit une copie pour ſa décharge en Angleterre; de preſſer le Capitaine de ſigner ledit mémoire, afin de terminer par là les conteſtations. Il ajouta que ſuppoſé que le Capitaine refuſât de ſigner, le plus court moyen étoit de le faire arrêter en conſéquen-

ce du meurtre commis en la perſonne du ſieur Cozens ; qu'alors lui Lieutenant prendroit le commandement, & qu'il n'y auroit plus de diſpute.

Cette propoſition, dont la témérité en toute autre rencontre auroit paru révoltante, ne parut alors ſouffrir aucune difficulté. Le Lieutenant Mr. Beans ſe chargea de préſenter au Capitaine le mémoire à ſigner ; & les autres ſe chargerent de diſpoſer toutes choſes à un ſoulevement contre le Capitaine en cas de refus. Pour cela il falloit lui donner le change, & diminuer l'extrême défiance que lui avoient inſpiré les procédés factieux de ces Meſſieurs. C'eſt à quoi ils travaillerent en faiſant à Mr. Cheap des proteſtations de fidélité & de zele dont il

parut touché. Il falloit encore gagner les gens de l'équipage, & ſe les attacher de maniere à leur perſuader tout ce qu'on voudroit. Pour y réuſſir, le ſieur Bulkelei fit beaucoup valoir la menace que lui avoit fait un Officier de le tuer de ſa propre main s'il continuoit à ſe mêler de cette affaire. On le regarda dès-lors dans ſon parti comme un homme précieux dont dépendoit le ſalut commun ; & ſon empire devint ſi grand qu'on étoit prêt à prendre les armes au moindre ſigne qu'il en donneroit.

Au temps marqué pour préſenter le mémoire, il ſe rendit avec quelques autres chez le Capitaine, où il trouva le Lieutenant. Il commença par expoſer avec force le trouble qui régnoit

parmi l'équipage depuis qu'on s'étoit apperçu qu'il y avoit des cabales pour empêcher de prendre la route du Sud. Il accumula les raiſons les plus propres à perſuader la néceſſité de s'en tenir à cette route. Mr. Cheap l'écouta avec tranquillité, & lui dit que les craintes dont il lui faiſoit part étoient bien vaines ; qu'il avoit déjà aſſuré plus d'une fois que la route du Nord ou toute autre lui étoit indifférente, n'ayant d'autre deſſein que de contribuer à la ſûreté de tout le corps. C'étoit là le moment où Mr. Beans auroit dû préſenter le mémoire ; mais ce Lieutenant, toujours fort courageux à former des projets & à donner des paroles en l'abſence du Capitaine, devenoit la timidité même lorſque

le Capitaine étoit préſent ; de ſorte qu'il reſta immobile & ne dit pas un ſeul mot. Le ſieur Bulkelei ſuppléa à ſon lâche ſilence en tirant de ſa poche une copie du mémoire qu'il préſenta au Capitaine, en le ſommant au nom de la compagnie de le ſigner. Mr. Cheap piqué au vif, éclata en reproches & en invectives, ne voulut rien entendre, & rompit la conférence aſſez bruſquement.

Ces Meſſieurs fort mécontents réſolurent de conſulter Mr. Pemberſton, Capitaine des troupes de terre. Ils allerent le trouver dans ſa tente ; & après lui avoir expoſé ce qui venoit de ſe paſſer chez le Commandant, ils le prierent de vouloir bien ſe mettre à leur tête, lui promettant la plus entiere dépendance

& la plus exacte ſoumiſſion. Cet Officier, qui ſentoit la conſéquence d'une pareille entrepriſe, ſe défendit modeſtement d'accepter l'offre qu'on lui faiſoit, en diſant que s'il étoit queſtion de dépoſer Mr. Cheap, c'étoit à Mr. Beans ſon Lieutenant de prendre ſa place. Il ajouta en même temps que quelques meſures qu'ils puſſent prendre pour le bien & la conſervation de tout le corps, ils pouvoient compter ſur ſa protection, même aux dépens de ſa vie. Ces dernieres paroles produiſirent parmi les gens de l'équipage une telle extravagance de joie, qu'ils ſe mirent tous à crier : Partons pour l'Angleterre, partons, partons.

Mr. Cheap ne faiſoit que de ſe mettre au lit, il ſe leva au

bruit de ces clameurs pour en demander le ſujet. Il fit appeller ſes Officiers, qui lui déclarerent nettement que puiſqu'il refuſoit de ſigner le mémoire, on avoit réſolu de lui ôter le commandement, pour le donner à ſon Lieutenant. Que l'on ſe figure la ſituation d'un homme tel que Mr. Cheap entendant une déclaration ſi outrageante. Il eut la force de ſe poſſéder ; & ſe tournant vers le Lieutenant, il lui dit d'un ton haut & ferme : „ Quel eſt l'homme aſſez „ hardi pour entreprendre de „ m'ôter le commandement ? eſt-„ ce vous, Monſieur ? „ Cette apoſtrophe ſévere déconcerta le pauvre Lieutenant au point qu'à peine put-il répondre en tremblant, non, Monſieur ; & que ceux qui étoient préſents ne purent s'empêcher

s'empêcher de rire de ſon embarras.

Le Sr. Bulkelei arriva ſur ces entrefaites ; mais voyant que le Capitaine avoit un piſtolet à ſes côtés, il ſe retira en diſant qu'il ne jugeoit pas à propos de s'expoſer aux voies de fait de Mr. Cheap. Ce n'eſt pas que Bulkelei ne fût muni lui-même de deux bons piſtolets, & qu'il n'eût à ſa ſuite nombre de gens armés de fuſils ; mais connoiſſant la vivacité intrépide du Capitaine, il craignit de ſa part quelque coup de déſeſpoir qui auroit pu le forcer, pour défendre ſa propre vie, d'attenter à celle de ſon Commandant. Mr. Cheap ſoupçonnant le motif de la retraite du Canonnier, fit écarter ſon piſtolet & s'avança pour parler à

cette troupe de gens. Il les conjura au nom de Dieu de ceſſer tous leurs tumultes, leur proteſtant qu'ils ſeroient ſatisfaits. Ce ne fut qu'un cri de la part de ces mutins pour dire que l'on mît en réſerve les proviſions néceſſaires pour le voyage, & qu'on leur abandonnât l'excédent, afin qu'ils le partageaſſent entre eux ſur le champ. Le Capitaine fit voir en cette occaſion une modération qui devroit toujours accompagner l'autorité, & qui contribue infiniment à la maintenir. Il leur repréſenta avec dignité les inconvénients du partage qu'ils demandoient, leur diſant que c'étoit vouloir vivre aujourd'hui & s'expoſer à mourir demain. Mais il eût été plus facile de calmer le courroux

d'une mer agitée, que de faire entendre raiſon à ces mutins. Ils perſiſterent dans leur demande avec une opiniâtreté qui fit craindre des déſordres plus grands. Ces gens en vouloient ſur-tout à l'eau-de-vie, & les excès qui devoient réſulter du trop grand uſage de cette boiſſon étoient le principal danger qu'on vouloit prévenir. On ne parvint à faire ceſſer leurs cris qu'en leur promettant qu'à l'avenir on diſtribueroit à chacun une pinte d'eau-de-vie par jour. Cette indulgence étoit pernicieuſe, puiſqu'une diſtribution pareille devoit abſorber la proviſion entiere en moins de trois ſemaines. Il fallut en venir là pour calmer la fureur de ces brutaux, qui ne conſentirent à ſe retirer chez eux qu'à cette condition.

Le calme parut rétabli parmi les gens de l'équipage. Mais les passions de ce peuple turbulent ne tarderent pas d'exciter de nouveaux orages. De fâcheux incidents survinrent l'un après l'autre, & amenerent par degrés le coup d'éclat dont je vais parler.

Nous étions à la fin de Septembre, & il est difficile d'éprouver des temps aussi incommodes & un froid plus rigoureux que ceux que nous avions eu constamment depuis quatre mois que nous habitions l'isle le Wager ; car c'est ainsi que nous l'appellions, du nom de notre vaisseau échoué. Nous touchions à la belle saison, dont le retour nous fut alors annoncé par une suite de plusieurs jours assez beaux : notre grande barque

étoit presque finie, & nous espérions être bientôt en état de partir. Le Capitaine, pour nous convaincre que ses intentions n'étoient pas opposées à nos desirs, donna ordre au Canonnier de s'embarquer sur la chaloupe avec quatre autres, & d'aller croiser durant une semaine le long de la côte méridionale, afin d'en prendre une exacte connoissance. Ils furent plusieurs jours en mer: à leur retour ils rapporterent qu'ils avoient trouvé à peu de distance de notre baie, que nous nommions la baie de Cheap, du nom de notre Capitaine, un bon port, & qui seroit une excellente retraite pour notre barque; qu'ils y avoient abordé pour y passer la nuit, & qu'ils avoient trouvé sur le rivage une chienne

prête à mettre bas, dont ils avoient fait un repas délicieux; qu'enſuite ayant pouſſé leur courſe plus loin vers le midi, ils avoient trouvé une côte extrêmement dangereuſe, au bout de laquelle ils avoient découvert un endroit fort commode pour ſe mettre à l'abri; qu'ils avoient reconnu à une quantité d'oſſements de veau marin laiſſés ſur le rivage, que cet endroit étoit fréquenté par les Indiens; & qu'ayant mis pied à terre, ils avoient tué en moins de rien un bon nombre d'oies & de canards ſauvages, dont ils s'étoient parfaitement régalés: qu'étant partis de là, ils avoient découvert une belle baie ſablonneuſe, où le mouillage eſt excellent; qu'ils y étoient entrés, & qu'ils avoient trouvé

à terre une grande abondance de gibier : que de là ayant voulu parcourir la campagne, ils avoient abouti à une ſeconde baie large de 12 lieues, & profonde de 18, au delà de laquelle ils avoient apperçu diſtinctement cette côte garnie de pois verds, dont le Chevalier Narborough parle dans ſes mémoires.

Toutes ces découvertes nous ſemblerent d'un fort bon augure. Il n'étoit plus queſtion que de ſavoir quelle forme de gouvernement on établiroit ſur notre nouveau bâtiment, pour y maintenir la ſubordination. On demanda au Capitaine de s'expliquer à ce ſujet, il répondit qu'il y penſeroit ; & le lendemain le Lieutenant vint nous donner avis que Monſieur

Cheap prétendoit ne rien relâcher de ſon autorité, & que ſon deſſein étoit de nous commander comme ci-devant ſelon toute l'exactitude des réglements & des loix de la Marine. Cette nouvelle excita de grands murmures parmi nous. On diſoit, & avec quelque apparence de raiſon, que les circonſtances de notre état actuel mettoient dans la néceſſité d'agir d'une maniere différente de l'ordinaire ; que c'étoit une chimere de vouloir faire uſage déſormais des loix de la Marine ; que ſûrement on n'y auroit aucun égard ; non que par là on prétendît les mépriſer, mais parce que l'état des choſes demandoit une diſcipline toute oppoſée : que la ſûreté commune vouloit que l'on mît

à l'autorité du Capitaine des bornes qu'elle n'avoit point avant le naufrage ; que tous nos malheurs étoient venus de ce que cet Officier avoit négligé les conseils de ses subalternes ; & que si on lui laissoit la liberté de gouverner arbitrairement comme par le passé, on tomberoit dans des inconvénients encore plus grands.

Mr. Cheap n'ignoroit aucun de ces discours, que l'on tenoit tout publiquement ; il n'en fut pas moins ardent à persuader par sa conduite qu'il étoit résolu d'agir d'autorité comme il avoit toujours fait. Le Sr. Bulkelei ayant examiné la quantité de poudre qui restoit dans notre magasin, en trouva 23 demi-barrils ; notre grande barque n'en pouvoit contenir tout

au plus que ſix : il jugea donc qu'il convenoit de jeter à la mer les poudres ſuperflues, afin de profiter des barrils vuides pour emporter une plus grande proviſion d'eau. On propoſa la choſe au Capitaine, qui charmé d'avoir cette occaſion de faire ſentir qu'il vouloit être le maître, défendit à qui que ce pût être de ſe défaire du moindre grain de poudre, & d'aucune autre choſe, ſans une permiſſion expreſſe de ſa part. Ce nouveau trait de rigueur acheva de ſoulever les eſprits contre cet Officier ; on conçut contre lui une haine ſi furieuſe, qu'elle détermina à paſſer par deſſus tous les égards qu'on lui devoit.

Tandis que l'équipage étoit à exhaler ſa mauvaiſe humeur,

Mr. Pemberſton ſe préſenta, & après avoir parlé fort au long de la mauvaiſe adminiſtration du Capitaine, dont nous avions tous ſouffert, il dit : „ Enfants, je vous demande main „ forte pour mettre aux arrêts „ le Sr. Cheap, en punition du „ meurtre commis par lui contre Cozens. La propoſition „ que je vous fais ne procede „ d'aucune animoſité contre ce „ gentilhomme, c'eſt ſimplement pour m'acquitter de mon „ devoir : & afin qu'à mon retour en Angleterre on ne me „ rende pas reſponſable de ce „ crime, vous en ſerez vous-„ mêmes réputés complices, ſi „ vous refuſez de m'obéir. „ La propoſition fut reçue avec acclamation, & on s'engagea d'aller dès le lendemain ſur-

prendre Mr. Cheap dans son lit. Il est étonnant que le Capitaine n'ait eu aucun avis d'une conspiration si éclatante & si publique ; du moins il ne prit aucune mesure pour s'en défendre. Peut-être aussi qu'il en fut instruit, & que ne pouvant croire qu'on en vînt jamais à cette extrêmité, il jugea que ce n'étoit qu'une menace indigne de son attention, & qui ne méritoit que son mépris.

Ce fut donc le vendredi au matin, 9 Octobre, que cet odieux complot s'exécuta. Une troupe de Matelots entre brusquement dans la tente de Mr. Cheap, qui étoit couché ; ils se jettent sur lui, se saisissent de ses armes, s'emparent de tous ses effets. „ Que faites vous là, s'é-„ crie le Capitaine ? Où sont

„ mes Officiers ? „ Le Canonnier entre auſſi-tôt avec quelques autres. „ Meſſieurs, leur dit le Ca- „ pitaine, penſez-vous à ce que „ vous faites ? " Oui, Monſieur, „ lui répondirent-ils ; nous exécu- „ tons les ordres de Mr. Pember- „ ſton, qui nous a demandé main „ forte pour vous arrêter priſon- „ nier à cauſe du meurtre de Co- „ zens ; & en cela nous agiſſons „ en vrais ſujets de la grande Bre- „ tagne. „ Qu'y a-t-il de com- „ mun, repliqua vivement le „ Capitaine, entre Mr. Pember- „ ſton & moi ? Eſt-il votre Com- „ mandant, ou ne le ſuis-je „ plus ? Tenez, voilà mes in- „ ſtructions & mes pouvoirs ; „ liſez. " Il demanda encore ſes Officiers : ils parurent, & lui répéterent ce que le Canonnier venoit de lui dire. Com-

me il ſe récrioit beaucoup ſur ce que Mr. Pemberſton n'avoit aucune autorité ſur ſa perſonne, on lui dit qu'il s'étoit attiré le malheur qui lui arrivoit par le peu d'intérêt qu'il avoit paru prendre à la conſervation de ſon équipage. „ Qu'on appelle, dit-il, mon Lieutenant. " Mr. Beans ſe préſenta. „ Eh bien, Monſieur, lui dit le „ Capitaine, qu'eſt-ce que tout „ ceci? Ce ſera vous qui en répondrez. Mais après tout que „ prétendez-vous faire de moi? „ Le Lieutenant lui dit qu'on avoit réſolu de lui donner pour priſon la tente du Munitionnaire. Il demanda par grace qu'on le laiſſât dans la ſienne. Les Officiers eurent la dureté de le lui refuſer, & voulurent abſolument qu'il fût tranſporté chez

le Munitionnaire, parce que ſa tente étoit attenante au logement de Mr. Hamilton, qu'on vouloit auſſi arrêter, & qu'ainſi il ne faudroit qu'une ſentinelle pour les garder tous deux.

Mr. Cheap fut donc conduit les mains liées & en chemiſe dans ſa priſon. A peine y fut-il arrivé, que le Boſſeman vint brutalement lui faire inſulte, pour ſe venger des coups de canne qu'il en avoit autrefois reçus. Il l'outragea de paroles, & eut même l'inſolence de le frapper en lui diſant : „ C'étoit autrefois „ votre tour, mais morbleu c'eſt „ à préſent le mien." Mr. Cheap lui dit pour toute réponſe : „ Retirez-vous, vous êtes un lâ„ che & un miſérable de mal„ traiter un gentilhomme priſon„ nier." Quelque temps après il

déclara à ſes Officiers que ſon intention n'avoit jamais été de prendre la route du Sud ; qu'il avoit trop d'honneur pour tourner ainſi le dos à l'ennemi ; qu'il étoit inutile qu'on ſongeât à le mener priſonnier en Angleterre, qu'il ſe feroit plutôt tuer. „ Oui, „ ajouta-t-il, j'aimerois mieux me „ couper la gorge avec le premier de vous qui voudra ſe „ battre avec moi ; mais je crains „ bien qu'il n'y en ait aucun qui „ veuille me prendre au mot. ”

On fut bien étonné d'entendre dire au Capitaine qu'il n'avoit jamais eu l'intention de prendre la route du Sud, tandis qu'il avoit donné pluſieurs fois ſa parole d'honneur qu'il prendroit cette route ou telle autre qu'on voudroit. Cette contradiction mit à découvert

la mauvaiſe volonté qu'on lui attribuoit, & fit qu'on s'applaudit encore davantage de lui avoir ôté ſa liberté. Le lendemain il fit appeller le Lieutenant & le Canonnier, pour les prier d'aller trouver Mr. Pemberſton de ſa part, & de lui demander quelles étoient ſes intentions au ſujet de ſon priſonnier; „ car, ajouta-t-il „ fiérement, je m'apperçois que „ mon ſort dépendra de la vo„ lonté de ce héros. " Il les chargea de lui rendre exactement ſa réponſe, ce qu'ils lui promirent. Au ſortir de là le Lieutenant dit à Bulkelei que ce n'étoit pas la peine d'aller importuner Mr. Pemberſton pour pareille choſe, qu'on avoit déjà ſuffiſamment expliqué au Capitaine les réſolutions priſes à

ſon ſujet. Le Canonnier répondit qu'il ne falloit donc pas promettre, & que pour lui il vouloit abſolument s'acquitter de la commiſſion. Il alla en effet tout ſeul chez Mr. Pemberſton, & il en eut cette réponſe: „ Dites à Mr. Cheap que „ mon deſſein eſt de l'emmener „ priſonnier en Angleterre, & que „ c'eſt mon devoir d'en uſer „ ainſi. „ Bulkelei revint tout de ſuite rapporter cette réponſe au Capitaine; qui le voyant ſeul, lui demanda où étoit donc Mr. Beans, & s'ils n'étoient pas allés enſemble chez Mr. Pemberſton. Bulkelei lui dit que le Lieutenant avoit refuſé de l'y accompagner. Alors le Capitaine ſe répandit en invectives contre la perfidie de ce gredin, (c'eſt le terme dont il ſe ſer-

vit) & parut plus aigri de ſon mauvais procédé que de la dure déciſion de Mr. Pemberſton.

L'après midi du même jour Mr. Cheap fit appeller encore le Canonnier & le Lieutenant; & après avoir reproché à ce dernier ſon peu de droiture, il leur dit : „ Meſſieurs, je ne „ crois pas que vous veniez ja- „ mais à bout de me ramener „ en Angleterre, le chagrin „ que je reſſens du traitement „ que vous me faites me fera „ certainement mourir en che- „ min. Je ne ſaurois compren- „ dre au reſte ce que vous pré- „ tendez gagner en prenant la „ route du Sud, vous y trouve- „ rez d'innombrables obſtacles à „ ſurmonter ; au lieu que par „ la route du Nord vous avez „ l'iſle de Chiloé, qui n'eſt pas

„ à plus de 90 lieues d'ici, où „ nous ne manquerions pas de „ faire quelque bonne prise, & „ où nous pourrions même avoir „ le bonheur de rencontrer le „ chef d'escadre. " Cette idée du Capitaine étoit beaucoup plus fondée qu'on ne le pensoit, puisque dans ce temps-là le chef d'escadre étoit occupé à croiser & à faire des prises sur la côte du Chili; mais les autres ne pouvoient pas deviner. Bulkelei lui répondit donc: „ Monsieur, vous nous avez dit „ que nous pourrons quelque „ jour rendre compte de ce qui „ est arrivé. Quant à moi, je „ vous déclare que si j'avois com- „ mis un crime pour lequel je „ dusse être pendu en Angleter- „ re, j'aimerois mieux en cou- „ rir le risque, que de m'en aller

„ par la route du Nord, qui ne „ peut que faire ſuccéder à la tri- „ ſte vie que nous menons ici un „ ſort plus malheureux encore, „ en nous expoſant à être faits „ priſonniers par les Eſpagnols. „ On diſputa quelque temps avec feu ; mais, comme il arrive toujours dans les diſputes, chacun demeura plus obſtiné qu'auparavant dans ſon opinion ; & Mr. Cheap finit par leur dire : „ Me- „ ſſieurs, je vous ſouhaite toute „ ſorte de bonheur. „

Le lendemain il fit déclarer à ſes ſubalternes devenus ſes maîtres, qu'on le tueroit plutôt que de le faire conſentir à ſe laiſſer mener priſonnier ; qu'ainſi il demandoit pour toute grace qu'on voulût bien le laiſſer dans l'iſle, où il ſe tireroit d'affaire comme il pourroit. La choſe

fut proposée à tout le corps de l'équipage, & Bulkelei ne manqua pas de faire sentir qu'il étoit de conséquence pour tous d'acquiescer à cette demande, non seulement parce que le refus auroit quelque chose de bien déraisonnable & de bien inhumain, mais encore pour s'éviter des embarras qu'il étoit essentiel de prévoir. „ Car, ajou-„ ta-t-il, si nous abandonnons „ ici le Capitaine, nous n'avons „ aucune punition à craindre ; „ au lieu que si nous l'emme-„ nons chargé de fers, on pour-„ ra nous faire un crime de „ cette entreprise ; &, à vous „ parler franchement, je doute „ que l'autorité de Mr. Pember-„ ston suffise pour nous obtenir „ la décharge d'un tel délit. „ Il n'eut pas achevé de parler,

que tous les Matelots ſe mirent à crier : " Partons, partons pour „ l'Angleterre ; laiſſons - le tout „ ſeul, & que le Diable l'empor- „ te. „ Mr. Hamilton & le Chirurgien demanderent à reſter avec Mr. Cheap. Leur propoſition fut d'abord aſſez mal accueillie ; mais un des Matelots cria : „ Abandonnons ces „ deux benets ; s'ils veulent aller „ au Diable, que ça nous fait- „ il ? „ Il fut délibéré qu'on accorderoit à ces trois Meſſieurs leur part des proviſions, & qu'on leur feroit offre de l'eſquif, pour leur faciliter les moyens de pourſuivre leur route.

Toutes choſes étant ainſi convenues, on déféra le commandement à Monſieur Beans, Lieutenant, & on dreſſa certains articles concernant la diſ-

cipline, dont voici la teneur.

D'autant que le Capitaine David Cheap, notre Commandant ſur le vaiſſeau de Sa Majeſté le Wager, n'a jamais conſulté aucun de ſes Officiers pour la ſûreté & la conſervation dudit vaiſſeau; & quoique depuis la perte dudit vaiſſeau, il ait été ſollicité de la maniere la plus reſpectueuſe de prendre la route du Sud; après nous avoir donné ſur cela ſa parole d'honneur, comme nous étions ſur notre départ, il a rejetté avec hauteur toutes les propoſitions que nous lui avons faites tendantes au bien public: ledit Capitaine Cheap étant actuellement priſonnier, & le commandement ayant été transféré à Mr. Beans, Lieutenant, nous avons dreſſé les articles ſuivants, du conſentement

&

& avec l'approbation dudit Lieutenant.

1°. Comme nous n'avons pas de place ſuffiſante, ni les commodités néceſſaires pour apprêter les vivres à bord de notre grande barque, nous avons diſtribué à chaque homme ſa proviſion de vivres pour 12 jours, que l'on apprêtera avant de partir ; & en conſéquence avons arrêté que quiconque, de quelque qualité ou condition qu'il puiſſe être, ſera convaincu d'avoir privé par fraude ſon camarade de la moindre portion de ſes vivres, ſera mis à terre & abandonné.

2°. A l'égard de ceux qui doivent monter la berge & la chaloupe, nous avons jugé à propos de donner à chacun ſa proviſion de vivres pour une ſemaine ſeule-

ment, afin qu'ils ne puiſſent ſe ſéparer de la grande barque, ce qui nous expoſeroit à de fâcheux accidents. En conſéquence il leur eſt ordonné de ſe tenir toujours à une portée de fuſil de nous; & quiconque, Officier ou autre, entreprendra de ſe ſéparer ou de s'éloigner davantage, s'il en eſt convaincu, ſera mis à terre & abandonné.

3°. Pour prévenir toute ſorte de mutineries, querelles, ou violences, il eſt défendu à tous d'uſer de menaces ou d'inſultes; & quiconque manquera à ſon devoir à cet égard, ſera mis à terre & abandonné.

4°. Il eſt arrêté que tout ce qu'on trouvera de gibier, oiſeaux, poiſſons, & autres vivres, ſera également partagé à

tous ; & il eſt défendu à qui que ce ſoit d'en ſouſtraire la moindre partie, ſous la même peine que deſſus.

Ces articles furent ſignés par le Lieutenant & quarante-ſept autres, tant Officiers que Matelots.

Le 12 Octobre, à la pointe du jour, on lança à l'eau notre grande barque, & elle fut nommée le Speedwel, ou l'heureux départ. Comme on étoit occupé à charger ce bâtiment des proviſions & uſtenſiles néceſſaires, le Capitaine fit appeller Mr. Beans & le Canonnier pour les prier de lui laiſſer les proviſions dont nous pourrions nous paſſer ; il leur dit en même temps que l'humanité demandoit que l'on propoſât aux déſerteurs qui reſtoient dans

l'isle s'ils vouloient s'embarquer avec le gros de l'équipage. On lui promit l'un & l'autre ; & dès le lendemain on envoya l'aide du Patron aux déserteurs, qui n'étoient plus que cinq ou six, quelques uns d'entr'eux ayant traversé le canal sur des canots d'Indiens, & étant parvenus au continent, d'où ils ne sont plus revenus. Les déserteurs furent très-reconnoissants de l'offre qu'on leur faisoit de les recevoir à bord ; mais étant déterminés à rester, ils demanderent seulement qu'on leut fît part du reste des provisions. Sur leur réponse on envoya à Mr. Cheap toutes les choses qu'on avoit mises en réserve pour lui, Mr. Hamilton, le Chirurgien, & les déserteurs, afin qu'il en fît la distribution

comme il jugeroit à propos ; ſavoir, cinq demi-barrils de poudre, ſix grenades, un demi-muid de balles à mouſquet, ſix fuſils, deux paires de piſtolets, douze pierres à fuſil, ſix pierres à piſtolet, pluſieurs outils de Charpentier, deux épées, un compas vertical, un quart de cercle, une paire de balances, quatorze pieces de bœuf, quatorze pieces de porc, & cent quatre-vingt-dix livres de farine.

Tout étant prêt le 13 pour mettre à la voile, le Canonnier ſe rendit auprès de Mr. Cheap pour lui dire un dernier adieu. Le Capitaine lui recommanda très-expreſſément, lorſqu'il ſeroit arrivé en Angleterre, d'y faire un rapport fidele & ſans paſſion de tous les événements

passés : il lui parla avec amitié, lui fit présent d'un de ses meilleurs habits ; & après lui avoir touché la main d'une maniere affectueuse, il lui souhaita un bon & heureux voyage. Ainsi se quitterent ces deux hommes, qui se craignoient l'un l'autre, & qui avoient tant de raisons de se haïr.

Nous nous embarquâmes à 11 heures du matin au nombre de quatre-vingt-un hommes, cinquante-neuf sur la grande barque, douze dans la berge, & dix dans la chaloupe. L'après midi nous mîmes à la voile, le vent étant o. n. o. Mr. Cheap & ses deux amis étoient sur le rivage. Ils nous firent les trois acclamations usitées chez les Marins, & tout notre équipage les leur rendit. Comme nous

ſortions de la baie de Cheap, la voile de notre mât de miſaine ſe fendit ; nous eûmes bien de la peine à éviter les rochers qui bordent la côte, & nous nous y ſerions briſés infailliblement ſans le ſecours de la berge & de nos rames. Ce premier péril fut léger en comparaiſon de beaucoup d'autres qu'il nous fallut eſſuyer dans la route. Nous avançâmes le long d'une côte ſtérile juſques à une baie ſablonneuſe, où l'ancrage nous parut bon, & où nous entrâmes pour y paſſer la nuit. Notre bâtiment étoit ſi étroit qu'à peine pouvoit-il nous contenir ; nous y étions ſi preſſés, que la plus mauvaiſe priſon auroit eu pour nous moins d'incommodité. Pluſieurs de nos gens prirent le parti d'aller à terre pour y

être plus à leur aise. Le lendemain après midi le beau temps nous invita à lever l'ancre : mais nous ne fîmes que croiser çà & là pour essayer notre bâtiment, & nous revînmes passer la nuit au même endroit que la veille. Le jour d'après, à la pointe du jour, cinq coups de mousquet furent notre signal de partance. Le vent étoit fort & les vagues hautes, notre bâtiment par sa construction étoit dur à la manœuvre ; nous n'avançâmes pas beaucoup, & nous fûmes contraints de relâcher dans une petite baie, où nous nous mîmes à couvert de quelques rochers qui brisoient les flots & nous en garantissoient.

L'envie d'avoir de quoi réparer nos voiles nous engagea à dépêcher notre berge à la baie

de Cheap, pour y prendre du canevas, que nous y avions laiſſé en abondance. On choiſit neuf perſonnes de l'équipage pour exécuter cette commiſſion: ils partirent, & ne revinrent plus. Sans doute que les incommodités de notre bâtiment & de plus ſérieuſes réflexions ſur la périlleuſe route que nous allions entreprendre les déterminerent à nous quitter pour aller rejoindre le Capitaine Cheap. Nous attendîmes pluſieurs jours vainement le retour de notre berge; & nous profitâmes de cet intervalle pour envoyer la chaloupe de côté & d'autre pêcher du poiſſon & des coquillages, dont elle nous rapporta une grande quantité.

Tandis que nous étions occupés à jouir des fruits de notre

pêche, MM. Byron & Campbell, deux de ceux qui étoient partis dans la berge, vinrent à nous par terre, & nous ayant assuré que la berge alloit revenir, ils nous demanderent si nous ne serions pas disposés à leur céder leur part des provisions au cas qu'ils vouluſſent reſter avec Mr. Cheap. On leur répondit affirmativement que non, & que si dès le lendemain la berge n'étoit pas renvoyée, on armeroit la chaloupe pour l'aller reprendre de force. Ils se retirerent fort mécontents. Le lendemain le Canonnier se mit dans la chaloupe avec huit autres, ils allerent à l'endroit où devoit être la berge; mais ne l'ayant point trouvée, ils furent obligés de renoncer au deſſein de la ramener. Cette aventure nous fut

à tous très-ſenſible. Nous pouvions nous conſoler de la déſertion de nos camarades, mais rien ne pouvoit nous dédommager de la perte de notre berge, n'ayant plus pour toute reſſource, dans la néceſſité où nous étions d'aller à terre ſouvent, que notre chaloupe, que le moindre accident pouvoit nous enlever. Ces triſtes conſidérations ne nous empêcherent pas de nous mettre en route. Durant pluſieurs jours la mer fut ſi groſſe que nous craignions ſans ceſſe d'être ſubmergés. Le peu de concert qui régnoit parmi nous rendoit notre ſituation encore plus fâcheuſe. Les uns abattus par le découragement & le déſeſpoir, refuſoient de ſe prêter aux manœuvres les plus néceſſaires ; les autres livrés à une

humeur inquiete & turbulente, à tout inſtant étoient prêts à ſe mutiner ; joint à cela que l'humidité de nos habits & la tranſpiration de tant de corps entaſſés les uns ſur les autres répandoient autour de nous une infection inſupportable.

Nous fûmes ainſi long-temps à lutter contre les flots, ſans avancer beaucoup, ne pouvant alarguer en mer, & la néceſſité nous contraignant d'aller à terre pour y chercher de quoi ne pas mourir de faim. Nous eûmes beaucoup de peine à dépaſſer toutes les petites iſles qui ſont au ſud de l'iſle le Wager : nous apperçûmes enfin le vrai continent ; mais cette nouvelle côte, plus dangereuſe que toutes les précédentes, ne nous offroit qu'un amas de rochers à

fleur d'eau, contre leſquels la marée venoit ſe briſer avec un horrible fracas. Nous avions continuellement la mort devant les yeux, n'oſant nous hazarder de tenir la mer, & ne pouvant ſans le plus grand riſque tenter d'aller à terre. Cependant nous n'avions pour toute nourriture que quatre onces de farine par jour ; & le beſoin d'y ſuppléer par notre induſtrie nous força de paſſer par deſſus toutes les difficultés pour nous introduire ſucceſſivement dans tous les havres où nous eſpérions trouver de l'abri & des vivres. Nous vîmes le long de cette côte diverſes cabanes d'Indiens, mais toutes inhabitées.

Le 2 Novembre nous nous trouvâmes par nos obſervations

à 50 degrés de latitude ſud. C'étoit avoir fait bien peu de chemin, l'iſle le Wager, d'où nous étions partis trois ſemaines auparavant; étant à 47 degrés même latitude. Le lendemain notre chaloupe eut ſa voile de traverſe déchirée par les vents : nous offrîmes à nos camarades qui étoient deſſus de les remorquer, mais ils ne voulurent point l'accepter. Nous mîmes bas les voiles pendant quelque temps pour les attendre, ils ne ſe preſſerent point d'avancer. Comme nous avions le vent en pouppe & une forte marée, nous leur fîmes ſigne de diriger leur courſe après nous, & de s'approcher auſſi près qu'ils le pourroient : mais au lieu de ſuivre nos directions, ils déclinerent. L'intérêt que

nous avions à conſerver ce petit bâtiment nous fit faire de grands efforts pour ne pas nous en ſéparer ; mais comme il avoit perdu l'avantage du vent, & que nous aurions riſqué infiniment à décliner après lui, nous n'allâmes pas plus avant, & nous le perdîmes de vue. Sur les onze heures du matin la chaloupe reparut à nos yeux & s'approcha de fort près. Nous leur criâmes de ſe ſaiſir d'un des gros cables à remorquer : ils répondirent que la chaloupe n'étoit pas en état de ſe faire remorquer, à cauſe de la forte marée ; & qu'il faudroit que nous fuſſions plus près du rivage. On leur repliqua que l'eau au large étoit moins agitée que ſur les bords, & que nous courions riſque de nous engouffrer

ſi nous approchions de la côte. Ils n'eurent aucun égard à nos raiſons. A deux heures après midi nous vîmes la chaloupe qui nous précédoit à quatre milles de diſtance : nous fîmes courſe pour la rattraper ; mais un temps ſombre & embrumé nous la fit perdre entiérement de vue.

Le reſte de la journée nous fûmes inceſſamment environnés de rochers, de bancs de ſable & de briſants, avec un vent frais & violent, & une marée telle que les plus âgés de nos Matelots n'avoient jamais vu un ſpectacle ſi formidable. Enfin la Providence nous conduiſit comme par la main dans un aſſez bon havre, où nous nous trouvâmes en ſûreté. La perte de notre chaloupe nous occupoit ſi vivement, par la

difficulté que nous aurions déſormais d'aller chercher des vivres à terre, que la plupart de nos gens dégoûtés de la vie, ſe montroient indifférents pour les choſes les plus eſſentielles à leur conſervation.

Nous fûmes retenus deux jours dans ce havre par la violence des vents. On ajouta à nos quatre onces de farine une piece de bœuf par ſemaine pour deux hommes. Nous n'avions rien d'ailleurs, la côte étant tout-à-fait ſtérile, & la mer étant impraticable pour la pêche. Le ſix nous nous remîmes en mer, malgré le mauvais temps. Quelle fut notre joie lorſque nous apperçûmes la chaloupe qui venoit à nous! Sur le ſoir nous jetâmes l'ancre, le

vent ayant un peu calmé, & la chaloupe fut attachée à la poupe de notre bâtiment. Il n'y étoit resté que deux hommes, tous les autres étant allés à terre pour chercher des vivres. Dans la nuit un de ces hommes monta dans notre barque ; vers les deux heures du matin un coup de vent détacha & emporta la chaloupe. Le misérable qui étoit dedans se mit à pousser des cris effroyables, demandant du secours : il nous fut impossible de lui en donner. La chaloupe disparut, & nous ne l'avons plus revue : sans doute qu'elle alla échouer & se perdre parmi les rochers.

Cette perte affligea vivement tous ceux d'entre nous qui étoient capables de réflexion. Les autres, qui étoient sans

contredit le très-grand nombre, ne pouvant ſoutenir le poids de tant de maux réunis, ne faiſoient que ſe mutiner, & on n'en pouvoit tirer aucun ſervice. Cette conduite donnoit tant de déplaiſir au Lieutenant & au Canonnier, qui avoit après lui la principale autorité, qu'ils menacerent d'abandonner la barque & de ſe retirer où ils pourroient, aimant mieux mourir ailleurs de miſere, que de demeurer expoſés à tous les dégoûts qu'on leur faiſoit ſouffrir.

Ces menaces ne produiſirent aucun effet. Le huit l'équipage demanda qu'on lui diſtribuât des vivres. On leur repréſenta l'inconvénient qu'il y auroit d'entamer ainſi d'avance nos proviſions, & que ſi nous n'uſions pas d'économie, nous nous

mettrions en danger évident de mourir de faim. Ils ſe moquerent de cette repréſentation, voulant à toute force qu'on leur donnât des vivres. Il y en eut même qui pouſſerent la choſe encore plus loin. Ces gens, au nombre de onze, demanderent qu'on les mît à terre en leur donnant leur part des proviſions. On voulut ſavoir ce qui les engageoit à une déſertion ſi dangereuſe dans la partie la plus déſerte de l'univers. Ils répondirent qu'ils eſpéroient retrouver la chaloupe; que s'ils ne la trouvoient pas, ils ſe conſtruiroient un canot pour retourner par la route du Nord; qu'au ſurplus ils riſquoient peu de choſe, leur ſituation ne pouvant jamais être plus malheureuſe qu'elle l'avoit été ſur no-

tre bâtiment. Quand nous vîmes que leur réſolution étoit ſérieuſe, nous les mîmes à terre; nous leur donnâmes autant que nous pûmes les choſes néceſſaires; & ils nous laiſſerent un certificat ſigné d'eux tous par lequel ils atteſtoient qu'ils avoient été débarqués de leur choix, & non par aucune force.

Quoiqu'il nous fût bien douloureux d'abandonner ainſi pluſieurs de nos camarades, nous nous en conſolâmes par la vue des commodités qui nous en revenoient. Pour eux ils avoient grande raiſon de ſe ſouſtraire aux maux qui nous accabloient. Leur projet n'étoit rien moins que chimérique, & s'ils avoient le bonheur d'y réuſſir, leur condition devenoit beaucoup plus aſſurée que la nôtre. Nous n'é-

tions donc plus que ſoixante, & c'étoit beaucoup trop pour un ſi petit bâtiment. Nous continuâmes notre courſe à travers les rochers & les briſants dont cette côte eſt toute remplie, & par un temps des plus fâcheux, l'été ne différant de l'hiver dans ce climat que par la longueur des jours. Le dix, ſelon le compte du ſieur Bulkelei, nous étions à la hauteur du cap Victoria, & peu de temps après nous nous trouvâmes à l'embouchure du détroit de Magellan. La multitude des rochers & des briſants, la marée d'une violence ſupérieure à tout ce que nous avions vu, tout concouroit à augmenter nos alarmes : nous fûmes toute la journée entre la vie & la mort. Sur les cinq heures du

ſoir notre barque pencha ſi conſidérablement, que nous déſeſpérâmes de pouvoir jamais la relever. Nous étions pour lors environnés de rochers; il ſurvint un ouragan des plus furieux, le temps ſe mit à la pluie, & devint ſi ſombre que nous ne voyions pas à la diſtance de deux fois la longueur de notre bâtiment. Dans cette extrêmité nous nous mîmes tous à implorer avec larmes l'aſſiſtance du Seigneur. Nous nous croyions perdus ſans reſſource, lorſque tout-à-coup le temps s'éclaircit heureuſement, & après avoir fait courſe pendant une bonne lieue à travers les rochers & les briſants, nous arrivâmes à un bon havre, où nous trouvâmes l'eau auſſi tranquille que celle d'un étang.

Le onze nous eûmes beaucoup de pluie & peu de vent. Dans l'après midi étant assez près du rivage, nous apperçûmes deux Indiens couchés sur le ventre, & qui nous regardoient de dessus un rocher escarpé. Nous leur fîmes signe de descendre. Ils se leverent en criant : Orza, orza. Deux de nos gens allerent à terre pour les joindre. Aussi-tôt les Indiens se mirent à courir criant toujours, orza, orza, & regardant derriere eux pour voir si on les suivoit. Nos gens les suivoient en effet ; mais lorsqu'ils virent les Indiens se jeter dans un bois, ils ne jugerent pas à propos de s'y engager, & revinrent à bord. Le lendemain nous apperçûmes de nouveau nos deux Indiens, qui nous faisoient

ſoient ſigne d'aller à eux. Le Canonnier avec quatre autres prirent terre pour les ſuivre. Les Indiens firent auſſi-tôt le même manege que la veille, courant toujours & appellant nos gens, qui les ſuivirent juſqu'à un endroit où ils trouverent quatre autres Indiens dans un canot. Les deux guides entrerent vîte dans ce canot, & s'étant un peu éloignés du rivage, ils firent entendre par ſignes qu'ils avoient beſoin de vêtements : nos gens leur firent comprendre de même qu'ils avoient beſoin de vivres. Ces Indiens n'avoient qu'un vieux chien tout galeux, qu'ils troquerent pour une paire de culottes de toile. Nos gens eurent bientôt tué le chien, & en firent un excellent repas. Ils trouverent enſuite quantité de

très-bons moules qu'ils nous apporterent, & qui nous furent d'un grand ſecours, étant réduits depuis huit jours à nos quatre onces de farine.

Le 14 nous découvrîmes un cap à l'oueſt, que le Canonnier prétendit être le cap Pilar; & le lendemain un autre, qu'il aſſura être le cap Munday : de façon qu'à ce compte nous étions dès-lors dans le détroit. Nous ſouffrions toujours plus de la diſette de vivres. La faim qui nous preſſoit engagea pluſieurs de nos gens à troquer leurs meilleures nippes contre de la farine. Ceux de Matelots qui étoient en état de s'en paſſer vendoient aux autres leur portion. Cette précieuſe denrée fut d'abord appréciée 12 ſchellings la livre, & peu de temps

après la livre ſe vendit juſqu'à une guinée. Un jeune enfant âgé de 16 ans mourut deſſéché comme un ſquelette par défaut de nourriture. L'aventure du jeune Thomas Caple âgé de 16 ans fut encore plus déplorable. Ce pauvre enfant avoit entre les mains d'un de nos gens une vingtaine de guinées, une montre & un gobelet d'argent. Mourant de faim, nous le vîmes tout en pleurs conjurer celui qui avoit ce dépôt de lui donner de quoi acheter des vivres. Celui-ci eut la cruauté de le refuſer conſtamment, diſant qu'il gardoit cet argent pour lui avoir des habits & du linge, lorſqu'on ſeroit arrivé au Breſil. „ Hélas ! diſoit ce mal-„ heureux enfant, je ne verrai „ jamais le Breſil; je me meurs,

„ & c'eſt la faim qui me tue.
„ Pour l'amour de Jeſus-Chriſt,
„ ayez pitié de moi. Donnez-
„ moi ſeulement le gobelet,
„ pour que j'aie quelque cho-
„ ſe à manger. Un peu de fa-
„ rine me ſera quelque choſe
„ de plus cher que tous les
„ beaux habits du monde. "
Mais ni les prieres ni les larmes ne purent fléchir le barbare détenteur de ſes effets, de ſorte que l'inſtant d'après l'enfant expira.

Ces traits d'inhumanité repréſentent au naturel les horreurs de notre ſituation. Chacun de nous craignant pour ſoi, gardoit précieuſement tout ce qui pouvoit aſſurer ſa nourriture, & auroit vu mourir de ſang froid tout l'équipage, plutôt que de faire aux autres la

plus petite libéralité. Dès qu'on pouvoit attraper un peu de farine, on ſe jetoit deſſus avec avidité, & on la dévoroit toute crue. Tous les jours il nous mouroit quelqu'un faute d'aliments. Ces malheureux avant d'expirer entroient dans le délire ; ils donnoient dans leurs paroles & dans leurs actions les marques d'une gaieté folle, qui faiſoit pitié. Nous portions preſque envie à leur ſort, les voyant délivrés par la mort des tourments qu'une famine extrême, une puanteur inſupportable, & la vermine qui nous couvroit, nous faiſoient endurer.

Nous étions déjà aſſez avant dans le détroit, lorſqu'il s'éleva parmi nous une conteſtation très-vive ſur la route que nous tenions ; Mr. Beans prétendant

que nous n'étions point dans le détroit même, mais dans une lagune de mer qui eſt au nord du détroit ; le Canonnier au contraire ſoutenant avec beaucoup de force que nous ne pouvions être que dans le détroit de Magellan. L'opinion de ce dernier méritoit plus de confiance ; car outre qu'il étoit le plus intelligent de la troupe, il n'y avoit gueres que lui qui fût attentif à faire les obſervations & les calculs néceſſaires en pareil cas. Mr. Beans n'avoit pour lui que ſa préſomption & ſon entêtement. Mais parce que nous ne découvrîmes pas aſſez tôt les iſſues & les indices des terres marquées dans les Mémoires du Chevalier Narborough, l'équipage perdit patience, & d'une voix una-

nime il fut décidé qu'on revireroit de bord. La violence du vent nous contraïgnit de relâcher dans un enfoncement ſur le rivage au nord. Nous y trouvâmes un aſſez bon mouillage, mais nulle reſſource pour la vie, nulle eſpece de rafraîchiſſement. Nous voulûmes nous éloigner de ces ſtériles bords ; mais durant pluſieurs jours le vent ayant été contraire, toutes nos manœuvres furent inutiles, & il fallut reſter. Dans cet intervalle nous fûmes contraints de couper en morceaux une vieille peau de veau marin qui traînoit depuis plus de quinze jours ſur le tillac, & qui étoit plus ſeche que le cuir le plus vieux ; nous la fîmes griller & nous la mangeâmes.

Nous employâmes quinze

jours à rebrouſſer chemin, & quoiqu'à tout moment nous euſſions recours à nos rames, à peine durant tout ce temps-là pûmes-nous faire ſept à huit lieues, notre bâtiment par ſa longueur ſe refuſant à la manœuvre, & ne pouvant gagner l'avantage du vent. Enfin le 5 Décembre nous apperçûmes pour la ſeconde fois le cap Pilar, ayant vis-à-vis de lui au ſud-oueſt le cap Deſeada. Mr. Beans appellé par le Canonnier pour les reconnoître, fut enfin entiérement perſuadé que nous avions la premiere fois enfilé la vraie route, & témoigna un regret extrême de ſon erreur, qui avoit inutilement multiplié nos embarras & nos peines.

Quand à cette occaſion il auroit éprouvé quelques effets

de la mauvaise humeur de l'équipage, la chose eût été toute naturelle ; mais un autre objet nous occupoit tous plus vivement, la joie de nous savoir enfin arrivés au détroit qui fixoit tous nos desirs. Cette joie nous fut à tous si sensible, qu'elle nous fit oublier en un instant tous nos malheurs passés, & nous reprîmes notre route avec un courage extraordinaire. Le lendemain nous trouvant vis-à-vis le promontoire Quad, nous apperçûmes de la fumée sur le rivage opposé, & aussitôt après nous vîmes à l'entrée d'une petite baie quelques Indiens qui nous crierent de toutes leurs forces : *bona*, *bona*. Ces cris nous parurent un signe d'amitié : quelques uns de nos gens allerent à terre, dont

les Indiens furent très-satisfaits. Nous eûmes d'eux en échange de quelques marchandises de peu de valeur, deux chiens, trois ou quatre oies sauvages, & quelques pieces de veau marin desséché.

Dans la disette où nous étions de tout aliment, nous regardâmes ce service comme le plus essentiel qu'il fût possible de nous rendre. Nous mangeâmes de tous ces mets avec délices; les chiens sur-tout nous parurent d'un aussi bon goût que les meilleurs moutons que nous eussions mangés en Angleterre. Ces Indiens sont de taille médiocre, leur teint est olivâtre, ils ont les cheveux d'un beau noir, & ils les portent fort courts. Leur visage est rond, ils ont le nez & les yeux pe-

tits ; mais les plus belles dents du monde, unies, polies, ſerrées, & d'une blancheur incomparable. Ils portent ſur la tête un tour de plumes blanches qui leur ſied parfaitement bien. Leurs vêtements ſont faits de peau de veau marin, & d'un autre animal qu'on nomme *guianacoës*, dont je parlerai bientôt. Ceux que nous vîmes avoient leurs femmes avec eux; mais dès que nous fûmes à portée, elles ſe ſauverent à toutes jambes dans les bois, de ſorte qu'il ne nous fut pas poſſible de reconnoître ſi leur figure avoit quelque agrément.

L'envie d'abréger notre route ne nous permit pas de nous arrêter beaucoup avec ces Indiens; nous les quittâmes pour ſortir au plutôt du détroit. Le

ſouvenir du paſſé nous rendoit très-attentifs à prévenir toute méprise nouvelle. Le vent nous étoit devenu favorable, & nous parcourions ſans péril des côtes où nous trouvâmes de très-bonne eau, d'excellents coquillages, quantité de mouettes & autres oiſeaux de mer. Nous prîmes de leurs œufs, nous les mêlâmes avec de la farine, & nous en fîmes un magnifique poudding à l'angloiſe.

Le neuf nous étions déjà par delà l'iſle de Sainte Eliſabeth : nous découvrîmes bientôt un magnifique pays, où quantité de guianacoës paiſſoient par troupes de dix & de douze. Cet animal eſt de la taille de nos plus grands cerfs, il a le cou fort long, les jambes menues & le pied fourchu. Sa tête

reſſemble tout-à-fait à celle du mouton, & il la porte avec grace. Sa queue eſt touffue & d'un roux très-éclatant. Son corps eſt garni de laine rouge ſur le dos, blanche ſur les côtés & ſous le ventre. Cet animal eſt extrêmement agile, il a la vue perçante, & fuit dès qu'on veut l'approcher. Notre intention étoit d'aller à terre pour en attraper quelqu'un, mais le vent ne nous le permit pas. Deux jours après, nous trouvant dans une baie aſſez commode, nous courûmes un très-grand riſque. Notre bâtiment heurta par deux fois, le reflux étant ſi fort qu'en un quart d'heure nous nous trouvâmes à ſec. Heureuſement notre barque ne fut point endommagée : il fallut attendre le flux pour la tirer à l'eau ; &

dès que nous fûmes à flot, nous profitâmes d'un vent frais qui se leva, & qui nous mena en peu de temps à la hauteur du cap de la Vierge Marie.

Nous voilà enfin parvenus au débouquement de ce formidable détroit qui nous avoit retenus un mois entier, & où il nous avoit fallu diriger habilement notre courſe à travers une multitude de pointes & de tournants, dans une étendue de cent ſeize lieues. Nous avons reconnu par notre expérience l'exactitude des directions données par le Chevalier Narborough dans la deſcription qu'il a faite de ce détroit : deſcription à laquelle il eſt impoſſible de trouver la moindre choſe à corriger ou à ajouter. Je crois qu'en cette matiere nous pouvons pa-

ſſer pour bons juges, puiſque nous nous en ſommes bien trouvés, malgré tous nos déſavantages.

Après que nous eûmes dépaſſé le cap de la Vierge Marie, nous apperçûmes ſur le rivage des hommes à cheval qui coururent vers nous, faiſant ſigne avec leurs chapeaux comme s'ils avoient voulu nous parler. Nous nous approchâmes, & nous vîmes que ceux-ci étoient accompagnés de beaucoup d'autres gens à pied qui menoient avec eux quantité de bétail. Nous les jugeâmes européens à leur habillement & à leur contenance. Nous jetâmes l'ancre à un mille du rivage, mais la force de la marée ne nous laiſſa pas la liberté d'aller à terre. Comme toute cette côte eſt

fort unie, ces gens alloient & venoient faiſant voltiger en l'air des mouchoirs blancs, & nous donnant à entendre par leurs ſignes qu'il y avoit à une lieue de là vers le nord une baie où nous pourrions aborder. Nous voulûmes obéir à leurs ſignes, mais la violence du vent contraire nous fit dériver au ſud; nous alarguâmes en mer, enſuite nous tînmes ferme contre le vent, qui ayant tout-à-coup tourné avec force à l'oueſt, nous obligea de partir de là, ſans que nous ayions pu ſavoir ſi ces gens-là n'avoient pas été jetés ſur cette côte par un naufrage, ou s'ils étoient des naturels du pays, habitants le long de la riviere de Gallegos.

Le quatorze, ſelon nos obſervations, nous étions à 49° 10′

de latitude ſud, & à 74° 5′ de longitude oueſt. Le lendemain nous arrivâmes à l'iſle des pengouïns, qui n'eſt qu'à un mille du rivage. Cette iſle étoit toute couverte de veaux marins & de pengouïns. Tant de voyageurs ont parlé de cet oiſeau, qui eſt aſſez commun ſur différentes côtes, que je me diſpenſerai d'en faire ici la deſcription. Nous arrêtâmes peu de temps à cette iſle, pour arriver plutôt au port deſiré, où nous nous propoſions de ſéjourner. L'entrée de ce port eſt très-remarquable par un roc de quarante pieds de haut qui eſt du côté du ſud, à un mille en avant dans les terres, & qui reſſemble à une borne faite de main d'homme. Notre premier ſoin en arrivant au port deſiré fut

d'aller faire un tour à l'iſle des veaux marins, qui eſt à une lieue de là. En moins d'une demi-heure nous tuâmes une ſi grande quantité de ces animaux, qu'après en avoir pris autant que nous pouvions en emporter, nous fûmes obligés d'en abandonner la plus grande partie. Soit que cette nourriture ait par elle-même quelque qualité nuiſible, ſoit que la trop grande abondance ne pût trouver une facile digeſtion dans des eſtomacs affoiblis, ceux de nos gens qui en mangerent avec trop d'avidité furent ſaiſis de fievres violentes accompagnées de maux de tête. Nous trouvâmes ſur cette côte un bon nombre de briques gravées de différents caracteres. Sur une de ces briques étoient écrits très-liſi-

blement ces mots : *Capte. Straiton* 16 *canons* 1687. qui, ſelon toute apparence, déſignoient un ancien naufrage. Nous découvrîmes auſſi le puits Peckett, dont parle le Chevalier Narborough, dont la ſource eſt ſi petite qu'elle ne donne que cent vingt pintes d'eau par jour. Comme le puits étoit plein, nous en eûmes bientôt tiré de quoi remplir nos tonneaux vuides.

L'eſprit d'indocilité qui avoit ſemé parmi nous de ſi funeſtes diſſenſions ſe ranima dans cet endroit, & renouvella les troubles qui nous avoient déjà tant agités, & dont nous avions plus d'intérêt que jamais de nous défendre. Il s'agiſſoit toujours de la diſtribution de la farine. Il ne nous en reſtoit qu'une

ſeule tonne, proviſion bien légere pour la longue courſe que nous avions à faire juſqu'au Breſil. Les veaux marins & les oiſeaux ſauvages que nous avions alors en abondance pouvoient nous ſuffire; il étoit donc bien naturel de réſerver notre farine pour les temps où tous les autres ſecours pouvoient nous manquer. Des raiſons ſi intéreſſantes ne firent aucune impreſſion ſur notre équipage mutin; il vouloit de la farine, il fallut lui en donner. La ration fut fixée à une demi-livre par tête. Alors les gens occupés à la manœuvre prétendirent qu'ils devoient avoir double ration, & qu'il n'étoit pas juſte de les traiter à l'égalité de ceux qui ne manœuvroient point. Le débat fut très-long & très-vif. On ne

voulut jamais consentir à cette inégalité de partage, les intéressés se plaignant que c'étoit les sacrifier au luxe immodéré de leurs camarades : & la chose ne passa point. Le mot de luxe semble ici bien déplacé ; mais notre situation étoit telle qu'un peu plus de farine accordée aux uns devenoit pour les autres un luxe aussi odieux que celui des plus riches financiers l'est relativement au simple peuple.

Nous partîmes le vingt-six du port desiré, & le jour même nous doublâmes le cap Blanco, dont nous vérifiâmes la longitude à 71° oueſt. Le jour suivant nous eûmes un temps favorable à tous égards ; mais l'esprit mutin de nos gens se fit sentir plus qu'à l'ordinaire. Les murmures éclaterent avec tant de force,

qu'il fallut de néceſſité en venir à la répartition du reſte de notre farine, ſur le pied de trois livres & demie par tête. La conſommation en fut faite en bien peu de temps. Il ne nous reſta donc pour toute ſubſiſtance que le veau marin que nous avions emporté du port deſiré, & qui commençoit à ſe gâter faute de ſel. Il falloit des gens auſſi affamés que nous l'étions pour s'accommoder de ce poiſſon à demi pourri. Quelque infecte qu'en fût l'odeur, nous le mangions, ou plutôt nous le dévorions. La ſaleté & la puanteur nous étoient devenues familieres. L'exceſſive mal-propreté de nos habits, & la vermine qui nous couvroit, nous avoient accoutumés aux ordures les plus dégoûtantes.

Nous fûmes juſqu'au dix Janvier réduits à ne manger que de cet horrible mets. Notre Munitionnaire en mourut, ſon corps étant devenu pire qu'un ſquelette. Je crois que c'eſt le premier Munitionnaire des vaiſſeaux du Roi qui ait jamais péri par la faim. De quarante-trois perſonnes que nous étions encore ſur le bâtiment, il n'y en avoit pas vingt qui euſſent le courage de manger de ce poiſſon tout pourri, qui étoit pourtant notre unique nourriture. Nous n'étions gueres mieux fournis d'eau, n'en ayant plus que 320 pintes. Nous étions preſque tous comme des gens à l'agonie, & ceux qui paſſoient pour être le plus en ſanté, étoient ſi exténués, qu'ils n'avoient pas la force de tenir dix

minutes de ſuite ſur leurs jambes. Enfin la terre, que nous n'avions pas vue depuis quatorze jours, ſe montra à nos yeux, & ſon aſpect nous ranima un peu en nous donnant de l'eſpérance. Ce ne fut que le douze que nous pûmes approcher du rivage d'aſſez près pour nous donner la facilité d'aller à terre. Nous avions devant nous un beau & grand pays plein de chevaux ſauvages & de gros chiens, qui couroient par troupes dans la campagne. Ces beautés raviſſantes ne ſervoient qu'à exciter nos deſirs ſans les ſatisfaire. Nous n'avions plus rien à manger; notre proviſion d'eau étoit réduite à un ſeul tonneau. Cependant nous ne pouvions aborder à la côte; il régnoit le long de cette plage des

des lames de mer & des vagues si grosses, que l'abordage étoit extrêmement périlleux. Il falloit pourtant, ou aller à terre, ou mourir de faim. Nous proposâmes à quelques uns de nos gens de se mettre à la nage: cette proposition les fit frémir. Pour nous tirer d'embarras, Mr. Ewers, Lieutenant des troupes de terre, & deux autres Officiers, plongerent courageusement dans la mer. Cet exemple d'intrépidité fit reprendre cœur aux plus timides; onze des plus robustes de l'équipage s'élancerent après eux dans l'eau. Ces braves aventuriers eurent le bonheur d'arriver à terre tous, à la réserve d'un à qui les forces manquerent, & qui se noya.

Nous tirâmes aussi-tôt quatre

de nos tonneaux vuides ; nous y attachâmes quelques mouſquets avec une quantité ſuffiſante de poudre & de plomb ; nous les jetâmes par deſſus le bord ; & ils arriverent à flot à leur deſtination. Nos chaſſeurs ne perdirent point de temps, & ſe mirent à attaquer une multitude de veaux marins, qui étoient couchés ſur le rivage : ils en aſſommerent bon nombre, les mirent en pieces ; & pour les apprêter ils allumerent du feu avec le fumier des chiens & des chevaux, n'y ayant pas un morceau de bois dans tout le voiſinage, pas même un buiſſon. Quelques uns coururent après les chevaux & les chiens, qui ſont ici plus nombreux que les moutons des plaines de Dorſet & de Wiltshire. Nous voyions

de deſſus notre bord tous ces apprêts de bonne chere. Spectateurs avides des mouvements que ſe donnoient nos camarades pour accumuler les vivres, & de leurs feſtins joyeux, nous comptions toucher à la fin de nos miſeres : mais hélas ! un vent cruel & opiniâtre nous ôtant toute liberté, à nous d'aller à terre, & à nos camarades de venir à nous, notre état devint plus miſérable qu'il n'avoit encore été. Mourants de faim à la vue de l'abondance, nous fûmes obligés d'arracher une vieille peau de veau marin qu'on avoit clouée pour ſervir de tente, & faute d'autre nourriture nous nous mîmes à la mâcher. Le lendemain nous profitâmes d'un moment de calme pour approcher du rivage de très-

près, & ayant amarré nos rames dans l'écoutille, nous nous en ſervîmes pour tirer à nous ce que nos amis nous avoient préparé. Nous reçûmes d'abord un cheval & un chien ; nous nous jetâmes deſſus avec fureur, & nous ne pouvions nous en raſſaſier. Quelque temps après les trois Officiers revinrent à bord, avec trois autres de nos gens, traînant après eux une bonne proviſion de cheval & de veau marin.

Bien nous en prit qu'ils euſſent ſaiſi le bon moment, car à peine ſe furent-ils embarqués avec les vivres, qu'il ſurvint une briſe de mer qui ſouffla avec tant de violence que nous fûmes obligés de partir, laiſſant à terre huit de nos gens & toute notre eau fraîche. Sur le

ſoir la tourmente fut ſi extraordinaire que la tête de notre gouvernail fut briſée, & notre bâtiment faillit à être ſéparé en deux. Nous voyant forcés d'alarguer en mer, & dans l'impoſſibilité de reprendre à bord nos gens reſtés à terre, nous mîmes à flot un de nos poinçons, que nous remplîmes d'habits, d'armes à feu, de poudre, de balles, de chandelles, & autres proviſions, avec une lettre pour informer ces malheureux du danger où nous étions, & qui nous mettoit malgré nous dans la néceſſité de les abandonner.

Nous vîmes de loin nos compagnons infortunés ſe ſaiſir de ce poinçon que la marée avoit pouſſé ſur le rivage, le défoncer, & après la lecture de notre lettre ſe jeter à genoux pouſſant

des cris qui sembloient tenir du désespoir. Nous avions tous le cœur serré ; nous tâchions pourtant de nous adoucir la douleur de cet abandon, en disant que nos gens étoient dans un pays bien pourvu de vivres, qu'ils y trouveroient infailliblement des habitants, & que peut-être ils seroient beaucoup moins à plaindre que nous. Les quatre jours suivants nous avançâmes fort peu. Le dix-huit ayant examiné notre provision d'eau, nous vîmes qu'il ne nous en restoit que quatre-vingt pintes pour trente-trois hommes que nous étions. Nous nous réduisîmes à une pinte par jour, & cette économie ne pouvoit pas nous mener bien loin. Notre bonheur nous conduisit à terre le lendemain, précisément lorsque l'eau

venoit de nous manquer. A peine eûmes-nous jeté l'ancre, que plusieurs de nos gens se mirent à la nage pour aller chercher de l'eau. Ils en trouverent d'excellente ; ils en remplirent deux tonnes qu'ils nous envoyerent sur le champ.

Comme nous mourions de soif, nous ne pûmes jamais nous contenir ; nous bûmes de cette eau avec si peu de modération que nous en fûmes malades la plupart. Nos gens qui étoient à terre faillirent en crever ; il y en eut un qui en fut si incommodé, que voulant revenir à bord, les forces lui manquerent & il se noya. Le vingt les sieurs Bulkelei & Cummins allerent à terre, & ils y firent rencontre de quelques habitants du pays montés sur de bons

chevaux. Comme nous étions alors au nord de la riviere de la Plata, ils crurent que ces gens étoient portugais ; & Bulkelei, qui parloit leur langue assez passablement, lia conversation avec eux. Ils lui apprirent que la guerre duroit toujours entre les Anglois & les Espagnols ; que ces derniers avoient actuellement deux vaisseaux de guerre, l'un de cinquante, l'autre de soixante canons, qui croisoient à la hauteur du cap Sainte Marie ; qu'il n'y avoit pas plus de six semaines qu'un autre de leurs vaisseaux, de soixante-onze canons, avoit été brisé contre la côte, & que tous ceux qui le montoient avoient été perdus. Ils ajouterent que pour eux ils étoient castillans, que leur métier étoit la pêche ;

qu'ils ſaloient le poiſſon, le faiſoient ſécher, & l'alloient vendre à Buenos-aïrès. Bulkelei leur demanda comment ils avoient fait pour venir demeurer ſur les terres du Roi de Portugal. Ils répondirent qu'ils n'étoient pas les ſeuls, & qu'il y avoit actuellement dans ces cantons bien des habitations appartenantes aux Eſpagnols.

Ces Pêcheurs inviterent nos gens de venir à leur habitation : ils les firent monter en croupe ; & lorſqu'ils furent arrivés, ils leur firent manger d'excellent bœuf & de bon pain blanc. Nos deux Meſſieurs ſongerent à nous dans leur abondance. Ils voulurent nous acheter de ce bon pain, qu'on leur fit extrêmement cher, puiſqu'on leur demanda quatre guinées

pour vingt-ſix pains de la groſſeur de ceux qui ſe vendent deux ſols en Angleterre. L'envie de nous régaler les détermina à en donner tout ce qu'on leur demandoit. Ces Eſpagnols firent encore beaucoup valoir la choſe, en diſant que ſi l'on venoit à ſavoir qu'ils euſſent donné à des Anglois un ſeul morceau de pain, ils ſeroient tous pendus. Un des principaux de la troupe s'offrit à nous tuer autant d'oies & de canards ſauvages que nous en voudrions, pourvu qu'on lui donnât de la poudre & un fuſil. Cummins envoya chercher le ſien, & le lui remit. Mais comme ce chaſſeur ne revint pas au temps dont on étoit convenu, cette infidélité fit craindre à nos gens quelque trahiſon de la part de

ces Eſpagnols ; ils revinrent précipitamment, s'embarquerent, & firent mettre à la voile pour Rio Grande.

Nous naviguâmes ſept jours de ſuite ſans pouvoir prendre terre. Dès le vingt-ſix nous n'avions plus ni veau marin ni autre choſe à manger : nous perdîmes trois hommes, qui moururent de faim. Le vingt-ſept au ſoir nos obſervations nous donnerent 32° 40′ de latitude ſud : nous nous crûmes fort près de Rio Grande ; & en effet le 28 Janvier, ſur les ſix heures du matin, nous découvrîmes l'embouchure de cette grande riviere. Cette vue nous cauſa les plus grands excès de joie que puiſſent éprouver des hommes qui s'étant vus long-temps à deux doigts de la mort, ſe ſentent rendus à la vie.

Il y a dans cette embouchure une barre de sable très-dangereuse, & plusieurs bas fonds difficiles à passer. Le Sr. Bulkelei nous servit de Pilote, & nous conduisit très-habilement jusqu'à l'entrée de la ville, où nous jetâmes l'ancre. Aussi-tôt on dépêcha vers nous un bateau avec un Sergent & un Soldat, qui étoient chargés d'amener quelqu'un de notre compagnie pour rendre compte au Gouverneur, & lui apprendre qui nous étions, d'où nous venions, & quel étoit notre dessein en abordant à Rio Grande. Le Sergent & le Soldat monterent sur notre bâtiment, & parurent très-effrayés de n'y voir qu'une troupe de gens horriblement décharnés, & d'une mal-propreté tout-à-fait hideuse. Ils je-

terent ſur nous des regards qui exprimoient l'horreur & la compaſſion que notre état leur inſpiroit.

Meſſieurs Beans, Pemberſton, Bulkelei & Cummins allerent à terre pour ſe préſenter au Gouverneur. Ils furent reçus de la maniere la plus gracieuſe par le Commandant, les Officiers & tous les habitants; on les logea dans une des plus jolies maiſons de la ville, où on les traita avec beaucoup d'hoſpitalité. On nous envoya à nous qui étions reſtés à bord quatre quartiers de bœuf & deux ſacs de pain: il y avoit long-temps que nous n'avions fait ſi bonne chere. L'après midi le Gouverneur revint de la campagne: il accueillit très-favorablement nos députés; il les queſtionna long-temps ſur les

diverſes particularités de notre voyage. Il demanda au Sr. Bulkelei, qu'on lui avoit préſenté comme notre Pilote, ſi nous avions à bord quelque bonne carte du pays; & ayant appris que non, il témoigna une extrême ſurpriſe de ce que ſans le ſecours d'aucune carte nous nous étions hazardés à franchir la barre du fleuve. Bulkelei lui répondit que notre bâtiment navigeoit dans une eau peu profonde, qu'il avoit toujours été la ſonde en main, & que la néceſſité lui avoit donné cette force & cette induſtrie qui triomphent de tous les obſtacles. Le Gouverneur voulut qu'il lui rapportât jour par jour la route que nous avions tenue depuis le débouquement du détroit. Satisfait de ſes réponſes, il

embraſſa nos quatre députés, ſe réjouiſſant de nous voir délivrés comme par miracle de tant de dangers ; il promit de faire fournir pour notre rafraîchiſſement les meilleurs vivres du pays ; il voulut abſolument que Mr. Beans & Mr. Pemberſton acceptaſſent un logement dans ſon palais, & il chargea ſon Commandant de faire enſorte que rien ne manquât aux autres Officiers & aux gens de l'équipage. Il dit enſuite à nos Meſſieurs que le Severn & la Perle, deux vaiſſeaux de notre eſcadre, étoient actuellement à Rio Janeïro en très-mauvais état ; qu'ils s'étoient ſéparés du reſte de l'eſcadre dès le temps que nous arrivâmes au cap Noir, qu'enſuite ils avoient fait courſe vers le Breſil ; &

qu'ils avoient envoyé demander des hommes pour remonter leur équipage, ne pouvant en recevoir d'Angleterre qu'à l'arrivée de la flotte, qui n'étoit attendue qu'à la fin de Mai ou au commencement de Juin. Le Gouverneur finit par assurer nos députés qu'il nous feroit partir par le premier vaisseau qui arriveroit dans ce port, & leur renouvella toutes les assurances de son affection.

La curiosité attira un peuple innombrable pour voir de près notre bâtiment le Speedwel, & considérer des malheureux échappés comme par miracle à la fureur des eaux. Hommes, femmes, enfants, chacun s'empressoit de venir à bord; & nous nous faisions un plaisir de nous prêter aux avides regards de

cette foule bruyante. Le lendemain le Gouverneur, le Commandant, & le Commiſſaire des guerres, nous honorerent de leur viſite. Ils furent étrangement ſurpris de la petiteſſe de notre bâtiment, & ne pouvoient comprendre comment trente perſonnes avoient pu y trouver place. Leur étonnement augmenta lorſque nous leur dîmes que nous y avions été d'abord plus de ſoixante, mais que les incommodités du voyage & le défaut de vivres nous avoient diminués de plus de moitié. Ils remarquerent que du côté de la pouppe l'avancement hors du tillac n'avoit guere plus de quatre pouces de largeur, & ils nous demanderent comment celui qui préſidoit au gouvernail pouvoit y tenir ſans tomber

dans l'eau. Nous leur montrâmes ce que la néceſſité nous avoit inſpiré à ce ſujet. Ils ſe convainquirent par là que les beſoins extrêmes donnent une induſtrie qui ſupplée à tout.

Le Gouverneur après avoir tout examiné, nous dit obligeamment que nos infortunes nous rendoient beaucoup plus chers à ſon cœur que ſi nous étions arrivés chargés de tréſors. Il nous promit ſes ſoins pour que rien ne nous manquât durant notre ſéjour, & pour nous faire conduire à Rio Janeïro par le premier vaiſſeau qui arriveroit : il ajouta que ſi nous venions à avoir beſoin de quelque choſe, nous n'avions qu'à nous adreſſer au Commandant, qui étoit chargé de nous fournir tout ce qui ſe-

roit néceſſaire. Nous demeurâmes pénétrés de reſpect & de reconnoiſſance. Nous aurions bien voulu lui témoigner un retour proportionné à ſes bontés, mais tout ce que nous pûmes imaginer pour lui exprimer la vivacité de nos ſentiments, fut de faire la manœuvre de notre bâtiment en ſa préſence, & d'accompagner ſon départ de trois acclamations.

Les vivres que nous avions en abondance eurent bientôt rendu la force à nos corps & le calme à nos eſprits; en peu de temps nous ne fûmes plus les mêmes hommes. Depuis le naufrage de notre vaiſſeau, arrivé neuf mois auparavant, nous n'avions pas encore été ſi à notre aiſe. Le bonheur de notre ſituation préſente nous invitoit à

rappeller nos cruelles aventures ; nous aimions à nous en entretenir ; nous osions même en plaisanter : tant l'éloignement du péril change les idées.

Il y avoit trois jours que nous étions à Rio Grande, sans nous être encore apperçus des troubles dont cette place étoit agitée. Nous apprîmes que presque tous ceux que nous avions pris pour des Officiers étoient des gens de la soldatesque élevés à ce grade par violence dans une révolte de la garnison. L'occasion de cette révolte avoit été le mauvais traitement que l'on faisoit aux Soldats, qui depuis long-temps n'avoient reçu leur paie, qui manquoient de vivres, & étoient presque sans habits. Ils avoient eu beau se plaindre, on ne les avoit pas

écoutés. Après avoir inutilement tenté toutes les voies de représentation, le déſeſpoir leur inſpira la penſée d'en venir à des voies de fait, les regardant comme l'unique remede à leurs maux. Ils en vouloient principalement au Gouverneur ; non qu'ils euſſent aucune vexation directe à lui reprocher ; mais ils prétendoient qu'au lieu de réprimer comme il l'auroit dû ceux qui les opprimoient, il les avoit encouragés à le faire.

Le Gouverneur informé de cette cabale en craignit & en voulut prévenir les ſuites. Il eût été trop dangereux d'en venir à la force ouverte ; il eut recours à la ruſe, pour détourner au moins ſur d'autres l'orage qui étoit prêt à fondre ſur lui. Il eut ſoin, dans toutes les occaſions

où il pouvoit être obſervé & entendu par les Soldats, d'affecter dans ſes diſcours beaucoup de chagrin de leur ſituation, & encore plus d'envie d'en adoucir les rigueurs. Il fit répandre par des émiſſaires affidés, qu'il voyoit avec douleur qu'on l'accuſoit de n'avoir point à cœur les intérêts de ſa garniſon, & de lui refuſer le néceſſaire pour en tirer avantage ; tandis qu'il étoit plus clair que le jour que ceux qui donnoient de lui ces fâcheuſes impreſſions ne le faiſoient que pour jeter un voile ſur leurs rapines ; qu'il craignoit que ces accuſations injuſtes n'euſſent aliéné de lui nombre d'honnêtes gens ; qu'il étoit vrai pourtant qu'il avoit tenté tous les moyens de mettre fin à leurs miſeres, & qu'il

n'auroit point de repos qu'il ne les vît ſatisfaits. En leur parlant de la ſorte, on déſignoit adroitement ceux des Officiers qui devoient paſſer pour les vrais coupables.

Ces diſcours furent répétés ſi ſouvent, & appuyés d'une maniere ſi naturelle, que les Soldats commencerent à rougir de leur erreur, & à ſe perſuader qu'ils avoient les obligations les plus eſſentielles à celui qu'ils avoient regardé juſques-là comme leur ennemi; & parce que la multitude eſt toujours extrême, la rage dont ils étoient poſſédés contre leur Gouverneur ſe changea tout-à-coup en confiance, en zele & en admiration. La haine des Soldats, qui n'avoit fait que changer d'objet, éclata bientôt contre les Offi-

ciers dont on leur avoit donné de la défiance. Non contents de les accabler de reproches injurieux, ils les dépoſerent tous, & choiſirent parmi leurs camarades des ſujets pour mettre à leur place. Ces Soldats devenus Officiers prirent ſi promptement les airs & les manieres de leur nouvel état, que lorſque nous arrivâmes, nous n'eûmes aucun lieu d'en faire la différence.

Cette révolution, quand nous l'apprîmes, nous parut très-indifférente à nos intérêts : & elle l'auroit été ſans doute ſi la place avoit été fournie de vivres ; mais il n'y en avoit dans le magaſin qu'une quantité ſuffiſante tout au plus pour ſix ſemaines. Les Soldats voyoient donc très-impatiemment que nous fuſſions venus partager le peu de pain

pain qui leur reſtoit. Leurs murmures engagerent le Gouverneur, qui ne vouloit pas les chagriner, à nous faire retrancher les proviſions, de ſorte que nous fûmes pluſieurs jours ſans pain, & avec ſi peu d'autre nourriture, qu'à peine pouvions-nous vivre. Lorſque nous voulûmes nous en plaindre, on nous montra le magaſin ; & nous le trouvâmes ſi dépourvu, que nous n'eûmes rien à repliquer. On nous promit cependant de nous diſtribuer les mêmes rations qu'aux Soldats de la garniſon, juſqu'à ce que l'arrivée du vaiſſeau qu'on attendoit permît d'y ajouter quelque choſe. Il fallut bien nous contenter de cet arrangement ; & nous n'aurions pu raiſonnablement en exiger davantage.

Le fâcheux état où nous nous trouvions, & la crainte d'en augmenter les rigueurs par un plus long ſéjour, nous déterminerent à ſolliciter notre départ. Notre Lieutenant, qui étoit logé chez le Gouverneur, avoit paru nous oublier depuis notre premier débarquement. Il n'étoit pas deſcendu une ſeule fois au port pour s'informer de nos nouvelles; cependant nous ne pouvions rien réſoudre ſans lui. Le Canonnier, toujours plein de zele pour le ſervice de la compagnie, alla le trouver au Gouvernement, & lui repréſenta la néceſſité où nous étions de ſortir d'une place affamée, & de nous rendre inceſſamment à Rio Janeïro, pour y offrir notre aſſiſtance à nos camarades du Severn & de la Perle. Mr.

Beans répondit que le Gouverneur, à qui il en avoit parlé, disoit ne pouvoir nous faire partir qu'à l'arrivée de quelque vaisseau, ne voulant pas nous exposer au risque de faire route sur un bâtiment aussi chétif que le nôtre. Bulkelei repliqua que les risques de notre séjour étoient encore plus grands, puisque s'il arrivoit quelque malheur au vaisseau que l'on attendoit, nous étions réduits à mourir de faim. Mr. Beans le renvoya en lui promettant d'en informer le Gouverneur.

Nous attendîmes deux jours sa réponse, qui ne vint point. Bulkelei, qui voyoit nos inquiétudes, résolut de faire une seconde tentative pour obtenir à quelque prix que ce fût notre transport à Rio Janeïro. Il se

rendit donc une seconde fois chez le Lieutenant, & lui proposa de demander un passeport & des chevaux pour lui & deux autres, afin qu'ils pussent aller par terre jusqu'à Sainte Catherine, d'où ils passeroient aisément jusqu'à Rio Janeïro. „ De cette façon, ajouta-t-il, „ nous serons en état d'aller offrir „ notre secours aux vaisseaux de „ Sa Majesté, & nous trouverons „ plus aisément les moyens de ti- „ rer d'ici nos infortunés camara- „ des. Au reste, Monsieur, vous „ ne sauriez sans manquer à votre „ devoir, refuser d'employer tout „ ce que vous avez d'accès au- „ près du Gouverneur pour nous „ obtenir cette grace. J'ose mê- „ me vous dire que si vous aviez „ bien réfléchi aux engagements „ de votre charge, vous n'au-

„ riez pas attendu d'y être exci-
„ té ; & auſſi-tôt après notre ar-
„ rivée vous auriez dépêché un
„ exprès par terre à Rio Janeïro ,
„ pour informer nos amis de no-
„ tre ſituation , & les prier de
„ nous envoyer un bâtiment. „
Mr. Beans répondit que ſi la choſe avoit été poſſible , il y auroit été lui-même , quand même il lui en auroit dû coûter 50 livres ſterlings ; mais qu'on l'avoit aſſuré que la route par terre étoit impraticable. Bulkelei lui repréſenta que cette route étoit pratiquée aſſez ſouvent par les Portugais ; qu'à la vérité le voyage étoit pénible & fatiguant , mais que ſa difficulté ne pouvoit jamais égaler celles que nous avions vaincues ; que nous étions à Rio Grande aux frais du Roi , dans l'inaction & ſans

faire aucun ſervice ; qu'en différant nous riſquions de manquer les deux vaiſſeaux qui étoient à Janeïro, & peut-être même de perdre l'occaſion de la flotte qui y étoit attendue. Il conclut par le prier inſtamment d'engager le Gouverneur à nous faire donner des guides & des chevaux. Mr. Beans promit qu'il en parleroit pendant le dîner, & qu'on auroit ſa réponſe ſans faute dans l'après-midi.

Cette réponſe ne vint point ; & dès le lendemain Bulkelei écrivit au Lieutenant une lettre fort vive, où après lui avoir reproché ſon manque de parole, il lui expoſoit la ſituation de ſon équipage qui depuis quelques jours étoit ſans pain, lui faiſant entendre qu'on l'accu-

ſoit d'en être la cauſe, & qu'il répondroit quelque jour de ſa négligence à procurer notre départ pour le ſervice de Sa Majeſté. Cette lettre fit ſon effet. Le Lieutenant monta à cheval, & vint pour la premiere fois à notre quartier. Nous le reçûmes froidement, & de maniere à lui faire ſentir que ſa longue abſence étoit auſſi déplacée que choquante. Il nous mena chez le Commandant, qui promit de nous faire donner bonne proviſion de bœuf & de poiſſon, ajoutant que pour du pain il lui étoit impoſſible de nous en fournir.

Nous étions déjà au ſix de Mars, & quoique le vent eût été très-favorable depuis trois ſemaines, aucun vaiſſeau ne paroiſſoit, & la proviſion de

vivres touchoit à ſa fin. Dans l'impatience où nous étions tous de ſortir d'un endroit ſi dépourvu, Bulkelei & deux autres allerent ſe préſenter au Gouverneur, pour lui demander un guide & la permiſſion de partir. L'un & l'autre leur fut accordé de bonne grace. Mr. Pemberſton, qui étoit préſent, déclara qu'il étoit réſolu de ſe joindre à eux pour faire le voyage par terre. Le Gouverneur fit ce qu'il put pour l'en détourner, en lui exagérant la difficulté des chemins. Mais ce généreux Officier perſiſta dans ſa réſolution, diſant que ſon devoir l'obligeoit à aller rejoindre ſa compagnie qui étoit ſur le vaiſſeau le Severn. Le Gouverneur conſentit à tout, en les aſſurant que, malgré l'épuiſe-

ment de ſon magaſin, il avoit tant d'égard pour la nation angloiſe, qu'il partageroit avec nous juſques à ſon dernier ſou.

Il fut donc arrêté que nos braves aventuriers partiroient inceſſamment ; & Bulkelei ſe mit à parcourir le voiſinage pour trouver cinq ou ſix hommes qui vouluſſent en payant l'accompagner juſqu'à Sainte Catherine. Durant ſon abſence on reçut nouvelle que quatre vaiſſeaux étoient arrivés à Sainte Catherine, & qu'ils venoient de mettre à la voile pour Rio Grande. Cette nouvelle rompit le voyage projetté ; & ce fut un grand bonheur que nos gens n'euſſent pas encore trouvé les facilités de partir.

Les vaiſſeaux annoncés arriverent le dix-neuf, & nous ap-

prirent que le Severn & la Perle étoient partis pour les Barbades. Ces vaisseaux chargés de provisions & de quelque argent avoient pris en passant le Gouverneur de Sainte Catherine, & lui avoient remis les ordres de la Cour, qui le nommoient pour venir en personne à Rio Grande publier l'amnistie accordée par le Roi de Portugal à tous les complices de la derniere révolte qui voudroient rentrer dans leur devoir. La chose s'exécuta avec solemnité & appareil. Le lendemain sur les dix heures du matin on fit mettre toute la garnison sous les armes. Le Gouverneur de Sainte Catherine parut. Il débuta par faire l'éloge des grandes qualités, & particuliérement de la bonté & clémence de son souverain maître

le Roi de Portugal ; enſuite il lut à haute voix l'amniſtie. Cette lecture fut ſuivie des acclamations de tous les Soldats. Alors le Gouverneur annonça qu'il apportoit le tiers du paiement de leurs arrérages ; que le reſte de la ſomme étoit en chemin ; que l'argent dont il étoit porteur leur ſeroit compté ſur le champ s'ils vouloient le recevoir. A ces paroles ils ſe mirent tous à crier : Tout ou rien. Le tumulte fut grand parmi eux ; les uns menaçoient de paſſer au ſervice d'Eſpagne ; les autres diſoient hautement qu'ils n'obéiroient qu'autant qu'ils ſeroient payés. Le Commandant, pour qui la garniſon avoit beaucoup de déférence parce qu'il étoit un des intrus, tâcha d'appaiſer cette émotion en leur par-

lant comme il convenoit. Ils ſe calmerent en effet, & lui répondirent : „ Vous êtes notre „ Commandant ; c'eſt à vous „ de décider ce que nous de„ vons faire. Quelque parti „ que vous preniez, nous l'ap„ puierons au péril de nos „ vîes. „

Le Commandant, qui connoiſſoit la valeur de ces ſortes de proteſtations, & qui n'avoit point envie de ſe perdre pour complaire à ces fanfarons, dont le zele ne pouvoit être ni bien conſtant ni de grande reſſource, déclara que ſon avis étoit d'accepter avec reconnoiſſance le pardon que le Roi leur offroit ; & tout de ſuite renonçant au commandement, il prit un mouſquet & ſe mit en rang. Cet exemple fut ſuivi de tous

les Officiers poſtiches, & en un inſtant la ſubordination fut rétablie. Il ſemble qu'on auroit dû punir ceux dont les malverſations avoient occaſioné la révolte ; mais une ſage politique empêche toujours de donner cette ſatisfaction aux rebelles, de peur que dans de nouveaux mécontentements ils ne regardent la rebellion comme une reſſource à laquelle il eſt avantageux de recourir.

Nous ſûmes qu'un des vaiſſeaux arrivés devoit repartir le vingt-ſept ; nous courûmes auſſi-tôt chez Mr. Beans pour qu'il nous permît de profiter d'une occaſion ſi favorable. Il nous répondit qu'il comptoit partir lui-même ſur ce vaiſſeau : qu'il y auroit bien aſſez de place pour le tranſport des Officiers ;

mais que pour les gens de l'équipage, il falloit qu'ils attendissent une autre occasion. Bulkeley, qui étoit à notre tête, lui dit avec beaucoup de hardiesse : „ Monsieur, le devoir „ des Officiers, & sur-tout de „ ceux qui commandent, est „ de n'abandonner jamais leur „ équipage. Puisque vous pen„ sez autrement, je m'offre à „ rester en arriere pour avoir „ soin de nos gens; à une con„ dition, c'est que vous m'a„ ssurerez par un billet signé „ de votre main ma paie de„ puis le naufrage de notre vai„ sseau. Sinon, je n'ai d'autre „ affaire ici que de me procu„ rer un prompt transport en „ Angleterre; & je saurai bien „ prévenir tous les obstacles que „ vous pourriez mettre à mon

„ embarquement ſur le premier
„ vaiſſeau. ”

De là nous nous rendîmes chez le Gouverneur, qui nous dit que ſes ordres étoient donnés pour qu'une moitié de nos gens partiſſent par le premier vaiſſeau ; mais que comme ce bâtiment n'appartenoit point au Roi, nous ſerions obligés d'y porter nos vivres, & de payer notre tranſport. Bulkelei répondit que nous n'avions pas aſſez d'argent pour cela. „ Cependant,
„ ajouta-t-il, il nous reſte un
„ moyen. Le Roi notre maître
„ accorde à tous ceux de ſes
„ ſujets qui ont fait naufrage
„ deux ſchellings & demi par
„ jour juſqu'à ce qu'ils ſoient
„ parvenus aux terres de ſon
„ obéiſſance. La grace que nous
„ demandons à V. E. c'eſt de

„ vouloir bien nous avancer „ quelque argent à reprendre „ ſur nos appointements, & nous „ ſommes prêts à vous donner „ à ce ſujet toutes les ſûretés „ poſſibles. „ Le Gouverneur fit appeller le Commiſſaire des guerres & le Major, à qui il parla en particulier; après quoi étant revenu à nous, il nous dit „ que ce n'étoit pas la peine „ de charger le Roi d'Angleterre d'une créance ſi légere; „ qu'ainſi nous n'avions qu'à „ chercher d'autres moyens de „ fournir aux frais de notre paſſage; que pour tout ce que „ nous avions reçu de lui juſqu'à ce jour, il nous le remettoit en pur don. „

Sur cette réponſe du Gouverneur nous conférâmes avec Mr. Beans pour examiner ce que

l'on pourroit faire en faveur de nos pauvres Matelots, qui n'avoient pas le ſou. Nous propoſâmes de vendre notre bâtiment le Speedwel, & le Lieutenant y conſentit; mais nous étant adreſſés au Patron du vaiſſeau, afin de ſavoir de lui ce qu'il nous demanderoit pour le paſſage de nos gens, nous nous trouvâmes loin de notre compte. Il vouloit quarante ſchellings par tête, & jamais la vente de notre bâtiment ne pouvoit nous produire pareille ſomme. Enfin on eut pitié de nous, & Mr. Beans nous avertit qu'on avoit arrangé les choſes d'une autre maniere; que le Canonnier, le Charpentier, le Boſſeman, le Chirurgien des troupes, moi & huit Matelots dont il nous donna la liſte, par-

tirions par le premier vaiſſeau ; qu'on nous fourniroit les vivres néceſſaires, & qu'on payeroit notre paſſage ; & que lui avec le reſte des Officiers & de l'équipage partiroit par le ſecond vaiſſeau.

L'embarquement que nous avions tant deſiré eut enfin lieu le 28 Mars 1742. Le bâtiment deſtiné à nous tranſporter étoit un brigantin nommé la Sainte Catherine. On nous donna pour nos proviſions deux tonnes de bœuf ſalé & dix groſſes meſures de farine. Le 31 nous paſſâmes la barre du fleuve, & nous trouvâmes au delà un havre très-commode, où nous nous arrêtâmes pour prendre le vent. Le pays tout autour eſt une vaſte plaine arroſée de pluſieurs petites rivieres qui donnent

beaucoup de poiſſon ; on y trouve d'excellents melons ; il y a de grands pâturages où l'on éleve quantité de bétail ; & je ne me ſouviens pas d'avoir jamais mangé nulle part de ſi bon lait. Le 8 Avril nous mouillâmes dans le port de Saint Sebaſtien. L'ancrage y eſt admirable pour les plus grands vaiſſeaux, qui y ſont fort en ſûreté. Le terroir de cette petite ville eſt le plus agréable que nous ayions vu dans l'Amérique. Les oranges, les limons, & toute ſorte de bons fruits, y ſont extrêmement communs, & il y a abondance de poiſſon & de gibier.

Nous arrivâmes le douze à Rio Janeïro. Le lendemain le Gouverneur nous envoya tous chercher. Nous lui fîmes le ré-

cit de nos malheureuſes aventures. Il l'écouta avec de grands témoignages de compaſſion ; & nous promit que nous recevrions de ſa part toute l'aſſiſtance que nous pouvions deſirer. Il y avoit dans cette ville un Chirurgien hollandois qui parloit parfaitement bien l'anglois. Le Gouverneur le fit appeller & lui commit le ſoin de nos affaires avec le titre & l'autorité de Conſul. Il lui donna ſes ordres pour nous chercher un logement, & régla qu'outre la chandelle & le bois on nous donneroit à chacun huit vingtains par jour pour notre entretien.

Notre Conſul exécuta ſoigneuſement les ordres du Gouverneur. Il nous logea dans une belle & grande maiſon, il

nous envoya tous les uſtenſiles néceſſaires ; & pour nous donner le temps de nous mettre en ménage, la ville fit le premier jour les frais de notre dîner & de notre ſouper, où l'on nous régala ſplendidement. Notre ſituation ne pouvoit être plus agréable ; il ne tenoit qu'à nous d'en jouir : mais ce calme heureux fut bientôt troublé par les nouvelles diviſions qui nous agiterent. Le Gouverneur nous avoit recommandé ſur toutes choſes de vivre en paix, & d'éviter tous les démêlés capables de donner de l'inquiétude à un peuple qui nous recevoit avec tant d'hoſpitalité. Nous ne tardâmes pas à juſtifier la néceſſité de cet avis.

Nous avions avec nous le Boſſeman, cet homme dont

nous ne connoiſſions que trop l'inſupportable caractere. Depuis notre départ de l'iſle le Wager il avoit toujours été à la table des Matelots. A Rio Janeïro nous fîmes la faute de permettre qu'il fût de chambrée avec nous. Dès ce moment il trancha de l'Officier plus que tous les autres, & peu s'en falloit qu'il ne ſe donnât avec nous-mêmes les airs d'un vrai Commandant. Son humeur fâcheuſe & arrogante mit le déſordre parmi nous. Deux jours après notre arrivée le Conſul ſe rendit avec quelques uns de nos gens à la Tréſorerie, pour y recevoir notre argent. Le Payeur requit qu'un des principaux donnât une reconnoiſſance par écrit de ce païement. Le Conſul s'adreſſa au Chirurgien, qui étoit

préſent, & le pria de ſigner la quittance. Notre fier Boſſeman, piqué de ce qu'on ne paroiſſoit pas le regarder comme le plus diſtingué de la troupe, ſe fâcha tout de bon, & commença à ſe ſignaler par toute ſorte de propos inſolents. Le Conſul qui ne comprenoit pas ce que cela vouloit dire, remit l'argent au Chirurgien pour en faire la répartition ; celui-ci s'en excuſa en diſant que le Boſſeman ne le trouvoit pas bon, & qu'il étoit homme à faire tapage pour cette bagatelle : de ſorte que le Conſul ſe chargéa d'en être lui-même le payeur.

Lorſqu'il fut queſtion de venir au fait, le Conſul nous déclara que quoique le Gouverneur nous eût réglés à huit vingtains par tête, ſon intention

étoit que l'on distinguât les Officiers des simples Matelots, parce que ces derniers pouvoient se procurer des secours par leur travail, au lieu que les autres n'avoient pas cette ressource; qu'ainsi on donneroit six vingtains aux Matelots, & dix aux Officiers. Cette distinction excita la mauvaise humeur du Bosseman, & il soutint avec colere que le traitement devoit être égal. Comme nous vîmes qu'il s'échauffoit; pour éviter un éclat, nous demandâmes qu'on ne nous distinguât pas des autres. Le Consul répondit d'un ton assuré que l'argent seroit distribué selon les intentions du Gouverneur; & que ceux qui ne seroient pas contents de l'argent qu'on leur offroit n'avoient qu'à le laisser.

A peine le Conſul nous eut-il quittés, que le Boſſeman ſe mit à nous inſulter de la maniere la plus outrageante. Il nous traita de voleurs & de pirates, & nous prodigua tous les ſurnoms injurieux dont il put s'aviſer. Il n'y avoit pas moyen de vivre avec ce furieux; nous le chaſſâmes de la chambre que nous occupions, & il fut obligé d'aller loger avec les Matelots. Sa colere n'en devint que plus grande; pour l'aſſouvir il profita d'un moment que nous étions ſortis; il força les ſerrures de notre chambre, & mit en pieces quelques uns de nos effets. A notre retour nous vîmes ce déſordre; & tandis que nous étions à nous en entretenir, arrivent deux amis du Boſſeman pour nous chercher

querelle ; ils se jettent sur Bulkelei & moi, & nous voilà aux mains. Le Charpentier appelle la garde ; on vient ; un de nos agresseurs se sauve, & le second nommé East est arrêté. Bulkelei demanda que ce misérable fût incontinent mené en prison. L'Officier de garde répondit que selon les loix du pays, l'accusé ne pouvoit être emprisonné que le plaignant ne le fût aussi. Bulkelei accepta volontiers la condition ; ils furent donc traduits tous deux dans les prisons du Gouvernement. Un moment après le Gouverneur instruit de la querelle ordonna que Bulkelei fût mis en liberté, & qu'East demeurât prisonnier jusqu'à nouvel ordre.

Bulkelei de retour au logis me trouva aux prises avec le

Boſſeman & deux autres coquins. Dès qu'il parut, ces ſcélérats ſe jeterent ſur lui avec furie : la bataille menaçoit de devenir ſanglante, lorſqu'on vint au ſecours, & les querelleurs ſe ſauverent. Nous jugeâmes qu'il n'étoit pas de notre ſûreté de demeurer expoſés plus long-temps à de pareilles inſultes. Nous nous adreſſâmes à notre Conſul, pour le prier d'interpoſer ſon autorité. Il vint à notre quartier, & nous ayant tous fait aſſembler, il nous repréſenta avec la plus grande force combien il étoit ſcandaleux qu'un petit nombre de gens de même pays, camarades depuis ſi long-temps, ne puſſent pas avoir la paix entre eux. Il nous fit ſentir que cette conduite ne pouvoit que nous

attirer la haine & le mépris des Breſiliens, que nous avions tant d'intérêt de ménager. Le Boſſeman, que ce reproche regardoit plus particuliérement que tout autre, loin de profiter de la correction, s'emporta de nouveau avec la derniere fureur ; de ſorte que ne pouvant avoir de lui aucune raiſon, nous demandâmes qu'il nous fût permis de prendre un logement ailleurs.

Le Conſul nous conduiſit, ſept que nous étions, dans un village à demi-lieue de la ville, où nous louâmes une maiſon à nos dépens à raiſon de dix ſchellings par mois. Nous nous flattions d'être tranquilles déſormais. Le lendemain deux émiſſaires du Boſſeman vinrent nous rendre viſite dans notre

retraite, nous demandant avec beaucoup d'insolence les motifs que nous avions de nous séparer des autres. Ces misérables méritoient qu'on les fît repentir sur le champ de leur témérité. Nous prîmes le parti de nous modérer ; Bulkelei leur parla avec douceur & sagesse, & ils se retirerent. Quoique nous ne fussions pas gens à souffrir impunément des affronts, nous étions forcés de dissimuler beaucoup de choses, étant dans un pays où il y a quantité de coupe-jarrets, qui se louent à très-bas prix, & Rio Janeïro étant la ville du monde où l'on assassine les gens à meilleur marché.

La nuit vers les dix heures trois hommes vinrent à notre porte faisant grand bruit, &

demandant qu'on leur ouvrît. Nous nous en excusâmes sur ce que l'heure étoit indue, ajoutant que si l'on avoit à faire à nous, on pouvoit revenir de jour. Ces gens-là se mirent à jurer & à menacer qu'avant qu'il fût jour ils nous auroient chassés de notre retraite. Nous crûmes qu'ils alloient chercher main forte pour nous assiéger dans notre maison. N'ayant pas de quoi nous défendre, nous prîmes le parti de gagner la campagne, & d'y passer en sûreté le reste de la nuit. Dès qu'il fut jour nous nous rendîmes chez le Consul, à qui nous racontâmes l'alarme que nous venions d'avoir. Il nous choisit une autre maison au milieu du village ; il instruisit les voisins des mauvaises intentions de no-

tre Bosseman, & leur recommanda de nous défendre contre tous ceux qui voudroient nous faire insulte. Par ce nouvel arrangement nous fûmes en repos & en sûreté.

Quelques jours après le Consul nous fit appeller, pour nous dire qu'il savoit de bonne part que la vie de trois d'entre nous étoit en danger, & qu'il n'étoit point de perfidie dont notre Bosseman ne fût capable; qu'ainsi il tâcheroit de les faire partir par un vaisseau qui étoit actuellement au port chargé pour Bahia & Lisbonne. Les trois qu'il nous nomma étoient Bulkelei, Cummins & moi. Notre généreux Consul parla au Capitaine du vaisseau, qui consentit à nous prendre, à condition que nous aurions un passe-

port du Gouverneur, & que pour le paiement de notre paſſage nous ferions la manœuvre ſur le bâtiment. Nous nous y engageâmes de grand cœur, pour nous épargner des frais qui nous auroient été fort à charge. Le Gouverneur nous accorda le paſſe-port le plus favorable; & le jour du départ fut fixé au 20 de Mai.

Le vaiſſeau qui devoit nous tranſporter étoit un bâtiment breſilien de vingt-huit canons, nommé le ſaint Tubes. Le jour de l'embarquement, lorſque nous nous préſentâmes pour monter à bord, un Seigneur eſpagnol, qui étoit ſur le vaiſſeau ſimple paſſager, dit en nous voyant qu'il ne prétendoit pas qu'aucun Anglois fût embarqué avec lui, & qu'il ne

consentiroit jamais à voyager en si mauvaise compagnie. Le Capitaine, qui étoit un très-galant homme, lui répondit : „ Monsieur, je respecte beau- „ coup vos qualités, mais je „ suis bien aise de vous dire „ que personne n'a droit de „ commander ici que moi. Je „ suis sur mon bord, & j'y „ recevrai qui bon me semble- „ ra, sans que qui que ce soit „ puisse y trouver à redire. „ L'Espagnol ne repliqua pas, & nous entrâmes. Durant le voyage nous eûmes occasion de lier conversation avec ce fier ennemi de la nation angloise. Nous lui racontâmes nos tristes aventures; il en fut si touché qu'il devint notre meilleur ami. Il nous dit que ce n'étoit pas notre faute si les Rois d'Espagne

& d'Angleterre étoient en guerre enſemble ; que nous étions actuellement ſur un vaiſſeau neutre, qu'ainſi loin de nous traiter en ennemis, il nous rendroit tous les ſervices dont il étoit capable. Il en vint même juſqu'à louer la bravoure des Anglois, les nommant les Soldats de la mer. Tout le reſte du temps il nous fit mille careſſes, nous envoyant preſque tous les jours des mets & des vins de ſa table. Nous reconnûmes à ce procédé le vrai caractere des Eſpagnols, qui s'annoncent d'abord pour les plus fiers de tous les hommes ; & qui une fois qu'ils ont tant fait que de s'humaniſer, ſurpaſſent toutes les autres nations en nobleſſe & en généroſité de ſentiments.

Le 7 Juin nous mouillâmes au port de Bahia, autrement dit la baie de tous les Saints, ville capitale de tout le Breſil. Nous trouvâmes ici un Viceroi tout françois d'inclination, qui nous traita auſſi mal que les Gouverneurs de Rio Grande & de Rio Janeïro nous avoient bien traités. Lorſque nous comparûmes devant lui, il nous reçut froidement & ſéchement. Il lut notre paſſe-port, & nous dit qu'il n'y avoit pas d'autre vaiſſeau prêt à partir pour l'Europe que celui ſur lequel nous étions venus; & qu'il nous laiſſoit les maîtres d'en profiter. Nous prîmes la liberté de lui expoſer nos beſoins & nos miſeres, en le conjurant de vouloir bien nous accorder pour notre entretien les mêmes ſecours que

nous avions eus à Rio Grande & à Rio Janeïro. Il nous refusa très-durement. Déſeſpérés de ce refus, nous lui dîmes en gémiſſant qu'il auroit donc mieux valu pour nous d'être priſonniers du Roi d'Eſpagne, qui nous auroit au moins donné du pain, que de nous voir ainſi expoſés à mourir de faim dans un pays ami. Tout ce que nous pûmes dire fut ſans effet.

Le Capitaine du ſaint Tubes inſtruit de cette dureté du Viceroi, ſe joignit à nous pour lui faire de nouvelles remontrances. Il lui répéta tout ce que nous lui avions déjà dit pour l'émouvoir à compaſſion ; il en vint même juſqu'à s'engager à nous fournir l'argent qui nous étoit néceſſaire, ſi le Viceroi vouloit ſigner un billet

pour le faire rembourſer par le Conſul général de Lisbonne. Le Viceroi répondit qu'il n'avoit reçu aucun ordre concernant les Anglois; que les lettres du Roi de Portugal le chargeoient uniquement de ſecourir les François; & que s'il nous donnoit quelque argent, il faudroit qu'il le tirât de ſa poche. Le Capitaine lui repliqua que nous étions des Officiers malheureux que le naufrage avoit laiſſés ſans reſſource; que nous ne demandions pas grand'choſe, ſeulement le néceſſaire pour ſubſiſter: il le pria de nous accorder au moins quatre vingtains par jour, qui n'étoient que la moitié de ce que nous avions eu à Janeïro. Toutes ſes inſtances ne purent ébranler la barbare réſolution du Viceroi, qui

perſiſta à dire qu'il n'avoit rien à nous donner.

Jamais en pays ennemi nous n'aurions été traités d'une maniere ſi inhumaine. La connoiſſance de nos malheurs avoit de quoi attendrir les cœurs les plus ſauvages. Il eſt étrange qu'on puiſſe pouſſer l'antipathie contre une nation, juſqu'à renoncer à ſon égard aux ſentiments naturels les plus inviolables. Nous fûmes réduits à chercher notre ſubſiſtance dans le travail de nos mains. Nous gagnions ſi peu que nous ne pouvions faire qu'un repas par jour ; encore ne conſiſtoit-il qu'en un peu de pois & de farine. Il reſtoit à Bulkelei une montre d'argent qu'il voulut vendre pour nous tirer de cette grande miſere. Notre Capitaine

du ſaint Tubes, qui ſavoit notre état, en eut pitié ; il conſentit à nous avancer tout l'argent dont nous pouvions avoir beſoin, ſur un billet ſigné de nous tous payable par le Conſul général de la nation angloiſe à Lisbonne.

Peu de temps après notre arrivée à Bahia nous apprîmes qu'un vaiſſeau de guerre anglois avoit abordé à Rio Janeïro avec trois autres bâtiments fournis d'hommes & de vivres, pour remonter & ravitailler le Severn & la Perle, qui étoient partis cinq mois auparavant pour les Barbades, & que tous nos gens, qui étoient alors réunis à Rio Janeïro, s'étoient embarqués ſur ces bâtiments faiſant route vers nos colonies de l'Amérique. Nous

fûmes très-fâchés de ne nous être pas trouvés à portée de profiter d'une occaſion ſi favorable ; & nous vîmes avec beaucoup de regret que la trop grande envie de prendre les devants n'avoit ſervi qu'à retarder notre retour en Angleterre.

Bahia eſt ſituée dans le fond d'une baie ſpacieuſe & riante, entrecoupée de pluſieurs belles iſles qui produiſent quantité de coton. En entrant on apperçoit du côté de l'eſt la pointe de Gloria, où il y a une grande fortification avec une tour au milieu. Au fond de la baie on trouve un vaſte port où l'ancrage eſt excellent pour les plus grands vaiſſeaux. La ville eſt bien fortifiée du côté de terre & du côté de mer. Elle eſt grande, riche, bien peuplée, & magnifiquement bâ-

tie. Elle a l'incommodité d'être placée ſur le penchant d'une montagne dont la pente eſt fort roide ; de ſorte que les rues ſont de vrais précipices, & qu'on eſt obligé de ſe ſervir de machines pour tranſporter les marchandiſes au port. Les maiſons, au nombre de trois mille, ſont toutes de brique ou de pierre. Les égliſes ſont ſuperbes. La Cathédrale eſt un grand vaiſſeau extraordinairement enrichi de ſculpture & de dorure, & la ſacriſtie eſt pleine d'ornements d'un grand prix. Au devant de la porte principale de cette égliſe il y a une très-belle place, d'où l'on découvre tout le port : ce qui forme un point de vue admirable. A côté de la Cathédrale eſt un hôpital richement fondé. L'é-

gliſe des Jéſuites eſt toute bâtie de marbre d'Europe, & elle a des ornements d'un prix ineſtimable. Il y a des Religieux de preſque tous les Ordres qui ont tous de grandes & belles maiſons. Les édifices publics ſe font remarquer par leur vaſte étendue, & la magnificence de leur conſtruction ; entre autres, le palais du Viceroi, qui eſt d'une rare beauté.

Les habitants ſont extrêmement vains & fiers, aimant le faſte dans les parures, & dépenſant beaucoup pour tout ce qui eſt de repréſentation. Il leur eſt défendu de porter des galons d'or & d'argent ſur leurs habits ; ils y ſuppléent par une quantité prodigieuſe de colifichets, chaînes, médailles, chapelets, colliers, boucles d'o-

reille, croix d'or & d'argent, dont ils ſont tous couverts. Dans l'intérieur de leurs maiſons ils brillent par la richeſſe & la ſomptuoſité des meubles. La ſituation de leur ville ne leur permettant pas l'uſage des carroſſes & des chaiſes, ils ſe font porter par leurs Negres dans des hamacs de coton, où ils ſont mollement couchés ſur des carreaux de velours, ayant tout autour d'eux des rideaux de damas, qu'ils ouvrent & qu'ils ferment à leur gré. On voit dans toutes les rues un contraſte habituel de pompe qui éblouit, & de miſere qui révolte. Si l'on eſt frappé du luxe des maîtres, on l'eſt encore davantage du ſort cruel d'une multitude d'eſclaves que l'on excede de fatigues, que l'on

assomme de coups, que l'on trouve toujours nuds & baignés de sueur, & dont la vie n'est jamais à l'épreuve du caprice & de la mauvaise humeur de leurs tyrans.

Tous les vivres sont ici extrêmement chers, & principalement le poisson. Le voisinage de la mer n'en empêche point la rareté, à cause d'une quantité de baleines qui infestent cette baie, & qui en écartent tout autre poisson. Ces baleines sont beaucoup plus petites que celles du Groenland. On en prend un très-grand nombre, on les coupe par morceaux, & on en vend la chair au marché à raison d'un vingtain la livre. Cette chair ressemble fort à celle du bœuf, mais le goût n'en est pas si bon. La culture des

terres eſt ici fort négligée, le menu peuple ne s'occupant preſque que du trafic du tabac. Le peu de terrein qui eſt cultivé eſt habituellement en proie à des eſſaims de fourmis, qui dévorent tout, & dont ces gens-là ont la ſtupidité de ne pas ſavoir ſe garantir. Les liqueurs & les vins qu'on y apporte d'Europe ſont preſque toujours gâtés avant d'arriver; de ſorte que le peu qui échappe à la corruption eſt d'un prix exhorbitant.

Après avoir ſéjourné quatre mois à Bahia ſans aucun ſecours de la part des habitants, qui ſembloient s'accorder avec leur Viceroi pour nous faire mourir de faim, nous nous embarquâmes ſur le vaiſſeau le ſaint Tubes, & nous mîmes à la voile

pour Lisbonne le onze Septembre, en compagnie d'un vaisseau de guerre portugais, & de deux bâtiments venus des Indes orientales. Comme le saint Tubes n'étoit pas aussi bon voilier que les autres, nous les perdîmes de vue le second jour. Nous essuyâmes de fort gros temps dans la traversée ; & quoique notre bâtiment fût vieux & très-mal en ordre, il ne nous arriva aucun mauvais accident. Le 23 Novembre nous nous trouvâmes en latitude 39° 17′ au nord, & en longitude 6° ouest. Ce jour-là même nous découvrîmes la roche de Lisbonne à seize lieues de distance. Sur les six heures du soir il s'éleva un vent orageux qui mit en pieces notre voile d'avant, & qui nous poussoit à terre avec

grande violence. On crut le vaiſſeau perdu; & tout l'équipage en déſordre abandonna la manœuvre pour ſe jeter à genoux, criant, pleurant, invoquant tous les Saints du Paradis. Il n'y en avoit pas un ſeul qui ſongeât même à courir aux pompes, tandis que l'eau entroit de toutes parts dans le bâtiment.

Cette façon d'agir dans une extrêmité pareille eſt inconnue aux Matelots anglois. Quand le danger preſſe, tout le monde met la main à l'œuvre pour ſauver le vaiſſeau; & s'il arrive qu'on ſe mette à genoux pour prier, ce n'eſt que quand le danger eſt paſſé. Témoins de cette folle inaction de l'équipage, nous nous mîmes à conjurer ces inſenſés de laiſſer là

leur dévotion, de courir aux pompes; leur disant que notre salut consistoit à tenir le vaisseau au dessus de l'eau; & que si on ne se dépêchoit, il alloit couler à fond. Le Capitaine, qui nous entendit, fit cesser les prieres; Matelots, Officiers, passagers, tout le monde se mit aux pompes, & en peu de temps notre vaisseau fut rétabli. Le vent changea; & ce fut un grand bonheur, car en moins d'une heure de temps nous étions jetés sur la côte sans pouvoir nous en défendre. Notre heureuse délivrance fut attribuée à l'interceſſion de notre Dame de la bonne mort, & on résolut qu'aussi-tôt après notre arrivée à Lisbonne on porteroit en procession à son église notre voile d'avant, accompagnée d'une

d'une offrande considérable qui fut levée à l'heure même sur tout l'équipage.

Le 28 Novembre nous entrâmes dans le port de Lisbonne. Le jour suivant tous ceux qui étoient sur le vaisseau allerent processionnellement & pieds nuds à l'église de notre Dame de la bonne mort, quoiqu'il fît très-grand froid, & qu'il y eût un bon mille de chemin à faire. Pour nous, qui en qualité d'Hérétiques, n'étions pas dignes de participer à une si bonne œuvre, nous nous rendîmes tout de suite au comptoir des Anglois. Bulkelei, qui étoit connu des Messieurs du bureau, dit en les abordant, que nous étions trois de ces malheureux Anglois qui avoient fait naufrage sur le vaisseau

le Wager ; que nous étions arrivés sur un bâtiment du Bresil ; & que nous cherchions une occasion de retourner en Angleterre. Ces Messieurs répondirent que notre Lieutenant nous avoit dévancés, qu'il étoit parti par le paquebot, & qu'il avoit parlé de nous d'une maniere qui ne nous étoit point avantageuse. Bulkelei protesta de fausseté contre toutes les accusations dont cet Officier auroit pu nous noircir ; ajoutant que s'il y avoit des reproches à faire à quelqu'un, Mr. Beans en méritoit plus que tout autre. En même temps il présenta son journal, où toutes choses étoient exposées avec exactitude & dans un grand détail. Ces Messieurs le lurent avec attention, & il ne leur en fallut

pas davantage pour nous rendre leur estime. Nous ne pouvons que nous louer du traitement qu'ils nous ont fait tout le temps que nous avons été à Lisbonne.

Le 20 Décembre nous partîmes pour l'Angleterre sur le vaisseau de Roi le Stirling-Castle ; & nous arrivâmes à Spithead le 1 Janvier 1743. Le Capitaine ne voulut pas nous permettre d'aller à terre avant d'avoir eu pour cela l'agrément de Nosseigneurs de l'Amirauté. Au bout de quinze jours vint ordre de leur part de nous mettre en liberté. Nous en profitâmes pour nous rendre tout de suite dans le sein de nos familles, où l'on nous reçut avec les transports de joie qu'excite la présence inespérée de gens

que l'on aime & que l'on croyoit perdus. De là nous nous réunîmes à Londres, pour rendre compte de notre conduite aux Seigneurs de l'Amirauté. Nous les trouvâmes prévenus contre nous par les rapports infideles de Mr. Beans. Nous leur présentâmes notre journal, qu'ils eurent la bonté d'examiner; & la déciſion fut qu'aucun de nous ne toucheroit ſes appointements, & ne ſeroit employé déſormais au ſervice de Sa Majeſté. Cet arrêt rigoureux après tant de maux ſoufferts fut l'effet de l'opinion où l'on eſt dans tout Gouvernement que les fautes contre la ſubordination ne doivent jamais être pardonnées, & que quelque abus que l'on faſſe de l'autorité, il n'eſt point de raiſon qui autoriſe à en ſecouer le joug.

On doit se souvenir qu'il est dit dans la relation précédente qu'on fut contraint par la violence des vents d'abandonner sur un rivage inconnu sept ou huit de ceux qui avoient eu l'intrépidité de se mettre à la nage pour aller chercher de l'eau & des vivres, dont on avoit le besoin le plus pressant. Un de ces malheureux abandonnés a donné le détail suivant de leurs tristes aventures.

SECONDE PARTIE.

JAMAIS consternation ne fut égale à la nôtre, lorsqu'après avoir espéré en vain que notre bâtiment s'approcheroit pour nous prendre, nous le vîmes tout-à-coup mettre à la voile, & peu de temps après disparoître. Nous venions de recevoir un tonneau rempli de petits ustensiles, d'armes à feu & de munitions, avec une lettre où l'on nous disoit que le bâtiment ne pouvoit rester plus long-temps près du rivage sans courir les plus grands risques, & que leur propre sûreté obligeoit nos gens d'alarguer en mer. Nous crûmes d'abord que ce n'étoit qu'en attendant un

temps plus favorable. Nous fûmes quelques jours à ſuppoſer tous les accidents capables de leur ſervir d'excuſe, & de nous faire illuſion. Mais enfin le temps s'étant remis au beau, ſans que nous viſſions rien paroître ſur cette grande étendue de mer vers laquelle nous portions inceſſamment d'avides regards, nous comprîmes que toute eſpérance étoit perdue. Accablés d'un abandon ſi barbare, le premier mouvement de notre chagrin nous porta à éclater en reproches amers contre nos compagnons cruels, qui dans la vue de s'épargner l'incommodité du nombre, nous laiſſoient expoſés au plus affreux de tous les ſorts. Du moins nous n'imaginions aucun autre motif qui eût pu les engager à nous faire

une trahiſon pareille, après que nous avions eu le courage de nous ſacrifier pour leur conſervation. Nous nous trouvions ſeuls dans un pays déſert & ſauvage, ſur une côte où les vaiſſeaux n'abordent jamais. Le lieu le plus voiſin d'où il pût nous venir du ſecours étoit Buenos-aïrès, ville ennemie & éloignée de plus de cent lieues. Nos corps épuiſés de fatigues & de ſouffrances, nous rendoient impoſſibles les efforts néceſſaires pour nous tirer d'une ſituation ſi déſeſpérée.

Après bien des réflexions ſur notre malheureux état, nous prîmes le parti de nous cantonner ſur le rivage en attendant que nous euſſions rétabli nos forces par la nourriture & le repos. Nous étions huit en tout,

Gni Broadwater, Samuel Cooper, Benjamin Smith, John Duck, Jos. Clinch, John Andrews, John Aller, & moi. Nous choisîmes pour notre retraite un terrein creux qui étoit fort près de la mer, où nous demeurâmes environ un mois n'ayant pour tout couvert que le Ciel. Une source que nous découvrîmes au voisinage nous fournit l'eau néceſſaire ; les veaux marins qui abondent ſur cette plage furent notre unique aliment ; quelques taillis peu éloignés faciliterent nos proviſions de bois. Nous vécûmes dans une aiſance qui en ſoulageant les maux du paſſé, ne diminuoit point nos inquiétudes pour l'avenir. L'unique objet de nos deſirs étoit de pouvoir nous rendre à Buenos-

aïrès ; & quoique nous n'euſſions à eſpérer de la part des Eſpagnols que le ſort ordinaire de leurs priſonniers, nous nous eſtimions heureux de pouvoir acheter à ce prix notre délivrance.

Au bout d'un mois nous nous ſentîmes aſſez refaits & aſſez forts pour entreprendre le voyage. Nous commençâmes par nous aſſurer une bonne proviſion de veau marin deſſéché. De la peau de ces animaux nous nous fîmes chacun un havreſac pour porter nos vivres. Leurs veſſies nous ſervirent de bouteilles pour y mettre notre eau. Nous prîmes nos fuſils & nos munitions, & nous partîmes. Comme il n'y avoit aucune route tracée, dans la crainte de nous égarer, nous nous

déterminâmes à ſuivre toujours les bords de la mer, nous perſuadant que de la ſorte nous ne pouvions manquer d'aboutir enfin à l'embouchure de la riviere de la Plata.

C'étoit environ la mi-Février, c'eſt-à-dire le temps de l'année le plus chaud dans ces climats. La ſéchereſſe étoit extrême & le ſoleil brûlant. Nous fîmes vingt lieues les deux premiers jours ſans rencontrer une goutte d'eau. A meſure que nous avancions, notre proviſion d'eau ſe conſommoit; & nous la trouvâmes enfin ſi diminuée, que, toute réflexion faite, nous prîmes le parti de revenir ſur nos pas, & d'attendre dans notre premiere retraite que les pluies ſurvenues puſſent nous faire eſpérer de

trouver de l'eau en chemin.

Revenus à notre premier gîte après ſept ou huit jours de marche pénible & inutile, nous ſongeâmes à nous y établir un peu plus commodément, à cauſe du long ſéjour que nous prévîmes que nous ſerions obligés d'y faire. Nous travaillâmes à nous arranger une cabane qui pût nous mettre à l'abri des injures de l'air. Nous l'appuyâmes contre un rocher près de la mer, & nous en fîmes un logement aſſez paſſable pour gens qui depuis long-temps n'avoient pas été à couvert. Nous fûmes ainſi l'eſpace de trois mois à nous nourrir de veau marin & d'un autre animal qu'on nomme armadille. La ſeule diverſité de nos mets conſiſtoit en algue marine, que

nous mangions en guiſe de pain.

Les veaux marins de ces cantons different en grandeur & en figure de ceux que j'ai vus ailleurs. Les mâles ſont de la groſſeur ordinaire d'un bon veau; ils ont le cou fort velu, & leur tête a beaucoup de reſſemblance avec celle du lion. Les femelles reſſemblent auſſi à des lionnes quand on les voit en face, & elles ont le poil ras par tout le corps. Les uns & les autres ſont marqués de différentes couleurs. Ils ont quatre pieds, dont les extrêmités ſe terminent en nageoires. Leur corps va en diminuant depuis les épaules juſqu'à la queue, comme c'eſt l'ordinaire des poiſſons. Le grand plaiſir de ces amphibies eſt de venir ſe coucher & s'endormir ſur le

rivage. Notre manière de les prendre étoit bien ſimple. Nous nous mettions entre eux & la mer pour leur couper la retraite, & nous les aſſommions enſuite à coups de pierre. Nous en avons tué qui avoient juſqu'à quatorze pieds de long ; mais communément ils n'en ont pas plus de huit. La chair des jeunes veaux eſt auſſi blanche que celle de l'agneau, & le goût en eſt fort bon L'armadille eſt un animal gros comme un cochon de lait. Il a le corps renfermé dans une écaille épaiſſe qui lui couvre le dos, les côtés & le ventre. Il n'y a d'ouverture à cette cuiraſſe que pour la tête & les quatre jambes, qu'il alonge en dehors lorſqu'il veut marcher, & qu'il retire bien vîte au dedans dès qu'il

ſent le moindre danger. Demeurant alors immobile comme la tortue, on a beau le rouler & le frapper, il ne donne aucun ſigne de mouvement. Sa tête eſt petite, & il a le nez comme celui d'un hériſſon. Ses pieds ſont armés de griffes aſſez fortes pour creuſer la terre, où il ſe tapit à la maniere des lapins. Sa chair eſt un excellent manger, & approche fort pour le goût de celle de la tortue.

Il ne nous arriva rien de particulier durant ces trois mois. Nous paſſions notre temps ſans incommodité, & auſſi gaiement qu'il étoit poſſible de le faire dans une ſituation comme la nôtre. Nous eûmes beau chercher quelques traces d'habitants; nous n'en pûmes découvrir aucune à pluſieurs milles à

la ronde. Il n'y avoit pas moyen de fixer notre demeure dans un lieu si séparé du commerce des hommes. Nous n'osions nous risquer à pénétrer dans l'intérieur du pays, où le moindre de nos dangers eût été de ne pouvoir retrouver le chemin de notre cabane. Nous nous enhardîmes donc à tenter une seconde fois le voyage de Buenos-aïrès. Nous fîmes bonne provision de veau marin, d'armadille & d'eau douce ; & nous nous mîmes en route vers la fin de Mai. Le troisieme jour qui suivit notre départ, nous fûmes assaillis d'un orage violent accompagné de grands coups de tonnerre, qui dura toute la nuit. Il nous fallut essuyer en rase campagne la pluie qui tomboit sur nous par torrents. Nous n'avions

pour tout vêtement qu'une méchante jaquette de peau de veau marin; de ſorte que trempés juſqu'aux os, nous étions tranſis & demi-morts de froid. Nos proviſions étoient déjà bien avancées, & nous n'avions encore rien rencontré qui pût nous donner eſpérance de les renouveller au beſoin. Dans cet embarras, nous délibérâmes ſi nous irions plus avant. Il s'en fallut peu que cette délibération ne troublât l'intelligence parfaite qui avoit régné juſques-là parmi nous. Nos ſentiments furent diviſés. Les uns vouloient à toute force aller en avant, quoi qu'il en pût arriver. Les autres oppoſoient que le grand éloignement où nous étions encore de l'embouchure du fleuve, joint au dé-

faut de vivres, nous ôtoit toute eſpérance de réuſſir. La conteſtation devint ſi vive que nous fûmes ſur le point de nous ſéparer. A la fin, l'intérêt que nous avions tous à demeurer unis l'emporta. Les plus téméraires ſe rendirent à l'opinion des plus prudents ; & nous revînmes à notre ancien quartier.

Dès que nous y eûmes pris un peu de repos, nous nous accordâmes à faire entre nous un réglement capable d'obvier à toute ſorte de diſputes. Notre principal objet devoit être d'aſſurer notre ſubſiſtance. Nous nous partageâmes pour aller tour-à-tour à la recherche des vivres. Il fut décidé que quatre y iroient un jour, & les quatre autres le lendemain ;

& nous nous promîmes avec ſerment de ne nous jamais quitter, à moins que nous n'y fuſſions contraints par une force majeure.

Nous avions tué une ſi grande quantité de veaux marins qu'ils commençoient à devenir plus rares; & nous nous en étions nourris ſi long-temps que nous commencions nous mêmes à nous en dégoûter. Le deſir de varier nos mets nous engagea à chaſſer de côté & d'autre dans la campagne. Nous rencontrâmes diverſes troupes de chiens ſauvages; mais il ne nous fut jamais poſſible de les approcher d'aſſez près pour en tuer aucun. Nous attrapâmes ſeulement quelques uns de leurs petits que nous mangeâmes avec délices. Nous vîmes auſſi quel-

ques cerfs ; mais ils avoient le pied trop léger pour que nous puſſions les atteindre. Un jour en rodant çà & là nous apperçûmes une ventrée de jeunes chiens, qui dès qu'ils nous virent allerent ſe cacher dans des trous comme font les lapins. Nous les pourſuivîmes, & à force de fouiller dans le ſable, nous les trouvâmes. Cette découverte nous détermina à nous réunir tous pour aller fureter dans tous les terriers que nous avions remarqués aux environs. Nous vînmes à bout de faire capture de treize jeunes chiens, que nous emportâmes dans notre cabane, à deſſein de les apprivoiſer s'il étoit poſſible. Nous les nourriſſions avec du bouillon de veau marin, y mêlant quelquefois de la viande ha-

chée de cet animal. Avec le temps ils devinrent auſſi dociles que des épagneuls anglois, & nous rendirent de très-grands ſervices. Chacun de nous avoit ſa petite meute. Ces chiens chaſſoient à merveille ; ils nous tuoient ſouvent des armadilles ; & même une fois ils nous forcerent un cerf.

Dans une de nos chaſſes nous fîmes rencontre d'un troupeau de cochons ſauvages. Nos chiens ſe mirent à leurs trouſſes, & ſaiſirent deux jeunes pourceaux. Nous courûmes à eux afin de les avoir en vie : heureuſement ils étoient mâle & femelle, ce qui nous détermina à les garder pour les élever & avoir de leur race. Nous tuâmes auſſi un des vieux cochons, ce qui nous procura pluſieurs excellents re-

pas. Nos petits cochons réussirent fort bien, & furent apprivoisés en peu de temps. Ils nous accompagnoient à la chasse avec nos chiens; & la nuit chiens & cochons, tout se retiroit sous le même toît dans notre cabane.

Toutes ces commodités rendoient notre situation actuelle assez supportable. Les approches de l'hiver, dont la rigueur commençoit à se faire sentir, nous firent songer à rendre notre cabane plus propre qu'elle n'étoit à nous mettre à l'abri des mauvais temps. Nous l'avions construite d'abord de légers branchages, qui n'étoient rien moins qu'impénétrables au grand froid. Nous cherchâmes les bois les plus forts pour nous remparer d'une maniere plus

avantageuſe ; & ſix de nos gens furent choiſis pour aſſembler & mettre en œuvre ces matériaux, tandis que les deux autres alloient à la quête des vivres. Nous aurions eu beſoin auſſi de nous précautionner par d'abondantes proviſions, contre la difficulté de trouver des ſubſiſtances durant la mauvaiſe ſaiſon ; mais faute de ſel il nous étoit impoſſible de conſerver nos viandes. Si du moins nous avions eu aſſez de ſoleil pour les deſſécher ; mais les pluies étoient devenues ſi fréquentes que nous ne voyions briller cet aſtre que rarement & par intervalles fort courts.

Lorſque notre cabane fut en état, nous en célébrâmes l'achevement par un bon ſouper qui nous mena fort tard. Nous

nous couchâmes qu'il étoit minuit. Deux heures après il s'éleva un orage si furieux, qu'une partie du rocher contre lequel notre cabane étoit appuyée se détacha & fondit sur nous. Réveillés en sursaut par l'effroyable fracas de sa chûte, nous crûmes que nous allions tous être écrasés. Heureusement aucun de nous ne se trouva blessé, & notre cabane seule en fut abymée. Nous nous tirâmes comme nous pûmes de ses ruines pour passer le reste de la nuit dans les horreurs, appréhendant sans cesse un second accident plus funeste que le premier. Lorsque le jour parut, nous vîmes que le mal étoit moindre que notre imagination ne nous l'avoit représenté dans l'effroi des ténebres. Nous profitâmes

fitâmes du retour du beau temps pour aller chercher le bois néceſſaire à la réparation de notre cabane.

Nous n'avions à nous tous qu'une ſeule hache. Tandis qu'un s'en ſervoit pour couper, les autres aſſembloient les pieces & faiſoient les charges. Comme nous étions occupés à ce travail, nous apperçûmes Joſ. Clinch qui ſortoit du bois hors d'haleine criant de toutes ſes forces : „ Seigneur, ayez pitié „ de nous, il y a ici un tigre „ monſtrueux. „ Cette parole nous cauſa une grande frayeur. Nous n'avions point apporté nos armes, n'ayant aucun lieu de nous attendre à une ſi fâcheuſe rencontre. Nous nous mîmes donc tous à fuir de concert. Lorſque nous fûmes à une cer-

taine distance, nous nous retournâmes, & nous vîmes le tigre qui venoit droit à nous. Nous nous avisâmes de frapper des mains & de faire grand bruit pour l'épouvanter. Ce stratagême nous réussit : le tigre s'arrêta nous regardant fixément & d'un air étonné. Nous ne savions s'il falloit fuir ou rester : la crainte prévalut, & nous nous en vînmes à toutes jambes à notre cabane. Alors nous étant armés de nos fusils, nous allâmes à la rencontre du tigre ; mais il avoit pris la fuite, & toutes nos diligences ne purent nous le faire découvrir. Nous nous contentâmes donc de charger notre bois, & de venir réparer notre cabane.

Environ trois semaines après étant à la chasse nous apperçû-

mes un lion couché auprès d'un terrier de chats ſauvages, où il nous parut guetter ſa proie. Nous nous ſerrâmes de fort près les uns les autres ayant nos fuſils en état de faire feu. Quand nous fûmes à portée, Clinch tira & manqua ſon coup. Le lion en fut ſi peu épouvanté qu'il ne changea pas même de ſituation. Mais un ſecond coup de fuſil qui ſuivit de près le premier adreſſa ſi juſte, que la balle bleſſa le lion à l'épaule & le fit tomber à la renverſe. Nous courûmes auſſi-tôt pour l'achever ; & nous l'aſſommâmes avec les os d'un cheval mort que nous trouvâmes auprès. Nous l'emportâmes dans notre cabane. Nous voulûmes apprêter ſon cœur & une partie de ſes côtes ; mais cette

viande nous parut fade & insipide.

Depuis quelque temps il ne se passoit point de jour que nous ne fissions rencontre de quelqu'un de ces dangereux animaux. Jour & nuit nous étions en danger d'en être dévorés. Les fréquentes alarmes qu'ils nous donnoient nous rendirent ce séjour si insupportable, que nous reprîmes notre premier dessein de gagner Buenos-aïrès à quelque prix que ce fût. Nous commençâmes par nous faire des souliers & des capotes de peau de veau marin; ensuite nous songeâmes à faire des provisions qui pussent nous suffire pour le voyage, quand même il devroit durer un mois. Pour cela nous nous séparâmes en deux bandes; quatre furent

chargés de faire une grande chaſſe dans la circonférence de notre habitation, quatre autres d'aller ſur le rivage attaquer les veaux marins. Je fus du nombre des derniers avec Cooper, Andrews & Duck. Nous ne portâmes point nos armes, parce que, comme je l'ai déjà dit, les veaux marins ne nous dépenſoient point de poudre, & nous ne faiſions que les aſſommer à coups de pierre. Il nous fallut toute la journée pour en tuer trois.

Comme nous revenions ſur la brune, étant à une portée de fuſil de notre cabane, nous vîmes nos chiens fort occupés autour de je ne ſais quoi. J'avançai ſans y faire beaucoup d'attention, imaginant que ces chiens étoient après quelque

charogne. Arrivé dans notre cabane, quel fut mon saisissement de voir qu'on avoit tout pillé & emporté ! Je revins en grande hâte à mes camarades, qui s'étoient arrêtés auprès de nos chiens. Quand ils me virent courir : „ qu'y a-t-il donc ? „ me crierent-ils. Je leur répondis que notre cabane étoit renversée, & qu'on avoit tout enlevé. „ Hélas ! me dirent-ils, voi„ ci quelque chose de bien plus „ cruel, deux de nos camara„ des égorgés, le pauvre Broad„ water & le pauvre Smith. „ Ce spectacle me parut affreux : l'un d'eux avoit la gorge coupée, & l'autre un coup de poignard dans le sein. Ils étoient encore tout chauds, ce qui nous fit juger que leurs meurtriers n'étoient pas loin. Crai-

gnant pour nous-mêmes un pareil sort, nous fîmes un tour vers notre cabane pour examiner les choses de plus près ; nous ne trouvâmes ni poudre, ni balles, ni mousquets ; tout jusqu'à nos moindres ustensiles avoit été emporté ; & il ne nous restoit pas même de quoi faire du feu. Il est aisé de comprendre notre douleur & notre embarras. C'étoit pour nous un égal péril de rester dans un lieu si fatal, ou de nous hazarder d'aller plus loin. Nous voulûmes d'abord aller passer la nuit ailleurs ; mais la difficulté de trouver du couvert nous obligea de rester dans notre infortunée cabane, au risque de tout ce qui en pourroit arriver.

Nous passâmes cette cruelle

nuit dans la terreur & les alarmes. Dès qu'il fut jour notre premier ſoin fut de chercher nos deux autres camarades Joſ. Clinch & John Aller; mais nous n'avons jamais pu ſavoir ce qu'ils étoient devenus. Nous doutâmes quelque temps ſi cet horrible déſaſtre n'auroit point été l'effet d'une querelle ſurvenue entre eux; mais en conſidérant les bleſſures des morts, dont l'un avoit le cou coupé, & l'autre un coup de poignard, il nous fut aiſé de nous convaincre que ce meurtre avoit été commis par des étrangers, puiſqu'aucun de nous n'avoit ni poignard ni ſabre, & que nous n'avions pas même de couteau. Nous conjecturâmes que des Indiens étoient venus à notre habitation, qu'ils avoient maſſacré

ceux qui avoient voulu faire réſiſtance, & emmené les autres priſonniers. Nous fûmes ſurpris ſeulement de ne trouver aucun Indien tué ni bleſſé ; car il n'étoit pas à préſumer que nos gens ayant des armes, n'euſſent pas vendu chérement leur vie. Nous creuſâmes avec nos mains une foſſe de deux pieds de profondeur, & nous y enterrâmes ces pauvres corps, après les avoir tendrement arroſés de nos larmes.

Il ne nous étoit rien arrivé de ſi affreux depuis que nous habitions ce malheureux pays. Il me ſeroit impoſſible d'exprimer toute l'horreur dont nous fûmes ſaiſis, ayant perdu quatre de nos camarades ſans ſavoir comment, nous voyant nous-mêmes ſans armes, ſans

uſtenſiles, ſans feu ; en danger de tomber chaque jour entre les mains des meurtriers, ou de mourir bientôt de faim & de miſere. Un changement ſi déplorable dans notre ſituation fut pour nous un nouveau motif de quitter au plutôt cette funeſte contrée. A l'inſtant nous nous mîmes à déchirer par morceaux la chair toute crue de nos veaux marins, nous en remplîmes nos havreſacs, & avec nos veſſies pleines d'eau nous partîmes, menant avec nous nos deux cochons & tous nos chiens.

Notre deſſein étoit de côtoyer toujours la mer, pour ne pas manquer l'embouchure de la riviere de la Plata ; & une fois que nous y ſerions parvenus, nous nous propoſions de ſuivre les bords du fleuve, juſqu'à ce

que nous euſſions rencontré quelque habitation. Ce plan très-beau en apparence trouva dans l'exécution des difficultés inſurmontables. Tout le long de cette côte regnent des dunes de ſable fort élevées qui rendent le chemin très-pénible. Nous marchâmes dix jours avant de trouver la fin de ces ſables incommodes. Nous fîmes pourtant diverſes rencontres qui ne nous furent pas indifférentes. Outre les coquillages dont ces bords ſont aſſez bien fournis, & l'eau douce qui étoit reſtée en divers endroits après les pluies, nous trouvions ſouvent du poiſſon mort ſur la côte; de maniere que les viandes crues ne nous manquerent pas, & que nous en eûmes de quoi régaler nos cochons & nos chiens.

Après dix jours de marche, nous aboutîmes enfin à l'embouchure d'une riviere que nous crûmes être celle qui faiſoit l'objet de toutes nos eſpérances. Mais quand nous voulûmes remonter le long de ces bords, nous rencontrâmes une multitude de ruiſſeaux bourbeux qui nous barroient le paſſage. Nous en traverſâmes quelques uns à la nage; ils étoient tous bordés de haies épaiſſes qu'il nous falloit franchir, & qui étoient un repaire de couſins qui fondoient ſur nous par milliers, & dont nous faillîmes à être dévorés. Nous fîmes des efforts incroyables pour paſſer outre. Nous fatigâmes extrêmement une journée entiere ſans avancer; nous étions ſur un terrein marécageux où nous en-

foncions quelquefois jusqu'aux épaules ; & nous eûmes toutes les peines du monde de nous en tirer. Les obstacles se multiplierent à un point, que quoiqu'il nous fût infiniment douloureux de reculer, lorsque nous nous croyions au terme de toutes nos peines, notre plus court parti fut de rebrousser chemin, & de nous rendre à notre ancien quartier.

Tant de tentatives infructueuses nous firent renoncer pour toujours au projet d'aller à Buenos-aïrès par terre. Revenus à notre cabane nous n'osions plus nous écarter comme auparavant, n'ayant point d'armes pour nous défendre. Nos deux cochons nous nourrirent durant quinze jours. Nous fûmes obligés ensuite de tuer quel-

ques uns de nos fideles chiens. Nous trouvâmes aux environs de notre cabane un cheval mort, dont nous mangions de temps en temps quelque morceau pour varier nos mets. Nous fûmes ainſi trois mois à ne vivre que de viande crue : notre ſanté en fut beaucoup altérée ; mais cela valoit encore mieux que de mourir de faim.

De temps en temps nous nous hazardions à nous écarter un peu pour chercher des vivres moins mauvais ; & nous étions quelquefois aſſez heureux pour rapporter quelques armadilles, qui étoient pour nous un grand régal. Un jour que nous parcourions le pays, nous apperçûmes le tronc d'un gros arbre renverſé. Il nous vint en penſée qu'avec quelques peaux de

veau marin & de cheval ſauvage, il ne nous ſeroit pas impoſſible d'en faire un canot qui pourroit nous conduire par mer juſqu'à Buenos-aïrès. Il nous falloit des outils, & nous n'en avions aucun. John Duck ſe reſſouvint que onze mois auparavant à notre premier voyage il avoit laiſſé ſon fuſil par les chemins attendu qu'il étoit en trop mauvais état pour en faire uſage. Nous jugeâmes que ſi nous pouvions retrouver ce fuſil, nous viendrions bien à bout d'en faire une eſpece de hache qui nous aideroit à conſtruire notre canot. Sur quoi nous partîmes ſans différer, & nous eûmes le bonheur de trouver le fuſil à vingt lieues de là. A notre retour nous prîmes le canon de ce fuſil que nous applanîmes à

force de frapper dessus avec des pierres. Nous le coupâmes ensuite par moitié dans sa longueur. Nous réussîmes à donner un tranchant à l'une des moitiés à force de la frotter contre un rocher. La culasse nous servit à faire un manche tant bien que mal ; & nous agençâmes le tout de maniere à pouvoir nous en servir.

La Providence ne nous laissa pas le temps de tirer parti d'un outil si méchant. Un soir que j'étois resté seul au logis, mes trois camarades étant allés à la quête des provisions, quand je vis le moment de leur retour approcher, je voulus aller à leur rencontre. A peine eus-je fait quelques pas que j'apperçus une douzaine de chevaux qui venoient à moi au grand

galop. Je m'arrêtai, & à mesure qu'ils approchoient, je reconnus à la couleur & à l'habillement des cavaliers qui les montoient que c'étoient des Indiens. Il n'y avoit plus moyen de fuir, & je me crus mort. Je repris mes sens un instant pour me disposer à attendre ma destinée avec toute la fermeté dont j'étois capable. Je me présentai aux Indiens, & me jetant à genoux je leur demandai humblement la vie. Dans le même moment j'entendis une voix qui me cria : „ Ne craignez „ rien, Isaac, nous sommes „ tous ici. „ C'étoient mes trois camarades, que les Indiens menoient en croupe. Je laisse à imaginer la douce impression que cette parole fit sur mon cœur. Je vis bien que puisque

les autres n'avoient point eu de mal, je n'avois pas beaucoup à craindre.

Les Indiens mirent pied à terre. Une partie alla visiter notre cabane, les autres restèrent auprès de nous le sabre haut en disposition de nous ôter la vie, à la moindre mine que nous aurions fait de leur résister. Lorsqu'ils eurent tout examiné, ils poussèrent trois cris épouvantables, nous firent monter en croupe, & nous emmenèrent à quelques milles de là sur les bords de la mer, où ils joignirent une douzaine d'autres Indiens, avec quatre cents chevaux dont ils avoient fait capture à la chasse. Nous fûmes traités fort humainement par tous ces Patagons. Ils tuèrent un cheval, allumèrent du feu,

& en firent rôtir une partie dont ils nous régalerent. Ce mets parut délicieux à gens comme nous réduits depuis plus de trois mois à ne vivre que de viande crue. Ils nous firent auſſi préſent de quelques vieux morceaux d'étoffe pour nous couvrir ; car nous étions tout nus. J'appris alors de mes camarades le riſque que j'avois couru d'être laiſſé tout ſeul. Ils me dirent que lorſqu'ils avoient été rencontrés par les Indiens, ceux-ci vouloient les emmener tout de ſuite à leur rendez-vous ; & qu'ils avoient eu beaucoup de peine à leur faire comprendre par ſignes que j'étois reſté dans une cabane peu éloignée ; ce qui détermina les Indiens à venir m'enlever avec les trois autres. Je me félicitai beaucoup

du bonheur qui m'avoit fait prendre prisonnier avec eux, ne pouvant rien m'arriver de pis que d'échapper à cet esclavage.

Le lendemain nous décampâmes pour nous enfoncer dans l'intérieur des terres, chassant devant nous cette grande troupe de chevaux. Nous marchâmes dix-neuf jours tirant vers le sud-oueſt avant d'arriver au second rendez-vous, qui, à vue de pays, étoit éloigné du premier aux environs de quatre-vingt lieues. Nous nous arrêtâmes dans une vallée entre deux hautes montagnes, où il y avoit d'excellents pâturages pour les chevaux, & diverses petites rivieres; mais presque point de bois, excepté quelques taillis clairs & peu étendus. Il y avoit

dans cette vallée une douzaine de cabanes occupées par un autre parti d'Indiens, qui y avoient leurs femmes & leurs enfants. Ces bonnes gens parurent dans une admiration singuliere de voir des hommes blancs. Nous étions les premiers qu'ils eussent vus de leur vie ; encore après tant de disgraces n'avions-nous pas le teint bien frais. Nous séjournâmes un mois dans ce hameau; & nous y fûmes vendus & achetés je ne sais combien de fois. Une paire d'éperons, un bassin de cuivre, quelques plumes d'autruche, & autres bagatelles semblables, voilà à quel prix on nous mettoit. Quelquefois on nous jouoit, ou bien on nous tiroit au sort, de maniere que nous changions de maître plusieurs fois en un même jour.

Pendant ce temps-là différents partis d'Indiens vinrent nous joindre, de retour des courses diverses pour lesquelles ils avoient été détachés. Chaque parti amenoit les chevaux dont il avoit fait capture. Le chef ou Cacique les examinoit & les marquoit. Le nombre des chevaux pris monta à plus de quinze cents ; & la plupart n'étoient pas inférieurs aux chevaux d'Europe de la meilleure race. Tout étant arrangé pour le départ, nos Indiens employerent un jour entier à se régaler ; après quoi nous nous mîmes en chemin tous ensemble avec nos 1500 chevaux, pour nous rendre à la ville principale où leur Roi fait sa résidence. Nous employâmes quatre mois à faire ce voyage. Ces In-

diens ont une maniere de voyager fort avantageuſe. Ils portent avec eux leurs cabanes, & tous les uſtenſiles du ménage. Ces cabanes ſont faciles à porter, ne conſiſtant qu'en quelques piquets, dont une partie ſe met debout, & le reſte en travers de l'un à l'autre, & le tout eſt couvert de peaux de cheval: de ſorte que ces cabanes ſont tout auſſi commodes que nos tentes pour le tranſport, & qu'elles mettent bien plus à l'abri de la pluie & du froid.

Nous marchions le jour & nous campions la nuit. La chair de cheval étoit notre unique nourriture. Les uns la mangeoient toute crue, les autres la faiſoient griller ou rôtir. L'eau ne nous manqua jamais, nos

Indiens étant parfaitement au fait de tous les petits ruiſſeaux qui ſont ſur la route, & qu'un étranger auroit beaucoup de peine à trouver. Je jugeai par la longueur du chemin que la ville principale n'étoit pas à moins de quatre cents lieues de notre ancien quartier. Quand nous fûmes ſur le point d'y arriver, les maîtres à qui nous étions échus par le dernier achat ſe détournerent pour nous emmener tout de ſuite chez eux, dans une bourgade qui étoit à quatre-vingt lieues par delà. Cette réſolution de leur part nous cauſa un extrême chagrin, nous voyant condamnés à errer avec ces barbares dans un pays perdu, d'où il ne nous ſeroit plus poſſible d'avoir aucune communication avec l'Europe.

rope. Heureuſement pour nous les autres Indiens qui entrerent dans la ville, donnerent avis de la capture qu'on avoit faite de quatre hommes blancs. Le Roi, qui en fut inſtruit, dépêcha auſſi-tôt un parti de gens à cheval avec ordre de courir après nous à toute bride, & de nous revendiquer comme lui appartenants.

Nous fûmes donc conduits dans cette capitale qu'on nous avoit tant vantée. Nous trouvâmes qu'elle conſiſtoit en une trentaine de cabanes ſemblables à toutes les autres, c'eſt-à-dire petites, baſſes, & de forme irréguliere; éloignées entre elles de trois pieds au plus, & n'ayant pour toute ſéparation qu'une petite paliſſade à hauteur d'appui, dont chacune

étoit environnée. Le moment vint de comparoître devant Sa Majesté patagone. Nous fûmes introduits dans sa cabane, qui ne valoit pas mieux que les autres. Nous trouvâmes ce Monarque assis négligemment sur la simple terre, ayant d'un côté un javelot, de l'autre un arc & des fleches. Toute sa parure consistoit en un tablier d'étoffe qu'il avoit pendu à la ceinture, & un bonnet de plumes d'autruche qui lui servoit de diadême. Cet extérieur convenoit très-bien à la puissance d'un Prince qui domine sur de si vastes Etats, & qui commande à si peu de sujets; car dans cette grande étendue de pays il faut faire cent lieues avant de rencontrer une habitation de dix ou douze Patagons, & les ha-

bitants de la capitale ne vont pas au delà de quatre-vingt. Cela ne nous empêcha pas de rendre nos hommages à leur Roi fort reſpectueuſement. Il les reçut avec aſſez de dignité tenant à la bouche une longue pipe faite de roſeau. Il nous entretint en mauvais eſpagnol. Les Indiens de ce canton parlent tous un peu cette langue, parce que quoiqu'ils ſoient grands ennemis des Eſpagnols, lorſqu'ils ſont en paix avec eux, ils vont trafiquer à Buenos-aïrès. Nous ſavions nous-mêmes ſuffiſamment d'eſpagnol pour nous faire entendre : il nous fut donc facile de répondre aux diverſes queſtions que nous fit le Roi des Patagons.

Il nous demanda de quel pays nous étions, & par quel

hasard nous étions venus dans ces contrées. Nous lui dîmes que nous étions Anglois ; que nous avions fait naufrage dans la mer du Sud sur un vaisseau destiné à combattre les Espagnols nos ennemis ; que nous avions été abandonnés au nombre de huit dans un lieu désert du continent ; qu'un soir revenant de la chasse nous avions trouvé deux de nos camarades égorgés, deux autres enlevés, notre cabane abattue & pillée ; & que nous soupçonnions que le mal avoit été fait par quelqu'un de ses sujets. Le Prince avant de nous répondre fit appeller trois ou quatre de ses gens, avec lesquels il s'entretint fort sérieusement dans sa langue naturelle ; après quoi il nous assura avec bonté qu'il feroit fai-

re une exacte recherche parmi tous les partis d'Indiens qui avoient été en courſe de ce côté-là, afin de découvrir ceux qui nous avoient cauſé le dommage dont nous nous plaignions, & de les obliger à réparer le tort qu'ils nous avoient fait.

Il nous demanda enſuite ſi dans notre pays les hommes étoient de grande taille; nous l'aſſurâmes fort qu'oui. Il nous témoigna qu'il apprenoit avec une extrême joie que nous étions ennemis des Eſpagnols. Il parla avec une grande vivacité de reſſentiment contre les entrepriſes de cette nation, diſant qu'elle leur avoit enlevé leur pays contre toute ſorte de droit. Pour rendre ſa réception plus honnête, il commanda que

l'on tuât un cheval, & qu'on en apprêtât la chair pour nous régaler. Il eut même la complaisance de nous loger la premiere nuit dans sa propre cabane, en attendant qu'on nous en eût construit une, ce qui fut exécuté le lendemain.

Nous demeurâmes huit mois dans cette prétendue ville. Nous y essuyâmes un hiver fort rude, ayant eu souvent jusqu'à six pieds de neige. Notre service se bornoit à aller chercher l'eau & le bois, & à écorcher les chevaux que l'on tuoit. Quoique nous fussions sur le pied d'esclaves, on nous traitoit avec beaucoup de douceur ; & jamais il ne fut permis à personne de nous faire insulte.

Le pays qu'habitent ces In-

diens, & tout le continent des Patagons, abondent en pâturages & en chevaux. Le mouton y eſt aſſez commun, & il y a du gibier de toute eſpece; mais un goût de préférence pour la chair de cheval leur fait négliger tout le reſte. Le cheval eſt preſque l'unique viande dont ils uſent dans leurs repas. Le climat eſt extrêmement ſain; & ſi la terre étoit cultivée, il y a toute apparence qu'elle produiroit d'auſſi bons fruits que par-tout ailleurs. Il y a beaucoup de bois; cependant peu ou preſque point de bois de charpente; tout ſe réduit à des taillis qui viennent naturellement ſur les hauteurs & en divers endroits des vallées. Près de la mer on ne voit qu'une côte ſablonneuſe & un pays fort nu.

Les Patagons, au moins ceux que nous avons vus, ſont grands & bien faits ; ils ont communément de cinq à ſix pieds de haut ; leur teint eſt de couleur olivâtre ; ils ont le nez & les yeux petits. Leur naturel eſt fort doux ; & ils vivent entre eux avec beaucoup d'union & de charité. Quoiqu'ils aient ce qu'ils nomment un Roi, ce Roi n'a pas plus de prérogatives qu'un chef ou Cacique ordinaire. Rien à l'extérieur qui le diſtingue, ſi ce n'eſt le tablier qu'il porte à la ceinture, & que les autres n'ont pas. Ses ſujets ſont avec lui comme avec leur égal ; & il vit avec eux ſans faſte & ſans cérémonie. Il eſt vrai qu'on lui rend une obéiſſance prompte lorſqu'il commande, & qu'il eſt exempt de

toute eſpece de travail. Nous n'avons jamais remarqué qu'il ait fait punir perſonne, ſans doute parce qu'il n'en avoit pas l'occaſion ; ne s'étant élevé aucune diſpute de conſéquence durant tout le temps que nous avons demeuré parmi eux.

Dans leurs feſtins ils ſont un peu ſujets à prendre querelle enſemble. Pour en prévenir les ſuites, leurs femmes ont grand ſoin dans ces occaſions de cacher leurs coutelas & toutes leurs armes. Dans ces feſtins le Roi eſt confondu avec ſes ſujets ; & quand l'ivreſſe eſt de la partie, ils en viennent aux mains avec lui comme avec un autre. Ils font leur boiſſon d'une eſpece de fruit qui croît ſur des ronces, & qui reſſemble aſſez à nos framboiſes pour la

couleur & pour le goût. Ils en cueillent une certaine quantité ; ensuite ils font un creux en terre de quatre pieds en quarré ; ils garnissent le fond & les côtés de peaux de cheval ; ils jettent leur fruit dans ce creux, & versent de l'eau par dessus ; ils remuent fortement cette matiere avec de gros bâtons, & la laissent fermenter deux fois vingt-quatre heures. La liqueur étant ainsi préparée, ils viennent la pipe à la bouche se ranger pêle-mêle hommes & femmes à l'entour de ce creux. Ils boivent tant que la liqueur dure en chantant à leur façon, c'est-à-dire, en criaillant & hurlant ; car il est difficile de rien imaginer d'aussi rude & d'aussi désagréable que leur chant. Si l'ivresse

les gagne, pour l'ordinaire on se bat ; mais il n'y a jamais de sang répandu ; & tout est oublié dès que l'ivresse est passée.

Ces Indiens n'ont proprement aucune demeure fixe. Lorsque leurs chevaux ont consommé les pâturages d'un canton, ils transportent leurs cabanes & leurs effets dans un autre. Cette transmigration s'exécute fort lestement, & se fait plusieurs fois dans l'année. Leurs habitations sont dispersées dans une grande étendue de pays. Chaque bourgade est composée d'un très-petit nombre de cabanes ; la ville où réside leur Roi est toujours la plus nombreuse, quoiqu'elle soit bien inférieure à nos plus médiocres villages. Ils ont quelque foible notion de la Divinité. Ils rendent une

façon de culte à la lune & au ſoleil. Le jour de la nouvelle lune eſt chez eux un jour de ſolemnité. Ce jour-là ils s'aſſemblent en corps, & font une eſpece de proceſſion autour de leurs cabanes. Celui qui marche à la tête porte un cerceau garni de ſonnettes de cuivre & de plumes d'autruche. Il fait pirouetter de temps en temps ce cerceau; & à ce ſignal toute la troupe pouſſe de grands cris. Cette cérémonie dure environ une demi-heure.

On fait uſage du même cerceau auprès des mourants, & voici ce qui ſe pratique en pareil cas. On fait tendre un morceau d'étoffe blanche vis-à-vis le malade; enſuite un de ſes plus proches parents prend le cerceau & vient lui faire ſa vi-

site. Après quelques minutes de conversation, il sort, & fait plusieurs fois le tour de la cabane, en agitant le cerceau, & en prononçant diverses paroles sur différents tons. Lorsque le malade est mort, on l'ensevelit bien vîte dans une peau de cheval avec tous les effets qui lui appartenoient, arcs, fleches, &c. on le porte tout de suite à quelque distance de l'habitation; & on le jette dans une fosse toute ronde qu'on a creusée exprès, & que l'on comble aussi-tôt. S'ils mettent peu d'appareil à leurs obseques, ils ont un deuil des plus séveres & des plus gênants. Tous les parents, tous les amis du mort sont obligés de le garder durant trois mois. Pendant tout ce temps-là ils doivent rester

seuls, & ne parler absolument à qui que ce soit. On a soin de leur envoyer leur nourriture, afin qu'aucun besoin ne les mette dans le cas d'interrompre leur retraite. Tous ces peuples ont la superstition de craindre les spectres & les revenants, & dès-lors ils sont sujets à en voir beaucoup. Pas un d'eux n'oseroit sortir de nuit sans être accompagné. Souvent la peur leur fait faire des extravagances qui sont fort incommodes pour leurs voisins. Une nuit entre autres nous entendîmes tout-à-coup un grand tapage comme de plusieurs tambours à la fois. Nous crûmes nous autres Anglois que c'étoit quelque ennemi qui venoit nous attaquer; point du tout, c'étoient deux ou trois de nos bons Indiens

+ Neanmoins gens sensés & hardis ennemis des superstitions, & très dignes de foi & en grand nombre en ont vû très manifestement & sans être épouvantés.

qui occupés de l'idée du revenant frappoient à grands coups ſur les peaux de cheval dont leur cabane étoit entourée, pour chaſſer loin d'eux cet eſprit importun qui les fatiguoit.

La polygamie eſt inconnue chez les Patagons : ils n'ont qu'une femme, & vivent avec elle en grande amitié. Lorſqu'une femme eſt en couche, l'entrée de ſa cabane eſt interdite à tout le monde ; & perſonne n'oſeroit en approcher, juſqu'à ce que la femme ſorte elle-même portant ſon enfant dans ſes bras. Auſſi-tôt on enveloppe l'enfant avec une peau de mouton ; on le couche ſur une eſpece de civiere dont le fond eſt garni de la même peau ; on lui lie les bras & les jambes avec des courroies contre le

bois de la civiere, afin qu'il ne puiſſe pas tomber ; on ſuſpend cette machine par les quatre coins, & on lui donne un balancement qui facilite le ſommeil de l'enfant. Il faut que cette maniere d'emmaillotter ait des avantages ; car il eſt inoui qu'on trouve parmi eux un homme contrefait. Le ſeul défaut qu'on leur remarque, c'eſt d'avoir tous le derriere de la tête fort plat ; & il ne peut venir que de cet uſage de tenir les enfants couchés ſur le dos ſans autre oreiller que le bois de la civiere.

Les femmes à la ſuite de leurs couches ne prennent que deux ou trois heures de repos ; après quoi elles vont à l'ouvrage comme à l'ordinaire. Tous les matins elles menent leurs enfants

à la riviere, & les y plongent tout nus, quelque temps qu'il faſſe. Cette pratique leur endurcit la peau, & les rend ſi inſenſibles au froid, que dans le plus fort de l'hiver ils courent tout nus ſur la neige & la glace. Tous ces Indiens, hommes & femmes, portent des colliers & des bracelets de grain garnis de grelots. Ils ont un ornement ſemblable au bas de la jambe, immédiatement au deſſus du coudepied. Les femmes outre cela entrelaſſent dans leurs cheveux, qu'elles ont fort longs, des colifichets de même eſpece, qui leur donnent aſſez bonne grace. Ils achetent ces bagatelles des Eſpagnols lorſqu'ils ſont en paix avec eux, & ils leur donnent en échange leurs pelleteries.

Les Patagons vont en courſe tous les printemps, & emploient tout l'été à chaſſer & à prendre des chevaux ſauvages. Lorſque cet heureux temps fut venu, nous fîmes les plus vives inſtances pour obtenir qu'il nous fût permis de ſuivre les chaſſeurs. On eut d'abord quelque peine à nous accorder notre demande, ſous prétexte que nous devions être envoyés plus loin dans l'intérieur des terres. Nous nous adreſſâmes au Roi, & nous lui dîmes que les Anglois ne manquoient pas d'amis à Buenos-aïrès; & que ſi l'on vouloit nous y conduire, il y auroit gens qui ſe feroient un plaiſir de nous racheter à quelque prix qu'on voulût nous mettre. Ce diſcours ne lui déplut pas, & il nous répondit que

nous ſerions contents. Il fut donc décidé que nous partirions avec un parti d'Indiens qui devoient aller vers la côte orientale à cent milles au ſud de Buenos-aïrès. Le ſeul John Duck, qui pour ſon malheur avoit le teint trop indien, n'eut pas la liberté de nous ſuivre ; ayant été vendu à un maître qui l'emmena bien avant dans le pays, où vraiſemblablement il finira ſes jours.

Notre voyage fut long. Les dix ou douze premiers jours nous ne vécûmes que des chevaux que nous avions menés de ſurplus pour notre ſubſiſtance, n'ayant rencontré aucun cheval ſauvage ſur notre route ; mais bientôt après ces animaux ſe montrerent à nous par troupes, & la chaſſe commença.

L'adreſſe des Indiens pour attraper ces chevaux eſt tout-à-fait ſurprenante. Ils s'y prennent de deux manieres différentes, que nous avons vu employées l'une après l'autre avec beaucoup de ſuccès. Ils excellent tous à bien manier un cheval. Quand ils veulent donc ſe rendre maîtres des chevaux ſauvages, voici leur premier ſtratagême. Ils courent après eux portant une longue courroie dont ils tiennent un bout de la main gauche ; ils font un nœud coulant à l'autre bout qu'ils tiennent de la main droite. Lorſque le cavalier eſt parvenu à une juſte portée de l'animal qu'il veut ſaiſir, il lui jette le nœud coulant par deſſus la tête, & il eſt rare qu'il manque ſon coup. Leur ſecon-

de maniere eſt celle-ci. Ils ont une longue courroie aux deux bouts de laquelle ils attachent fortement une balle de fer du poids de deux livres ; ils tiennent l'une des balles dans la main, & font tourner l'autre très-rapidement comme on feroit avec une fronde. Ils s'approchent ainſi de la bête qu'ils veulent prendre, & lui lancent leur courroie aux jambes. Le poids de la balle fait que la courroie s'entortille fortement. En même temps le cavalier part d'un autre côté tenant avec force l'autre bout de la courroie dans la main. La bête qui a les jambes embarraſſées culbute : auſſi-tôt un autre Indien apoſté tout exprès, vient fondre ſur le cheval abattu ; il lui paſſe le licou & il l'arrête.

Ces chevaux ſauvages deviennent familiers en très-peu de temps. Les Indiens ſont auſſi fort adroits à tuer des oiſeaux au vol, en lançant contre eux des balles de fer à une prodigieuſe hauteur. On les forme à tous ces exercices dès leur plus bas âge : ceux qui s'y diſtinguent ſont les plus eſtimés; & ceux qui n'y réuſſiſſent pas ſont mépriſés comme des mal-adroits.

Lorſque nous fûmes à cent milles de Buenos-aïrès, nous ſuppliâmes notre Cacique de faire partir un de ſes gens pour avertir le Gouverneur qu'ils avoient avec eux trois priſonniers anglois, & pour lui propoſer de les racheter. L'exprès fut dépêché, & à ſon retour il rapporta une veſte galonnée d'or que le Gouverneur lui avoit

donnée pour garant de la fidélité avec laquelle il avoit promis de traiter de notre rançon. Nous eûmes ordre de nous tenir prêts à partir pour le lendemain, & le Cacique nous ſignifia qu'il nous conduiroit lui-même. Notre joie fut grande. Enfin nous allions revoir des hommes de même eſpece que nous ; & nous ſentions naître dans le fond de nos cœurs une vraie eſpérance de parvenir quelque jour dans le ſein de notre chere patrie. Dès que nous fûmes arrivés à Buenos-aïrès, on nous mena chez le Gouverneur, qui ſatisfit ſur le champ le Cacique indien en lui payant la rançon convenue, & en y ajoutant quelques bagatelles à l'uſage de ces bonnes gens. Le Cacique nous dit un adieu rem-

pli d'amitié ; & nous lui fîmes nos ſinceres remerciments de la maniere douce, charitable, généreuſe, dont il en avoit uſé envers nous : car on ne pouvoit rien ajouter au bon traitement que nous en avions reçu ; & il s'en fallut bien que les Eſpagnols dont nous devînmes les priſonniers nous donnaſſent les mêmes ſujets de nous louer d'eux.

Le Gouverneur après nous avoir fait rendre un compte exact de nos aventures, nous laiſſa libres ſur notre parole. Nous apprîmes que nous étions redevables de notre délivrance à Mr. Grey, Préſident du bureau anglois de l'Aſſiento, qui avoit vivement ſollicité pour qu'on nous tirât des mains des Indiens ; juſques-là qu'il s'offrit

à

à nous racheter à ſes dépens. Ce ſervice eſt trop conſidérable pour que nous ne lui en faſſions pas tout l'honneur qu'il mérite. Le Gouverneur nous manda diverſes fois pour nous preſſer de nous faire Catholiques, & d'entrer au ſervice du Roi d'Eſpagne. Il nous fit à ce ſujet les offres les plus ſéduiſantes ; mais notre réponſe fut toujours que nous étions Proteſtants & Anglois, & que nous eſpérions mourir de même. Quand il vit que nous étions inébranlables, il nous envoya priſonniers de guerre à bord du vaiſſeau l'Aſie, qui étoit alors à Monte Vedio, ville bâtie ſur le bord du fleuve, à trente lieues de là. Ce vaiſſeau étoit celui de l'Amiral Pizarro, qui après avoir fait tous ſes efforts

pour doubler le cap Horne dans l'intention de nous prévenir avec ſon eſcadre dans la mer du Sud, avoit été repouſſé en arriere par la tempête, & contraint de venir ſe réfugier à Rio-de-la-Plata, où il étoit arrivé en très-mauvais état, ayant perdu plus de la moitié de ſon équipage.

La ville de Buenos-aïrès, que nous fûmes obligés de quitter, eſt aſſez grande, & elle eſt remplie de Marchands. Il eſt difficile de comprendre comment ils peuvent s'y ſoutenir; le commerce de cette ville étant borné aux colonies portugaiſes qui ſont dans le voiſinage; encore ce commerce eſt-il réputé de contrebande, & on ne peut le faire que de nuit. C'eſt ici que coule la fameuſe riviere de la

Plata, l'une des plus grandes de l'univers; elle a à Buenos-aïrès quinze bonnes lieues de largeur. Le climat de cette ville eſt fort ſain; les vents, les orages & les tonnerres y ſont fort fréquents, & y cauſent quelquefois beaucoup de dommage. Tous les grains d'Europe dégénerent ici au bout de deux ans, & les arbres n'y profitent jamais en groſſeur.

Nous trouvâmes à Monte Vedio treize autres priſonniers anglois auxquels on nous joignit, & avec leſquels nous paſſâmes plus d'un an entier à bord du vaiſſeau l'Aſie. Pendant tout ce temps-là nous fûmes traités comme de vrais eſclaves. Tous les matins il nous falloit balayer le tillac de proue en pouppe, & faire enſuite toute la beſogne

qui n'eſt propre que des valets & des goujats. Lorſque notre ouvrage étoit fait, on nous confinoit entre les ponts avec une ſentinelle pour nous garder. Excédés de travail, on nous meſuroit la nourriture avec une épargne qui augmentoit l'épuiſement de nos forces. Nous ſouffrîmes long-temps nos maux avec patience; mais enfin nous n'y pûmes plus tenir, & nous fîmes entre nous le complot de nous ſauver, dût-il nous en coûter la vie. Nous choisîmes le temps d'une nuit fort ſombre, afin de pouvoir tromper plus aiſément la vigilance de notre ſentinelle. Notre projet étoit de nous jeter à l'eau l'un après l'autre, dans l'eſpérance que lorſque nous aurions pris terre, nous pourrions parvenir à quel-

que habitation portugaiſe au nord de la riviere.

Je fus le premier à me jeter à l'eau, & j'arrivai à terre moi deuxieme. Les autres furent découverts & arrêtés au moment qu'ils alloient nous ſuivre ; & auſſi-tôt on tira un coup de canon pour avertir de nous courre ſus. Nous marchâmes juſqu'à deux heures après minuit. J'étois tout nu, & mon camarade n'avoit que ſa chemiſe ; cependant il faiſoit une gelée très-forte, & nous faillîmes à mourir de froid. Les forces nous manquant pour aller plus loin, nous nous cachâmes dans des joncs pour être un peu plus à l'abri. A la pointe du jour nous vîmes arriver des gens à cheval qui nous cherchoient : il ne leur fut pas

difficile de nous arrêter ; car nous avions le corps si engourdi, qu'il nous eût été impossible de mettre un pied l'un devant l'autre. Ils nous firent mettre en croupe, & nous ramenerent à Monte Vedio, où l'on nous condamna à avoir les fers aux pieds & au cou quatre heures par jour durant trois semaines.

Quelque temps après nous eûmes la satisfaction de voir arriver Mr. Campbell, Officier de Marine du second rang, qui avoit fait naufrage avec nous, & qui étoit resté auprès du Capitaine Cheap. Lorsque nous nous fûmes livrés suffisamment à la surprise & à la joie de cette agréable rencontre après une si longue séparation, nous nous entretînmes de nos aventures ré-

ciproques. Je lui détaillai toute la ſuite de nos malheurs ; je le priai de nous expoſer avec le même détail tout ce qui lui étoit arrivé depuis que nous l'avions perdu de vue ; & il nous ſatisfit en ces termes.

Vous ſavez qu'à votre départ de l'iſle le Wager je m'embarquai ſur la berge, feignant de vouloir faire route avec vous vers le détroit de Magellan. Cependant mon intention avoit toujours été de demeurer inſéparablement uni au Capitaine Cheap, autant par zele pour ſa perſonne que par attachement à mon devoir. Je ne me mis dans la berge que dans l'eſpérance de vous débaucher quelques uns de nos gens, & de lui ramener la berge elle-même ; voyant bien

qu'avec le ſeul eſquif que vous lui aviez laiſſé, il ne pourroit jamais entreprendre la route du Nord, comme il y étoit réſolu. J'eus le bonheur de faire entrer dans mes vues neuf de nos gens; on nous confia la berge en nous chargeant d'aller reprendre de la toile dont on avoit beſoin pour réparer les voiles de la grande barque. Nous menâmes la berge à l'iſle le Wager, bien déterminés à ne plus vous aller rejoindre. Le Capitaine nous reçut avec toute la joie poſſible; & nous régala du peu de proviſions que vous lui aviez laiſſé. Nous avions tous nos effets à bord du Speedwel; & nous aurions bien voulu les retirer, avec notre part des vivres; mais vous devez vous ſouvenir que nous fîmes

notre poſſible pour les ravoir, & que vous eûtes la dureté de nous renvoyer ſans vouloir nous céder la moindre choſe ni des effets qui nous appartenoient, ni des vivres que nous pouvions prétendre. Le Capitaine, à qui nous rendîmes compte de cette inhumanité, nous dit: „ Meſſieurs, puiſqu'il n'y a „ point de remede, je partagerai avec vous le peu de „ proviſions & d'effets qu'ils „ m'ont laiſſé. „ Il fit ce partage ſur le champ, & j'en eus pour ma part trois chemiſes & deux veſtes.

Nous trouvant abandonnés dans notre iſle malheureuſe, ſans eſpérance d'aucun ſecours humain, nous ne déſeſpérâmes point de notre délivrance. Il falloit d'abord nous aſſurer des

vivres ; & toute notre occupation les premiers jours fut de ramaſſer des coquillages pour épargner les petites proviſions que nous avions en réſerve. Nous étions douze en tout ; peu de temps après notre nombre s'augmenta juſqu'à vingt, parce que nous voulûmes bien prendre pitié de ſept ou huit de nos gens qui avoient été abandonnés ſur une côte voiſine pour leur conduite criminelle. Le Capitaine conſentit à les recevoir, eſpérant d'en tirer ſervice ; car quoique dans notre ſituation le nombre des bouches pût nous être à charge, la multitude des bras nous étoit encore plus néceſſaire.

Nos deux petits bâtiments, la berge & l'eſquif, avoient grand beſoin de réparation.

Nous les tirâmes sur le rivage, & nous devînmes tous Artisans & Charpentiers. Le Capitaine lui-même, qui depuis le naufrage n'avoit presque pas bougé de sa tente, se montra un des plus actifs. Il alloit chercher l'eau & le bois, & tandis que nos travailleurs étoient à l'ouvrage, il allumoit le feu & faisoit la cuisine de son mieux. Pendant tout le mois de Novembre le temps fut si mauvais que nous ne pouvions plus avoir ni poisson, ni coquillages. Les provisions du Capitaine furent bientôt consommées ; & nous n'eûmes alors pour toute nourriture que de l'algue marine fricassée dans du suif de chandelle que nous ramassions le long du rivage, & qui y étoit venu à flot du vaisseau échoué.

Cette affreuſe diſette, qui dura très-long-temps, nous affoiblit au point que nous n'avions plus la force de marcher. Un canot d'Indiens parut ſur ces entrefaites ; mais il ne nous apporta pas de grands ſecours ; nous n'eûmes d'eux que quelques chiens ſauvages dont nous fîmes un bon repas. Si le temps l'avoit permis, ces Indiens nous auroient pêché des moules & tué des veaux marins ; mais la mer étoit dans une agitation qui leur ôtoit les moyens de nous rendre d'auſſi bons ſervices. Ils ne demeurerent qu'un jour avec nous, & nous fûmes un mois entier ſans les revoir.

Durant tout ce temps-là nous nous vîmes dans la plus effroyable miſere. Notre unique reſſource étoit d'aller à la chaſſe

des oiſeaux de mer : il nous arrivoit quelquefois d'en tuer ; mais c'étoit bien peu de choſe pour ſoulager la faim qui nous dévoroit. Le Capitaine avoit mis en réſerve une petite quantité de farine ; reſſource qu'il nous ménageoit ſagement pour le voyage que nous méditions de faire, & durant lequel il étoit naturel de ſuppoſer que nous ſerions expoſés plus d'une fois à manquer de tout. Trois de nos gens mourant de faim découvrirent cette réſerve de farine, & ils ne purent réſiſter à la tentation d'en enlever une partie. Ce vol fut connu à quelques traces blanches que l'on apperçut dans la tente de ces miſérables. La fureur contre eux fut générale : le Capitaine les fit mettre aux arrêts ſur le champ ;

& comme ils ne firent pas difficulté d'avouer leur crime, on les condamna à six cents coups de fouet, & à être transportés dans une isle voisine, où on les abandonneroit. Un des coupables se sauva, & la sentence fut exécutée à l'égard des deux autres avec la derniere rigueur.

La difficulté d'avoir des vivres devenant plus grande de jour en jour, nous essayâmes de faire un tour au vaisseau échoué, pour voir si nous n'y trouverions pas quelque reste de provision. Cette pensée nous réussit; car nous eûmes le bonheur d'en tirer trois tonnes de bœuf salé, qui nous aiderent à vivre jusqu'à notre départ. Nous faisions frire de l'algue marine dans la grai-

ſſe du bœuf, & ce compoſé nous tenoit lieu de pain. Il croît dans cette iſle une eſpece de pourpier ſauvage que nous faiſions bouillir avec notre viande; & cela nous faiſoit un potage qui n'étoit pas déſagréable. Malheureuſement ce pourpier eſt purgatif, & il fit ſur nous des effets ſi fâcheux que nous fûmes obligés d'en abandonner l'uſage.

Toute ſorte de motifs nous preſſoient de ſortir promptement de l'iſle le Wager pour tâcher de nous approcher de quelque terre habitée. Auſſi-tôt que nos deux petits bâtiments furent en état, nous les lançâmes à l'eau. MM. Cheap, Byron & le Chirurgien ſe mirent dans la berge avec huit rameurs; nous nous embarquâmes Mr. Hamil-

ton & moi avec quatre rameurs ſur l'eſquif. A peine eûmes-nous fait quelques lieues en mer, que le vent commença à ſouffler avec violence; en peu de temps la mer devint ſi groſſe, & les flots furent ſi exaltés, que la crainte de couler à fond nous obligea de jeter le peu de meubles & de proviſions que nous avions à bord. Nous n'en vînmes à cette extrêmité qu'avec la plus amere douleur; mais l'idée d'une mort inévitable nous fit paſſer par deſſus toutes les raiſons que nous avions de ſauver au moins quelques vivres. Il ne nous reſtoit donc plus de reſſource que dans notre confiance en Dieu. Nous voguions au haſard ſur une mer furieuſe, abandonnés à la merci des vents, prêts à être

ſurpris par la nuit, ſans ſavoir où nous étions. Pour détourner les vagues qui entroient continuellement dans notre eſquif, nous fûmes contraints Mr. Hamilton & moi de nous poſter le dos tourné contre la poupe, nous efforçant de repouſſer l'eau qui nous ſubmergeoit. Le vent continuoit à nous pouſſer vers la côte, ſans qu'il nous fût poſſible de nous ſoutenir contre ſon impétuoſité. Nous n'attendions que le moment de nous briſer contre quelque rocher; & chacun de nous ſe préparoit à la mort de ſon mieux, lorſque nous apperçûmes un paſſage entre les rochers : nous l'enfilâmes avec courage, quoiqu'il fût ſi étroit que nous avions peine à y faire agir nos rames; & dès que nous

eûmes passé ce défilé, nous trouvâmes un bassin d'une eau très-calme. La berge, que nous avions perdu de vue, entra dans le même défilé peu de temps après nous; & cette rencontre nous causa une joie qui ne peut être compriſe que par ceux qui ont éprouvé des ſituations approchantes de la nôtre.

Nous cherchâmes un endroit propre à débarquer : nous eûmes bien de la peine à trouver un coin de terre acceſſible, cet enfoncement étant environné de toutes parts de rochers hauts & perpendiculaires. Après bien des recherches nous découvrîmes un petit eſpace de terrein plus uni que le reſte, où nous paſſâmes la nuit couchés ſur la pierre dure, & n'ayant pour tout couvert que le ciel. Nous

regrettions alors beaucoup cette malheureuſe iſle le Wager que nous avions quittée avec tant d'empreſſement, quoiqu'elle n'eût jamais eu pour nous des incommodités pareilles à celles que nous éprouvions ſur ces rochers arides. Il y eut la nuit un gelée ſi forte qu'à notre réveil nous étions preſque morts de froid. Cela ne nous empêcha pas de nous remettre en mer dès le grand matin. La mer agitée & le vent contraire nous obligerent de ramer fort & ferme toute la journée. Vers le ſoir nous enfilâmes entre pluſieurs iſles pour aller à terre, & nous y mettre à couvert. Nous n'avions rien mangé depuis la veille; nous ne trouvâmes pour toute nourriture que quelques plantes marines, que

nous dévorâmes ſans apprêt. Nous étions ſur un terrein humide & marécageux ; la pluie tomboit ſur nous avec une abondance extraordinaire : nous tirâmes à terre la grande voile de la berge pour nous garantir. La pluie ne diſcontinua pas de toute la nuit ; nous eûmes beau allumer des feux, il ne nous fut jamais poſſible de nous ſécher. Le lendemain, malgré la pluie, nous nous diſperſâmes tous pour aller chercher du bois, de l'eau & des vivres. Nous fûmes aſſez heureux pour tuer quelques oies ſauvages, qui nous nourrirent durant les trois jours que nous fûmes obligés de reſter dans ces marais, le mauvais temps nous ôtant la liberté de nous remettre en mer.

Lorſque nous partîmes de cette baie marécageuſe, nous eûmes le vent aſſez favorable. Nous employâmes toute une journée à côtoyer des iſles & à doubler des caps ; la nuit nous relâchâmes dans un enfoncement, où nous fûmes très-à l'abri ; mais nous n'y trouvâmes quoi que ce ſoit à manger. La ſeule choſe qui intéreſſa notre attention fut un certain bois rouge qui quoique verd brûle auſſi-bien que le bois le plus ſec. Nous en fîmes de grands & bons feux, pour nous dédommager par là, quoique foiblement, du jeûne forcé que nous étions obligés de faire.

Le lendemain nous fûmes favoriſés d'un vent frais qui nous conduiſit en peu de temps vers une iſle fort élevée, & qui

n'eſt ſéparée du continent que par un paſſage aſſez étroit. Nous prîmes terre à cette iſle, où heureuſement nous trouvâmes différentes ſortes de gibier qui nous procurerent un très-bon ſouper, dont nous avions le plus grand beſoin. Nos lits ne furent pas commodes, nous nous étendîmes ſur le rivage qui eſt extrêmement pierreux, & nous dormîmes comme nous pûmes. A notre réveil nous vîmes le temps fort ſerein, nous apperçûmes vers le nord dans un grand éloignement une iſle dont le terrein eſt fort plat. Nous nous perſuadâmes que ce devoit être l'iſle de Nueſtra Segnora del ſoccorro, à 45° de latitude ſud; parce que, ſelon notre eſtime, nous nous jugions à 40 lieues au nord de

l'isle le Wager : de sorte que nous ne doutâmes point que le plus pénible de notre voyage ne fût déjà passé.

Sur cette persuasion nous avançâmes avec courage vers cette isle fortunée. Mais nous reconnûmes bientôt notre erreur ; car après avoir fait course quelque temps entre le continent & la pointe de terre que nous prenions pour une isle, nous nous trouvâmes au fond d'une large baie ; & nous fûmes obligés de revenir sur nos pas pour doubler la pointe de terre. La nuit nous surprit avant que nous eussions pu la dépasser. Nous nous arrêtâmes dans un enfoncement où l'eau étoit assez tranquille. Mr. Hamilton prit terre, & tua une oie sauvage que nous mangeâmes en-

ſemble dans notre eſquif. Ceux de la berge furent très-piqués de ce que nous ne leur faiſions point offre de partager avec eux cette oie. Ils en marquerent leur reſſentiment le jour d'après, en partant ſans nous dire mot. Comme nous les vîmes en mer, nous fîmes force de rames pour les ſuivre. Toute cette journée fut très-laborieuſe pour les uns & les autres, le vent étant violent & accompagné de pluie. Nous fûmes obligés de paſſer la nuit repoſés ſur nos rames dans une baie ſablonneuſe, où nous trouvâmes quelques coquillages & de l'algue marine.

Le jour ſuivant étoit à notre compte le jour de Noël 1742. Nous levâmes l'ancre dès le matin, & le temps étant aſſez calme,

calme, nous fîmes route à la rame vers une pointe de terre qui étoit à 8 ou 9 lieues. Lorſque nous en fûmes aſſez près, le Capitaine me donna ordre d'aller reconnoître quelque endroit propre au mouillage. Je m'approchai pour cela du rivage, & je découvris bientôt une belle baie ſablonneuſe, que je crus très-propre au débarquement. Mais comme nous voulions y entrer, un briſant d'eau jeta notre eſquif à terre, & nous fûmes très-long-temps avant de pouvoir le relancer à l'eau. Ceux de la berge qui avoient ſur le cœur l'oie que nous avions mangée, loin de venir à notre ſecours, allerent plus au nord relâcher dans une autre baie. Cette dureté de leur part nous fit appréhender toutes les ſuites

d'une ſéparation qui auroit mis le comble à tous nos maux. Nous nous hâtâmes de remettre à flot notre eſquif. Nous en vînmes à bout en nous mettant dans l'eau pour le ſoulever à force de bras. Nous eûmes beaucoup de peine à le vuider, car le reflux l'avoit preſque entiérement rempli. Enfin nous étant remis en mer, nous allâmes rejoindre la berge. Nous n'avions pas même d'eau pour boire, ni aucun linge pour nous ſécher. Nous demandâmes qu'on nous donnât un peu d'eau; on eut la cruauté de nous en refuſer : & comme le vent étoit trop violent pour nous permettre d'en aller chercher ailleurs, nous fûmes condamnés à paſſer la nuit auprès de la berge tremblants de froid, & mourants de faim & de ſoif.

Le lendemain nous levâmes l'ancre de concert par un temps très-mauvais. Nous ne fîmes que côtoyer le rivage à la rame cherchant des vivres de toutes parts, mais en vain. Ne pouvant avancer, nous revînmes au premier endroit où nous avions couché la nuit précédente; & à force de chercher nous trouvâmes des coquillages & quelques plantes marines, qui firent notre ſouper. Nous avions un cap à doubler qui ſe diviſe en trois pointes; nous eſſayâmes pluſieurs jours de ſuite de le dépaſſer; mais le vent contraire nous traverſa de telle ſorte, qu'après bien des efforts nous fûmes toujours obligés de revenir au même endroit, où nous fûmes retenus ainſi fort long-temps. Durant ce ſéjour forcé

chacun de nous s'induſtria à trouver des vivres. Nous fîmes rencontre de pluſieurs veaux marins & de quantité de moules. Ce retour de bonne chere nous conſola un peu de la perſévérance du mauvais temps.

Un jour que nous étions diſperſés à terre de côté & d'autre, la marée plus forte qu'à l'ordinaire pouſſa des vagues ſi violentes contre nos bâtiments accrochés à leurs harpons, qu'elles remplirent l'eſquif & le coulerent à fond : de deux hommes qui étoient reſtés deſſus l'un ſe noya, & l'autre ſe ſauva avec peine à la nage. La perte de l'eſquif nous jeta dans le plus grand embarras. La berge étoit trop petite pour nous contenir tous. Il fut décidé que l'on laiſſeroit à terre quatre de

nos Mariniers, & on choisit ceux qui rendoient le moins de service dans le bâtiment. On leur laissa des armes & quelques munitions pour se tirer d'affaire comme ils pourroient. Nous étions tous pénétrés de douleur d'être obligés d'en venir là ; mais il n'y avoit pas moyen de faire autrement. Nous abandonnâmes donc ces misérables, qui soutinrent leur infortune avec assez de constance, & qui en nous voyant partir, crierent par trois fois : Vive le Roi.

Il ne nous restoit plus qu'à doubler le cap qui nous avoit déjà donné tant de peine ; nous comptions ensuite nous trouver bien près de la côte du Chili. Nous essayâmes ; mais le vent nous fut si contraire & nous donna une marée si forte, qu'il

fallut renoncer encore à l'eſpérance de doubler le cap, & revenir à notre baie, où nous fûmes obligés de repoſer toute la nuit ſur nos rames, n'oſant aller à terre, parce que les flots y briſoient avec tant de violence, que c'eût été nous expoſer à une perte inévitable.

Il y avoit déjà plus de ſix ſemaines que nous avions quitté l'iſle le Wager. Nous étions ſans vivres & ſans habits; il ne me reſtoit à moi en particulier qu'une vieille chemiſe, une paire de culottes, une veſte & un chapeau, & je n'avois ni bas ni ſouliers. Les difficultés qui ne ceſſoient de s'oppoſer au deſſein que nous avions de doubler le cap, déterminerent pluſieurs de nos gens à propoſer qu'on retournât à l'iſle

le Wager. Le long séjour que nous avions fait dans cette isle nous la faisoit regarder à tous comme une seconde patrie ; & les incommodités que nous avions souffertes depuis notre départ, nous persuadoient que nous serions moins mal dans cette isle que par-tout ailleurs. D'abord il fut question d'abandonner la berge & de faire le voyage par terre. Un peu plus de réflexion nous fit comprendre que nous ne viendrions jamais à bout de nous frayer un chemin praticable à travers les bois & les marais dont cette côte est remplie. Nous nous décidâmes enfin à retourner par mer à l'isle le Wager, sans autre espérance que d'y finir nos malheureux jours. Dès que nous eûmes pris cette résolution,

nous ſongeâmes aux miſérables que nous avions abandonnés. Nous jugeâmes qu'il valoit autant les emmener avec nous pour périr tous enſemble. Nous nous mîmes à les chercher ; mais nous ne pûmes jamais trouver autre choſe qu'un de leurs fuſils & quelque munition, ce qui nous donna lieu de croire que vraiſemblablement ils étoient morts de miſere. N'ayant plus d'eſpérance de les revoir, nous travaillâmes à faire bonne proviſion de veau marin pour la route. Nous tuâmes entre autres une femelle qui étoit ſur le point de mettre bas. Je mangeai du foie de cet animal, ce qui me cauſa une fievre ardente qui fit peler mon corps depuis les pieds juſqu'à la tête.

Nous partîmes pour l'iſle le

Wager vers la fin de Janvier 1742. Le vent & la pluie nous incommoderent beaucoup les trois premiers jours. Il nous fallut tenir la mer n'ayant pour toute nourriture que notre veau marin, qui commençoit à ſe pourrir. Nous débarquâmes le quatrieme jour ſur une côte fort difficile. J'étois encore bien malade; je voulus pourtant aller à terre. La foibleſſe de mes jambes étoit ſi grande, qu'un faux pas que je fis me précipita d'une roche ſur une autre, & de là dans la mer, où je faillis me noyer, tant je fus étourdi de ma chûte. De là en continuant notre route nous eſſuyâmes des tempêtes preſque continuelles. Plus d'une fois nous nous crûmes au moment de périr, le vent nous pouſſant avec impétuoſité ſur le

rivage, où les brisants de la marée se précipitoient avec un terrible fracas. Nous arrivâmes enfin à une des isles où nous avions déjà pris terre. Nous comptions y trouver des coquillages en abondance ; mais il y en avoit si peu, que je fus obligé de manger un vieux morceau de cuir de veau marin dont je m'étois fait des souliers. Ma faim étoit si extrême que je trouvai ce mets excellent. Nous trouvâmes dans cette isle un canot d'Indiens qui avoit été abandonné; nous le jugeâmes propre à suppléer à la perte de notre esquif. Nous l'attachâmes en partant à la pouppe de notre berge ; & après un trajet de mer assez court que nous fîmes à la rame, nous découvrîmes l'isle le Wager, & nous entrâmes peu de temps

après dans la baie de Cheap.

Nous étions tous bien affamés, n'ayant mangé depuis 3 jours que quelques herbes ſauvages. Après avoir amarré notre berge, notre premier ſoin fut d'aller viſiter nos anciennes cabanes. Nous en vîmes une qui étoit ſoigneuſement fermée, & nous la trouvâmes remplie de quantité de fer & autres matériaux enlevés de notre vaiſſeau échoué. Nous conjecturâmes que depuis notre départ elle avoit été occupée par des Indiens; & comme tous ceux que nous avions vus juſques-là nous avoient paru ignorer l'uſage du fer & n'en faire aucun cas, nous jugeâmes que ces derniers faiſoient quelque trafic avec les Eſpagnols. En cherchant de côté & d'autre nous découvrîmes

une proviſion de veau marin que ces Indiens avoient cachée dans des buiſſons. La chair étoit ſi corrompue que tous autres que nous n'auroient pu ſeulement en ſupporter l'odeur. Nous nous la partageâmes auſſi-tôt, & nous la mangeâmes de grand appétit.

Les quinze premiers jours nous ſouffrîmes la plus grande de toutes les diſettes, les mauvais temps nous empêchant d'aller pêcher des coquillages ; & ne trouvant qu'avec bien de la difficulté quelques méchantes herbes que nous arrachions de deſſous les rochers. Quelques pieces de bœuf que nous vîmes flotter ſur les eaux furent preſque l'unique reſſource que la Providence nous envoya. Vers la mi-Février arriverent deux

canots d'Indiens. Un de ces gens-là étoit natif de l'iſle de Chiloé, & parloit un peu l'eſpagnol. Nous lui propoſâmes de nous conduire à cette iſle, en lui promettant pour ſes peines de lui laiſſer à notre arrivée la berge avec tout ce que nous aurions à bord. L'Indien y conſentit, & tout de ſuite nous fîmes ſelon notre pouvoir des proviſions pour ce voyage. La veille de notre départ un de nos Mariniers vola les habits d'un de ſes camarades, & ſe ſauva dans les bois. Nous le cherchâmes inutilement, & nous n'avons plus entendu parler de lui. Une querelle plus dangereuſe s'éleva entre Mr. Cheap & Mr. Hamilton. Il étoit queſtion de quelque piece de bœuf que ce dernier avoit man-

gée ſans en faire part au Capitaine, qui en fut ſi irrité qu'il menaça Mr. Hamilton de l'abandonner dans l'iſle. Heureuſement cette diſpute n'eut point de ſuite, & nous partîmes le 6 Mars 1742.

Au bout de trois jours nous arrivâmes dans une grande baie, où la femme de notre Indien étoit dans ſa cabane avec deux enfants. Nous ſéjournâmes dans cette petite habitation deux fois vingt-quatre heures, après quoi nous nous embarquâmes avec notre guide, ſa femme & ſes enfants. Nous nous trouvâmes bientôt à l'embouchure d'une riviere qu'il falloit franchir. Nous fatiguâmes depuis huit heures du matin juſqu'à ſix heures du ſoir, à vaincre la violence de ſon

courant. Nous étions ſi exténués par la diſette, qu'un de nos gens en mourut dans l'après-midi. Nous ſortîmes de cette terrible embouchure preſque morts de fatigue & d'inanition; & quand nous fûmes à terre, nous trouvâmes du pourpier ſauvage avec quelques moules, dont nous fîmes notre ſouper.

Dans la journée le Capitaine avoit fait une action qui avoit révolté toute la compagnie. Tandis que nous étions à nous morfondre pour paſſer la riviere, ſans avoir rien à manger, il avoit tiré devant tout le monde un gros morceau de veau marin qu'il avoit mangé de très-bon appétit, ſans daigner en offrir la moindre choſe à aucun de nous, qui mou-

rions de faim. Le ſoir j'entendis nos gens qui murmuroient beaucoup de cette indignité, & qui diſoient qu'on feroit bien de ſe délivrer du Capitaine & de l'abandonner. Dès qu'il fut jour notre Indien partit avec ſa femme & ſes enfants pour nous aller chercher du veau marin. Il nous déſigna un endroit où nous pourrions trouver des coquillages. Nous y fûmes avec notre berge. Dès que nous eûmes mis pied à terre, nous nous diſperſâmes pour faire la proviſion la plus abondante. Auſſi-tôt ſix de nos gens qui s'étoient donnés le mot, rentrerent dans la berge, mirent en mer, & nous ne les avons jamais revus.

Nous reſtions cinq, y compris le Capitaine, ſans armes, ſans

habits, ſans reſſource aucune dans un déſert qui n'étoit que bois & rocher. Ce moment, la plus terrible époque de notre vie, ne nous annonça d'abord pour l'avenir que l'aſſemblage de tous les maux. Nous tâchâmes de nous armer de force & de courage pour ne pas ſuccomber au déſeſpoir que nous inſpiroit le cruel abandon où nous nous voyions. Au bout de quelque temps nous apperçûmes un bateau en mer. Nous accourîmes ſur le rivage faiſant des ſignes avec nos chapeaux. Nous attachâmes un mouchoir au haut d'un long bâton; nous fîmes tant de mouvements que le bateau approcha, mais ſans pouvoir prendre terre à cauſe de la forte marée. Il déclina vers l'oueſt, nous le ſuivîmes, &

enfin nous eûmes la consolation de le voir aborder. C'étoit notre Indien & sa femme, qui nous avoient quittés depuis quelques jours pour nous aller chercher des vivres. Ils avoient laissé auprès de nous un jeune Indien que nos gens de la berge avoient emmené avec eux pour leur servir de guide. Ces bonnes gens ne le retrouvant plus, s'imaginerent que nous l'avions tué; & craignant pour eux-mêmes un semblable sort, ils se lamentoient de la maniere la plus touchante. Nous n'oubliâmes rien pour les guérir de leurs appréhensions, en les assurant fort qu'il n'arriveroit aucun mal à leur camarade, que nos gens ne l'avoient emmené que pour arriver plus sûrement à l'isle de Chiloé; & que nous

aurions pour eux toute ſorte d'amitié, pourvu qu'ils voulu-ſſent nous rendre le même ſervice.

Nos diſcours & nos proteſtations, qui avoient l'air de la ſincérité, les perſuaderent. Ils tirerent leur canot à terre, & nous firent ſéjourner quinze jours dans cet endroit, en nous annonçant l'arrivée de quelques autres Indiens qui avoient promis de les y venir joindre. Le peu de vivres qu'ils avoient apporté ſuffiſoit à peine à nous empêcher de mourir de faim. La femme, qui étoit une habile plongeuſe, alloit de temps en temps nous chercher des coquillages & du poiſſon dans le fond des eaux. Nous fûmes ainſi nourris très-frugalement juſqu'à l'arrivée des Indiens

qu'on nous avoit annoncés. Ils nous apporterent du veau marin ; & dans une chaſſe qu'ils firent le lendemain de leur arrivée, ils tuerent plus de trois cents oiſeaux ſauvages. Tant que cette proviſion dura, nous fûmes très-bien nourris ; mais il nous fallut acheter cet avantage par la dépendance où nous tenoient nos Indiens, qui étant alors le plus grand nombre, ſe regardoient comme nos maîtres, & exigeoient de nous une ſoumiſſion ſans réſerve.

Ils ont une maniere de pêcher qui eſt aſſez particuliere. Ils entrent dans l'eau preſque juſqu'aux épaules, & y étendent leurs filets, qui ſont fort courts. Ils ſont armés chacun d'un bâton dont ils frappent le poiſſon lorſqu'il ſaute, & le

précipitent ainſi dans leurs filets. Ils ont des chiens dreſſés pour aller à l'eau, leſquels à force d'aboyer effraient le poiſſon & le chaſſent dans les filets : il y a même de ces chiens qui plongent & qui prennent le poiſſon dans l'eau. Leur façon d'attraper les veaux marins n'eſt pas moins ſinguliere. Ils n'oſent les attaquer en face, parce que ces animaux ſont fort hardis, & ſe défendent en déſeſpérés ; mais ils coulent le long du rivage avec leurs canots ; & lorſqu'ils apperçoivent des veaux marins à terre, ils vont les ſurprendre par derriere, fondent deſſus, & les aſſomment à coups de maſſue. Ils ſavent auſſi les prendre dans l'eau. Pour cela ils ont une eſpece de grand ſac

fait de peau de veau marin, dont l'ouverture eſt fort large, & ſe ferme avec une corde dont le bout eſt fortement attaché ſur le rivage. Un Indien entre dans l'eau préſentant l'ouverture de ce ſac au veau marin; un autre Indien qui eſt ſur le rivage épouvante l'animal. Celui-ci ne manque point de ſauter contre ſon agreſſeur; il tombe dans le ſac, qui ſe ferme auſſi-tôt, & il ſe trouve pris.

Il y a dans ces cantons une très-grande abondance d'oiſeaux ſauvages, parmi leſquels on diſtingue une eſpece d'oie qui ne vole point, mais qui court auſſi vîte ſur les eaux que les autres volent. Cet oiſeau a un duvet très-fin, que les femmes indiennes filent. El-

les en font des couvertures qu'elles vendent aux Eſpagnols. J'en ai vu qui étoient fort belles. Pour prendre ces oiſeaux, les Indiens vont la nuit ſur le rivage. Ils portent avec eux une écorce d'arbre, qui quand elle eſt bien ſeche, brûle comme de la chandelle. Ils en font des torches qu'ils allument. Les oiſeaux éblouis de cette clarté reſtent immobiles, & ſe laiſſent aſſommer à coups de bâton.

Il y a ici différentes nations d'Indiens. Les uns ſe nomment Patagons, les autres Coucous, & les autres Chonas. Les Coucous ſont ceux avec qui nous avons le plus vécu. Leur naturel eſt aſſez doux, mais leur groſſiéreté eſt extrême. Ils ſont d'une ſaleté à faire horreur. Les poux qui les couvrent ſont pour

eux un mets fort délicat. Je vis un jour la femme favorite d'un de ces Indiens (car ils en ont pluſieurs) qui tiroit les poux de la tête d'un de ſes enfants : elle les mettoit à part dans une coquille. Je voulus en ſavoir la raiſon, & j'appris que c'étoit pour en régaler ſon mari. Ils mangent preſque toute leur viande rôtie. Ils l'embrochent à un long bâton, dont la pointe eſt fichée en terre vis-à-vis du feu ; ils tournent continuellement le bâton par l'autre bout. Pour arroſer leur rôti, ils mettent un morceau de graiſſe dans la bouche d'un de leurs enfants qui la mâche ; & à meſure qu'elle ſe fond, il la crache contre la viande. Nous ſupportions ſans peine ces mal-propretés, qui en toute

te autre circonſtance nous auroient fait mal au cœur : trop heureux d'avoir à ce prix de quoi vivre.

Ces Indiens ſont fort libres dans le commerce des femmes, ne faiſant aucun ſcrupule d'habiter avec leurs ſœurs & leurs propres filles, & d'épouſer la mere & la fille tout enſemble. Je n'ai jamais pu rien comprendre à leur Religion. Ils ont de certaines fêtes qu'ils ſolemniſent d'une maniere étrange. Ils ſe raſſemblent tous dans la plus grande de leurs cabanes, où ils apprêtent quantité de vivres. Tandis que les uns dépecent les viandes & les font rôtir, les autres chantent, ſifflent, & font des cris qui nous épouvantoient avant que nous y fuſſions accoutu-

més. Quelques uns tombent dans des convulsions effroyables ; dans ces accès de frénésie ils prennent des tisons ardents, & menacent de tout mettre en feu. Tandis qu'ils se démenent en vrais possédés, les autres prennent je ne sais quelle peinture dont ils barbouillent le visage de tous les assistants. Ils nous barbouilloient nous-mêmes sans que nous osassions faire mine de les en empêcher. Il est impossible de décrire toutes les extravagances qu'ils font dans les fureurs de leur enthousiasme. Après que les hommes ont fini, vient le tour des femmes, qui enchérissent sur les folies de leurs maris. Ces accès de fureur ne les prennent ordinairement que lorsqu'ils ont amassé beaucoup de vivres, &

les tiennent une semaine entiere ; j'ai vu une femme qui fut en convulsion durant quinze jours sans discontinuer. Leurs chansons sont lamentables & lugubres. Leurs cris surpassent tout ce qu'on peut imaginer de plus effrayant.

Ces Indiens sont de moyenne taille. Ils jouissent d'une santé fort constante ; & sont extraordinairement robustes. Ils n'enterrent point leurs morts, mais ils les placent sur des échafauds hauts de six pieds, en leur donnant la même attitude que les enfants ont dans le ventre de leur mere. Nous avons rencontré en divers endroits de ces échafauds où il y avoit deux & trois corps, rarement davantage. Leur langue est fort rude, & abonde en

aſpirations fortes dont la prononciation eſt très-gutturale. Leurs canots ſont conſtruits avec des planches affermies enſemble par des cuirs épais. Leur grandeur ordinaire eſt de trois planches, une qui fait le fond, & les deux autres les côtés. Il y en a de plus ſpacieux qui ont cinq planches. Leur habillement eſt le même que celui des autres Indiens que nous avions vus dans les commencements à l'iſle le Wager. Leurs femmes n'ont qu'un morceau de toile ou d'étoffe autour de la ceinture. Toutes leurs armes conſiſtent en des dards faits d'os de poiſſon, qu'ils lancent avec beaucoup d'adreſſe, ſans manquer preſque jamais leur but.

Vers la mi-Mars nous nous

embarquâmes avec nos Indiens. Ils voulurent abſolument nous ſéparer ; & afin d'être plus maîtres de nous, ils nous diſtribuerent cinq que nous étions dans cinq canots différents. Mr. Elliot notre Chirurgien, que les fatigues & le défaut de nourriture avoient mis aux abois, ſans qu'il nous fût poſſible de le rétablir, mourut le lendemain. Le troiſieme jour nous nous trouvâmes à l'embouchure d'une riviere très-rapide qui ſe jette dans la mer par pluſieurs branches. Nous mîmes trois jours à la paſſer ; & nous n'eûmes tout ce temps-là pour nourriture qu'une certaine plante que les Indiens nomment panque, & dont ils font beaucoup de cas. Le maître du canot où j'étois me fit travailler

ſans ménagement, quoique je fuſſe dans un état qui ne m'en laiſſoit guere les forces. Il me mit d'abord à la rame, mais voyant que mes bras ſe refuſoient à ce mouvement, il me chargea de vuider le canot, où l'eau entroit ſi abondamment que j'avois beaucoup de peine à le tenir à ſec.

Lorſque nous eûmes dépaſſé la riviere, nos Indiens tirerent leurs canots à terre juſqu'auprès d'un bois où nous paſſâmes la nuit. Le lendemain nous nous mîmes en route traînant après nous nos canots. Jamais voyage ne fut plus fatigant. Il nous fallut faire huit milles à travers les bois, ſur un terrein marécageux où nous enfoncions quelquefois juſqu'au genou ; & en enfonçant nous

rencontrions des racines d'arbres qui nous déchiroient les pieds, car nous n'avions ni ſouliers ni bas. Nos habits conſiſtoient en quelques méchantes guenilles pourries ſur nos corps & pleines de vermine. Avec cela pas un morceau à manger. Nous arrivâmes enfin à l'embouchure d'une ſeconde riviere ; nous mîmes nos canots à flot, & nous la paſſâmes avec aſſez de facilité ; après quoi nous nous retrouvâmes en mer.

Quoique nous fuſſions ſi foibles que nous avions peine à nous tenir ſur nos jambes, nos Indiens ne laiſſerent pas de nous condamner à la rame, & il fallut s'y ſoumettre bon gré malgré. Ils réglerent tellement les choſes, qu'en nous donnant la

meilleure part à la peine, nous étions toujours les plus mal partagés du côté des vivres. Ils nous traitoient avec un deſpotiſme très-fier, & nous dépendions tellement d'eux qu'il falloit en paſſer par tout ce qu'ils vouloient. L'eſpoir d'arriver bientôt ſur les terres des Eſpagnols nous faiſoit ſupporter leurs dures manieres avec la plus grande réſignation.

Chemin faiſant nous rencontrâmes d'autres Indiens qui nous apprirent que peu de temps auparavant un vaiſſeau avoit abordé à cette côte. Sur la deſcription qu'ils nous en firent nous jugeâmes que le vaiſſeau étoit anglois ; & effectivement nous avons appris depuis par des Eſpagnols que Mr. Anſon avoit faits priſonniers, que la

flûte Anna avoit jeté l'ancre dans ce parage, & qu'elle étoit partie de là bientôt après pour aller rejoindre le chef d'eſcadre. Nous eſſuyâmes en route des vents forts qui nous mirent en grand danger. Le canot où j'étois me faiſoit craindre à tout moment de couler à fond, étant ſi mauvais, & battu ſi violemment par la marée, que je regarde comme un prodige qu'il ne ſe ſoit pas entr'ouvert mille fois.

Nous arrivâmes enfin à l'iſle de Chiloé habitée par des Indiens & des Eſpagnols; & en y débarquant nous éprouvâmes ce ſoulagement de cœur qu'opere l'idée d'un repos prochain après de longues ſouffrances. Nous étions à la fin de Juin;

& quoique cette isle ne soit qu'à quarante-trois degrés de latitude sud, il y faisoit un froid extraordinaire. Le lendemain de notre arrivée il tomba beaucoup de neige. Nous fûmes si pénétrés du froid, que nous faillîmes à en mourir. Celui qui en souffrit davantage fut le Capitaine Cheap, qui depuis long-temps étoit fort malade. Le même jour le chef de nos Indiens nous mena chez un de ses amis. Il étoit nuit lorsque nous y arrivâmes, & tout le monde étoit déjà couché & endormi. Notre Indien nous demanda un fusil & en tira un coup en l'air. Au bruit de cette arme à feu, auquel les peuples de ce canton ne sont point accoutumés, l'alarme fut universelle dans l'habi-

tation. Tous les Indiens ſortirent de leurs cabanes, & ſe ſauverent dans les bois fort épouvantés. Un moment après un de ces bonnes gens cria de loin pour nous demander ſi nous étions Chrétiens. Notre Cacique répondit qu'oui, & ſe fit connoître. Alors toute peur ceſſa, tout le monde revint, & on nous régala d'un bon ſouper conſiſtant en poiſſon ſec, du bouillon & des patates. Après le ſouper ils nous conduiſirent à un autre village, où notre Cacique éveilla un habitant de ſa connoiſſance, & lui fit ouvrir la porte pour nous donner aſyle.

Le triſte état du Capitaine Cheap, qui étoit mourant, toucha de compaſſion les Indiens de cette cabane. Ils en

prirent un ſoin particulier. Ils lui firent un lit de peaux de mouton ; ils l'approcherent du feu. Ses jambes étoient extrêmement enflées, & ſon corps étoit ſi exténué, qu'il n'avoit que la peau ſur les os. Ces bons Indiens n'avoient alors dans leur cabane qu'un peu d'orge ; ils nous en firent un gâteau qui nous parut la meilleure choſe du monde, parce qu'il y avoit bien long-temps que nous n'avions mangé de pain. Quoiqu'il fût nuit ils allerent chercher du mouton dans le village ; ils nous en firent du bouillon, & y joignirent des œufs & des topinambours. Le Capitaine prit du bouillon, & commença à ſe trouver un peu mieux. Il fut heureux d'avoir rencontré dans ces Indiens

des hommes capables de charité & d'attention ; car il n'avoit pas pour deux jours de vie.

Le jour ſuivant pluſieurs femmes du village vinrent nous rendre viſite. Chacune d'elles apportoit un plat de ſa façon, & nous eûmes bientôt du mouton, des poules & des poulets en abondance. L'après midi il vint autant d'hommes que la cabane en pouvoit contenir. Ils nous apporterent de grands flacons d'une liqueur qu'ils font avec de l'orge, & qu'ils nomment chica. Toutes ces honnêtetés nous firent preſque oublier nos maux. Nous nous livrâmes à la joie que ces bons Indiens tâchoient de nous inſpirer en nous apportant ſans ceſſe de nouveaux mets. Il n'y eut que des habits dont ils ne

purent nous faire préſent, en ayant à peine le néceſſaire pour eux-mêmes.

Ils avoient dépêché un exprès au Corrégidor eſpagnol pour lui donner avis de notre arrivée. Au retour de l'exprès, ils vinrent nous avertir qu'on alloit nous conduire dans un endroit où il y avoit des Eſpagnols chargés de nous recevoir. Ils nous menerent en effet dans une cabane éloignée, où nous trouvâmes un Officier qui nous reçut poliment. Il étoit accompagné d'une garde nombreuſe pour nous eſcorter juſqu'à la ville de Caſtro, où le Corrégidor fait ſa réſidence.

Avant de nous y conduire on nous confina dans une vilaine chaumiere ouverte de toutes parts, où nous fûmes étroite-

ment gardés par des Soldats qui n'étoient pas à beaucoup près ſi humains que nos Indiens. Nous y paſſâmes pluſieurs jours fort mal à notre aiſe, n'ayant ni lits, ni habits, ni couvertures. Un nombre prodigieux de gens venoit nous conſidérer dans notre chaumiere, mais pas un d'eux n'oſoit approcher, parce que nous étions tous couverts de poux. Il n'y avoit que nos bons Indiens qui ne ceſſoient pas de venir nous rendre leurs ſoins, & de nous apporter des vivres. Sans eux nous aurions été bien à plaindre, car les Eſpagnols n'avoient aucune pitié de nous.

Un jour nous reçûmes la viſite d'un Jéſuite qui nous apporta une bouteille d'eau-de-vie dont il nous fit boire à

chacun un coup. Il remarqua que j'avois une montre, dont Mr. Elliot m'avoit fait préſent avant de mourir. Il me demanda à la voir ; & après l'avoir examinée, il me propoſa de la lui vendre, ou de la troquer contre une autre qu'il avoit, qui étoit vieille & mauvaiſe. Comme nous n'ignorions pas le grand crédit que ces Peres ont parmi les Catholiques, Mr. Cheap me conſeilla de lui donner ma montre en préſent, & je le fis ſans héſiter. Le Jéſuite ne fut pas ingrat. A peine nous eut-il quittés, qu'il m'envoya deux paires de ſouliers, une piece de groſſe toile pour me faire des chemiſes, & une couverture à l'indienne qui avoit un trou dans le milieu pour y paſſer la tête, ſelon l'uſage du pays.

Le temps étant venu de nous mener à Castro, on fit en sorte que nous n'y arrivassions que de nuit. Lorsque nous fûmes près de la ville, on nous défendit d'avancer jusqu'à ce qu'on eût donné avis de notre arrivée à l'Officier commandant. Un moment après une forte garde de Soldats armés de piques vint nous prendre pour nous faire monter la montagne qui touche la ville. Toutes ces façons mystérieuses nous avoient fait croire que nous allions entrer dans une place de guerre des mieux fortifiées ; mais en approchant nous vîmes qu'il n'en étoit rien. On nous conduisit chez le Corrégidor. Nous trouvâmes un vieux Gentilhomme couvert d'un grand manteau, coëffé

d'une vieille perruque à nœuds, & portant une très-longue épée, qui nous reçut avec autant de fierté qu'auroit pu faire un Prince au milieu de ſa Cour. Il nous mena tout de ſuite au College des Jéſuites ; & ayant fait appeller le Principal, il lui dit : „ Je vous prie, mon Pe- „ re, de voir ſi ces gens-ci „ ſont Chrétiens ou non. „ Et incontinent après il nous quitta.

Les Jéſuites nous introduiſirent dans une chambre à deux lits. On en donna un au Capitaine, & l'autre fut pour Mr. Byron & moi. Ils nous donnerent fort bien à ſouper. Tout y fut propre & décent, & nous y bûmes de très-bon vin. En allant nous coucher nous trouvâmes chacun une chemiſe blanche, des draps blancs, &

de bons lits ; ce qui me procura la meilleure nuit que j'aie eue de ma vie. Le lendemain je jetai au feu toutes mes guenilles de peur qu'elles n'infectaſſent l'endroit. Nous demeurâmes plus de huit jours chez les Jéſuites, & nous reçûmes d'eux toute ſorte de bons traitements.

Le Gouverneur, qui demeuroit à Chaco au nord de l'iſle, nous envoya chercher par ſon fils avec des gardes. A notre départ de Caſtro le cérémonial fut de même qu'à notre arrivée. On nous conduiſit de nuit, & avec toute ſorte de précautions hors de la ville juſqu'à la maiſon d'un Fermier, où nous trouvâmes le fils du Gouverneur qui nous reçut fort bien. Le lendemain nous traverſâmes le pays à cheval juſqu'à une

baie où nous trouvâmes des canots tout prêts pour nous transporter. Dans trois jours nous arrivâmes à une autre petite baie qui est près de la ville de Chaco. On dépêcha de là un Soldat au Gouverneur pour l'informer de notre arrivée. Il donna ordre qu'on ne nous fît entrer que de nuit, ce qui fut exécuté. Lorsqu'on nous conduisit le soir au Gouvernement, nous passâmes entre deux files de Soldats tenant chacun une meche allumée d'une main, & une vieille arquebuse de l'autre : on n'a point dans ce pays d'autres armes à feu. Le Gouverneur nous reçut dans une salle, assis au bout d'une grande table couverte d'un tapis rouge. Il s'entretint avec nous par le moyen de son Interprete, qui

étoit anglois né à Falmouth. Nous lui apprîmes qu'avant d'arriver à Chiloé Mr. Hamilton avoit été ſéparé de nous dans un canot d'Indiens, & que nous voudrions bien qu'il eût la bonté d'ordonner des perquiſitions pour ſavoir ce qu'il étoit devenu. Il commanda auſſi-tôt à notre Cacique, qui ne nous avoit point quittés juſques-là, d'aller chercher Mr. Hamilton, & de le ramener. Le Cacique exécuta ponctuellement ſes ordres, & quelques jours après nous eûmes la ſatisfaction de revoir notre camarade, & de nous trouver tous quatre réunis.

Il s'en faut bien que l'iſle de Chiloé ſoit auſſi fertile que le prétend le voyageur Shelvocke, qui a oſé la comparer

à l'isle de Wight. Chiloé est un des plus mauvais pays de l'Amérique, & je ne connois aucune colonie espagnole aussi misérable que celle-ci. Le climat est humide & mal-sain. Il y a très-peu de froment, parce que les pluies continuelles le font pourrir en terre. Le pain que l'on mange est fait de farine de topinambour : il est vrai que ce fruit est ici de meilleure qualité qu'en aucun autre endroit, & il y en a grande abondance. L'orge est fort commun ; on s'en sert pour faire cette liqueur que l'on nomme chica ; on en fait aussi des gâteaux qui sont assez bons. Les autres mets sont le poisson & les coquillages, le cochon, dont la chair est fort succulente, & dont on fait d'excellents jambons. Il

y a quelques moutons, quelques vaches, & des chevaux. Le défaut de pâturages empêche d'élever de ces animaux en grand nombre, & ils ſont tous d'une maigreur extraordinaire.

Les habitants ſont tous fort pauvres. Leurs maiſons ſont de ſimples cabanes couvertes de chaume, & ſans cheminée : ils ſe contentent d'allumer du feu au milieu, & ils en ſont quittes pour être aveuglés par la fumée. Le Gouverneur lui-même ne ſe chauffe pas avec plus de commodité ; & ſa maiſon, quoiqu'un peu plus honnête que les autres, n'a point de cheminée. Tout le monde s'habille d'une étoffe groſſière que l'on nomme drap du Pérou ; & il n'y a que les perſonnes de

distinction qui portent du linge. On reçoit ces marchandises d'un vaisseau de Lima qui arrive à Chaco une fois tous les ans, & qui vient y charger des jambons & du bois de sapin dont cette isle est presque entiérement couverte. L'herbe du Paraguai est ici fort commune. On la tire du Paraguai même, & on la prend comme du thé. Cette boisson est très-ordinaire dans tout le Pérou & au Chili. Les Espagnols de Chiloé parlent tous le langage indien. Il est fort différent de celui des Patagons, Coucous, & autres Indiens avec qui nous avons vécu depuis notre naufrage. Il a beaucoup d'énergie & de douceur, & on lui donne la préférence sur l'espagnol même.

Il y a à Chaco un excellent havre ; mais l'entrée eſt fort dangereuſe pour les vaiſſeaux, y ayant dans le milieu un rocher caché, & le flux de la marée y donnant avec beaucoup de violence. La ville n'eſt qu'un amas de méchantes chaumieres diſperſées çà & là, & en très-petit nombre. Au bout de la ville du côté de la mer eſt un fort de terre entouré d'un foſſé & d'une paliſſade, avec treize canons, dont quatre ſont pointés vers la terre, & neuf contre la mer. Un Capitaine qui eſt en même temps Gouverneur, un Major, un Enſeigne & huit Soldats, compoſent toute la garniſon. Il y a à deux lieues au nord eſt de cette place l'iſle de Calabucco, où réſide pareillement un Capitai-

ne Gouverneur avec une garniſon moindre que celle de Chaco.

Nous vîmes arriver vers la mi-Décembre le vaiſſeau annuel de Lima. C'eſt un fort beau bâtiment de deux cents tonneaux, mais ſans gros canon, & très-mal armé d'ailleurs. Il n'y avoit en tout que ſix hommes blancs en y comprenant l'Aumônier & ſon clerc; le reſte de l'équipage étoit negre ou indien. Toutes ces circonſtances nous firent faire bien des réflexions ſur l'aveugle démarche des ſieurs Bulkeley & Cummins, lorſqu'ils s'étoient ſi fort obſtinés à préférer la route du Sud à celle du Nord, ce qui n'a abouti qu'à la diſperſion de notre équipage, & à la ruine totale de ceux de nos

gens qui ont ſurvécu aux malheurs inouis dont nous avons tous été affligés. Au lieu que ſi nous étions reſtés unis, en prenant la route du Nord, il nous eût été très-facile de nous rendre maîtres du port de Chaco, & nous aurions fait capture du vaiſſeau de Lima, qui en nous dédommageant d'une partie de nos pertes, nous auroit mis en état de faire des priſes conſidérables ſur toute la côte du Pérou.

Nous avions informé le Gouverneur de Chaco de l'évaſion d'une partie de nos gens ſur la berge, & il avoit promis à Mr. Cheap que ſi ce bâtiment entroit dans quelqu'un des ports de l'iſle, il le feroit réparer & le lui remettroit. Nous ſûmes enſuite qu'effectivement la ber-

ge étoit arrivée avec deux hommes, les quatre autres étant morts de faim; mais le Gouverneur infidele à sa parole la fit cacher dans une isle voisine, & ne nous en parla point.

Nous fûmes embarqués sur le vaisseau de Lima le 2 Janvier 1743, & quatre jours après il mouilla l'ancre au port de Velprisio dans le royaume de Chili, à 33 degrés de latitude sud. Le Patron envoya la chaloupe pour donner avis au Gouverneur qu'il avoit sur son bord quatre prisonniers anglois. La chaloupe rapporta un ordre de nous débarquer à terre, ce qui fut exécuté sur le champ. Le bruit de notre arrivée répandu dans la ville attira autour de nous tous les habitants, qui considéroient avec un plaisir insul-

tant notre état misérable. On nous conduisit en présence du Gouverneur qui étoit aveugle ; & de là nous fûmes confinés par son ordre dans un cachot ténébreux, qu'on nous dit être le lieu de correction où l'on renfermoit les filles débauchées. Heureusement le Capitaine Cheap étoit assez bien rétabli ; car l'incommodité de ce cachot n'auroit pu que lui être funeste. Nous plaisantâmes un peu de nous voir renfermés dans un lieu pareil ; en enrageant pourtant contre l'impertinence du Gouverneur, qui nous faisoit ce traitement parce que nous étions anglois, & par conséquent hérétiques & infames.

Nous demeurâmes dans ce cachot jusqu'à ce que le Pré-

ſident de San Jago, Dom Joſeph Manſo, manda MM. Cheap & Hamilton, qui ſe rendirent ſans délai, & obtinrent qu'on nous fît venir auſſi, Mr. Byron & moi. Dom Joſeph nous fit un accueil fort honnête, & nous fûmes logés tous quatre chez un Gentilhomme anglois, qui eut pour nous tant que dura notre ſéjour des attentions auſſi tendres que ſi nous avions été ſes freres. Le lendemain nous fûmes priés à dîner chez le Préſident. Nous y trouvâmes l'Amiral Pizarro avec pluſieurs de ſes Officiers, qui étoient venus de Buenos-aïrès dans le deſſein de paſſer à Lima. Il nous raconta les malheurs arrivés à ſon eſcadre, qui n'avoit jamais pu doubler le cap Horne; malheurs qui

égaloient tous ceux que nous avions nous-mêmes éprouvés avant notre naufrage.

La liberté dont on nous laiſſoit jouir à San Jago, & les ſoins de notre Gentilhomme anglois, nous remirent en peu de temps de toutes nos fatigues, & notre ſanté ſe trouva auſſi bonne que ſi rien ne nous avoit jamais manqué. Nous avions un extrême beſoin d'argent. Un Officier eſpagnol offrit de nous en prêter ſur un billet payable par le Conſul anglois à Lisbonne. Son offre fut acceptée, & il remit ſix cents dollars à Mr. Cheap pour nous quatre. Lorſqu'il fut queſtion de nous partager cet argent, le Capitaine me réduiſit à 80 dollars au lieu de 150 qui me revenoient. Je fus très-ſurpris d'une diſtin-

ction si odieuse ; mais tout ce que je pus lui représenter n'eut aucune force contre la résolution obstinée où il étoit de me refuser. Je l'avois regardé jusques-là comme mon ami. Je méritois son attachement par la générosité avec laquelle je m'étois sacrifié pour le suivre. Il m'avoit témoigné en plus d'une occasion sa sensibilité pour les services que je lui avois rendus, disant qu'il m'étoit redevable de la vie ; & que s'il arrivoit jamais en Angleterre, il feroit tout son possible pour procurer mon avancement. Je ne pouvois qu'être piqué au vif d'un changement qui me manifestoit une mauvaise volonté à laquelle je n'avois aucun lieu de m'attendre, & dont je n'ai jamais pu deviner le motif.

C'étoit un parti pris de ſa part de me maltraiter, & j'en eus quelque temps après une nouvelle preuve. Mr. Guillaume Lindſley, qui avoit été autrefois employé à Buenos-aïrès au ſervice de la Compagnie du Sud, ayant appris que nous étions quatre priſonniers anglois à San Jago, nous écrivit que ſi nous avions beſoin d'argent, il avoit des fonds entre les mains d'un Marchand de cette ville que nous pouvions prendre en lui envoyant un double de nos quittances. Mr. Cheap toucha cet argent, il en fit part à MM. Hamilton & Byron, & ne voulut jamais m'en céder la moindre choſe. J'eus beau lui expoſer ma miſere, & lui remontrer que j'étois ſans linge & ſans habits:

ſa réponſe fut que je n'aurois rien. Ce procédé me parut ſi indigne & ſi criant, que je ne voulus plus avoir de ſociété avec cet homme injuſte & ingrat. Je ſortis de la maiſon où il étoit, & j'allai me loger ſeul autre part.

Le Chili eſt un royaume aſſez grand, & il ne lui manque que des habitants induſtrieux, pour devenir un des meilleurs pays de l'univers. Il occupe en longueur une grande partie de la côte occidentale de l'Amérique méridionale, & il y a ſur cette côte cinq ports excellents. Baldivia au midi, à 40° de latitude ſud, eſt une ville ſituée ſur la frontiere qui ſépare les Eſpagnols d'une nation belliqueuſe d'Indiens qui ſont continuellement

en guerre avec eux, & ne leur font jamais de quartier. On prétend que ces Indiens poſſedent les plus riches mines d'argent qui ſoient en Amérique, & que ce métal eſt ſi commun parmi eux qu'ils en ferrent leurs chevaux. Il y a quelques années qu'ils attaquerent tout à la fois trois des plus belles villes que les Eſpagnols poſſedent dans ces cantons; ils les ſurprirent de nuit, & en maſſacrerent tous les habitants. Ces Indiens ſont gens fort braves, faiſant la guerre en regle, & combattant en ſi bon ordre que les Eſpagnols ne s'aviſent guere de les inquiéter. Baldivia eſt munie de fortifications qui la mettent à l'abri des inſultes de cette nation redoutable.

La Conception eſt un autre

port. C'eſt là que ſe rendent toutes les années au mois de Décembre les Indiens des environs, pour renouveller en préſence du Gouverneur le traité d'alliance entre les deux nations, ou pour le rompre, avec ſolemnité. Si l'on eſt d'accord ſur les articles propoſés de part & d'autre, les Indiens préſentent un agneau & lui coupent la tête en ſigne de paix. Si l'on ne convient point enſemble, ils rapportent leur agneau en vie, & la déclaration de guerre eſt faite. Ces Indiens ne connoiſſent aucune ſorte d'écriture. Pour ſe ſouvenir de leurs faits, & faire leurs calculs, ils ont une longue ficelle pleine de nœuds; & c'eſt en comptant ces nœuds qu'ils rappellent les différentes choſes dont ils ont

à traiter. Ces Indiens excellent dans l'art de faire ces belles couvertures dont j'ai déjà parlé, & ils en font commerce avec les Eſpagnols.

Velpriſio eſt le port principal du Chili. La ville eſt pourtant très-petite, & tous ſes habitants conſiſtent en Matelots & autres gens qui gagnent leur vie ſur les vaiſſeaux. Il y entre en tout vingt-ſix bâtiments par an; & c'eſt beaucoup eu égard au peu de relation que l'Europe entretient avec ce pays. La ville a deux fortereſſes. La premiere, qui eſt en fort bon état, eſt munie de vingt pieces de canon de bronze, & deux de fer. La ſeconde, qu'on nomme le vieux château, eſt bâtie au pied d'une haute montagne, & commande l'entrée du port

avec des batteries rasantes.

Cockimbo & Corpeepo sont les deux derniers ports. Le commerce de ces deux villes n'est pas considérable. Elles envoient à Lima des mulets, du froment, du bœuf salé, des fruits, de l'or en barre, & de l'herbe du Paraguai ; elles en retirent du sucre & de la grosse toile pour l'usage de leurs Indiens & de leurs Negres. Elles envoient aussi à Buenos-aïrès des vins, des fruits, des dollars monnoyés ; & en retirent des velours, des soies, des habillements de toute sorte : mais ce dernier commerce est prohibé, & ne peut se faire que par contrebande.

Le climat du Chili est un des plus beaux & des plus sains qui soient dans le monde. A

San Jago, où nous avons séjourné plus long-temps, nous n'avons jamais éprouvé ni froid rigoureux, ni chaleur incommode. Cette ville, qui eſt à trente-trois degrés eſt de latitude ſud, devroit naturellement être ſujette à de grandes chaleurs ; mais le voiſinage des montagnes de la Cordeliere, dont les cimes élevées juſqu'aux Cieux ſont couvertes d'une neige éternelle, y entretient dans le plus fort de l'été une agréable température. La terre eſt d'une fertilité incomparable, il ſuffit de la gratter & d'y ſemer du grain, pour que ſans autre culture elle produiſe au centuple. Il y a de toute eſpece d'arbres fruitiers : pommes, poires, pêches, abricots, prunes, ceriſes, raiſins, limons, oranges,

tous ces fruits ſont ici fort communs. Le pâturage eſt des meilleurs, & on y engraiſſe une quantité prodigieuſe de bétail. Le bœuf & le mouton y ſont à rien; & c'eſt la plus excellente viande qu'on puiſſe manger.

Les habitants du Chili ont de fort beaux chevaux à tout uſage. J'en ai vu dont le pas étoit auſſi vîte que le galop ordinaire. Ils ſont tous bons cavaliers. Ils ont toujours à la porte de leurs maiſons des chevaux ſellés & bridés, dont ils ſe ſervent pour les plus petites courſes, ne fût-ce que pour aller d'une maiſon à une autre. Les gens de la campagne ſont forts & vigoureux; mais la bonté du pays, qui leur donne ſans beaucoup de travail bien au delà du néceſſaire, les rend extrêmement pareſſeux.

On trouve au Chili des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, d'étain, de plomb & de vif-argent. Si ces richeſſes étoient entre les mains de gens qui euſſent l'eſprit de les faire valoir, elles produiroient au delà de l'imagination. Mais les Chiliens ne ſont point au fait de l'art d'exploiter les mines, & elles leur rendent très-peu. Ils ne ſavent point extraire le mercure. Le plomb, ils n'en font aucun cas. L'or, quoique très-abondant, reſte dans la mine faute de travailleurs intelligents, & ce qu'ils en tirent eſt peu de choſe en comparaiſon de ce qu'on en pourroit tirer. La pareſſe des ouvriers contribue à l'abandon ſtupide que l'on fait de tant de tréſors. Dès qu'ils ont ama-

ſſé une certaine ſomme, ils quittent l'ouvrage; & n'y reviennent point que cet argent ne ſoit dépenſé. Le ſeul métal dont on tire au Chili quelque avantage, c'eſt le cuivre. On en fournit tout le Pérou. Les François qui fréquentent ces mers en achetent beaucoup; & c'eſt pour eux une branche de commerce fort lucrative, non ſeulement parce qu'ils ont ce cuivre à très-bon marché, mais à cauſe de la quantité d'or qu'il renferme, & qu'ils ſavent très-bien en extraire.

Les habitants de San Jago ſont eſpagnols & indiens, outre les eſclaves negres. Les Eſpagnols ſont fiers comme par-tout ailleurs, & ils affectent beaucoup de faſte & de magnificence dans leurs habits. Ils ſont gé-

néralement assez bonnes gens, & fort affables envers les étrangers. Leurs femmes sont fort empressées de lier société avec les nouveaux venus; elles ont un goût pour la parure qui égale tout ce que la vanité du sexe fait voir ailleurs de plus passionné & de plus vain. Elles font de très-grandes dépenses en ajustements sur leurs personnes, & en meubles dans leurs maisons. Leur maniere de se mettre est galante & peu modeste. Elles n'ont pour habillement qu'un juste dont les manches sont de belle toile. Leurs juppons fort courts sont ouverts par devant jusqu'au dessus du genou, & un des côtés ouverts est rabattu sur l'autre. Elles ne portent point de paniers, parce qu'une des prin-

cipales beautés chez elles eſt de paroître menues par le bas du corps. Leurs ſouliers ſont ſans talons, & elles ſe plaiſent à leur donner les formes les plus bizarres. Elles ſont coëffées en cheveux; & elles ont le talent d'en arranger les boucles d'une maniere tout-à-fait ſéduiſante. En un mot quoique leur façon de ſe mettre ſoit fort oppoſée à nos modes européennes, il en réſulte un agrément que nos Dames les mieux miſes pourroient envier. Pour ce qui eſt des Indiens, les Eſpagnols les traitent comme de vrais eſclaves, & leur ſort n'eſt pas meilleur que celui des Negres. Le Corrégidor les fait travailler toute l'année, ſans ménager leurs forces, & ne leur donne enſuite que ce qu'il veut.

La chaſſe des taureaux ſauvages eſt le principal divertiſſement des Eſpagnols. Leur adreſſe n'eſt pas moindre en ce genre que celle des Patagons dans la chaſſe des chevaux. Ils s'y prennent de la même maniere pour arrêter le taureau, en courant après lui, & lui jetant un nœud coulant qui le ſerre ou par le cou ou par les cornes. L'animal qui ſe ſent pris ſe débat avec force pour s'échapper ; & les différents efforts qu'il fait dans ſa fureur ſont l'amuſement des ſpectateurs.

San Jago eſt la principale ville du Chili. Elle eſt ſituée dans un vallon charmant. Elle eſt très-bien bâtie, quoique les maiſons ſoient baſſes & n'aient que le rez de chauſſée, à cau-

ſe des tremblements de terre, dont les ſecouſſes ſe font ſentir preſque toutes les ſemaines. Le vallon qui l'environne eſt coupé de pluſieurs rivieres qui fourniſſent beaucoup de poiſſon, & en particulier d'excellentes truites. En un mot je ne me ſouviens pas d'avoir jamais vu un pays plus délicieux. S'il étoit habité autant qu'il peut l'être, & par d'autres que des Eſpagnols, qui ont partout plus de fierté que d'induſtrie; je puis garantir que le Chili ſeroit un des plus beaux lieux de la nature.

Après un ſéjour de plus d'un an nous apprîmes qu'il y avoit un arrangement entre l'Eſpagne & l'Angleterre pour l'échange des priſonniers; & Dom Joſeph Manſo nous fit dire que

nous étions les maîtres de retourner en Europe par le premier vaiſſeau qui mettroit à la voile pour l'Eſpagne. Six mois après un vaiſſeau françois arriva à Velpriſio ; MM. Cheap, Hamilton, & Byron, en profiterent pour retourner en Europe. Quant à moi, depuis le démêlé que j'avois eu avec le Capitaine, je n'avois eu aucune communication avec lui ; & je n'eus garde de m'embarquer avec un homme qui en avoit trop mal uſé à mon égard pour m'inſpirer autre choſe que de l'averſion. Je ſus que l'Amiral Pizarro devoit partir inceſſamment pour Buenos-aïrès, où il avoit laiſſé ſon vaiſſeau, & que de là il devoit ſe rendre en Eſpagne. Je le priai de me permettre de me joindre à lui. Il s'y prêta gracieuſement,

en m'assurant que nous arriverions en Europe beaucoup plutôt que le vaisseau françois.

Je partis de San Jago en compagnie de l'Amiral Pizarro & de ses Officiers le 20 Janvier 1745. Nous étions dans le plus grand été ; & comme nous n'avions pour toute voiture que des mulets, l'ardeur du soleil qui dardoit sur nos têtes nous fit prendre le parti de marcher la nuit & de nous arrêter le jour. Après avoir essuyé les fatigues & les périls des mers les plus orageuses, un voyage par terre ne me sembloit pas susceptible de circonstances capables de m'inspirer de l'effroi ; mais quand nous fûmes au pied de ces prodigieuses montagnes de la Cordeliere, & que je vis les chemins par

par où il falloit paſſer pour les franchir, j'avoue que le danger me parut auſſi grand que tous ceux que j'avois courus juſques-là. Nous mîmes quatre jours de ſuite à monter par des ſentiers preſque perpendiculaires, & ſi étroits, qu'en quelques endroits il n'y avoit pas plus de ſept pouces d'eſpace pour le paſſage de nos mulets. D'un côté nous avions des roches inacceſſibles, de l'autre un précipice & une grande riviere au bas. Quoique les mulets que nous montions ſoient accoutumés à ces horribles chemins, & qu'ils aient le pied fort aſſuré, j'étois dans une appréhenſion continuelle, voyant que le moindre faux-pas devoit me précipiter dans d'effroyables aby-

mes. Ce qui augmenta ma terreur, c'eſt que je vis à quatre pas de moi un mulet chargé de ballots à qui le pied manqua; il tomba dans le précipice, & il fut mis en mille morceaux avant d'en atteindre le fond.

Nous arrivâmes avec beaucoup de peine au ſommet de cette grande montagne, qui n'eſt qu'un déſagréable & aride rocher. Sur cette cime exceſſivement ſupérieure à la région des foudres & des éclairs, nous éprouvâmes un froid ſi piquant que deux de nos muletiers en moururent. Pour moi je me trouvai incommodé d'un grand vomiſſement, que j'attribuai à l'extraordinaire vivacité de l'air. Nous eûmes beaucoup plus de difficulté à deſcendre

que nous n'en avions eu à monter; & nous y mîmes un jour de plus. De vingt mulets que nous avions il n'en réchappa qu'un seul. Les uns furent précipités, d'autres eurent les jambes cassées, & il y en eut qui moururent de faim. Nous trouvâmes au bas de la montagne la petite ville de Mendosa, où nous séjournâmes trois jours pour nous y fournir de mulets & de voitures. Il nous restoit quatre cents lieues à faire jusqu'à Buenos-aïrès, à travers un pays fort désert & fort dépourvu. Nous chargeâmes nos mulets des provisions nécessaires; nous en prîmes quelques uns pour nous servir de monture à moi & à quelques autres. L'Amiral Pizarro avec un certain nombre de ses Officiers se mit

dans un grand chariot traîné par des bœufs. Nous fîmes plus de cent lieues ſans trouver une maiſon, & plus de deux cents avant que de rencontrer une goutte d'eau. Le climat de ce canton eſt d'une chaleur brûlante, & il n'y a pas un arbre où l'on puiſſe ſe mettre à l'abri des rayons du ſoleil.

A toutes ces incommodités ſe joignoit la crainte des périls ordinaires à cette route. Le premier de ces périls eſt la rencontre des tigres & des lions, qui ſont ici en grand nombre, & qui s'élancent avec beaucoup de hardieſſe contre les voyageurs, à moins que ceux-ci ne ſoient aſſez accompagnés pour être en état de défenſe. Le ſecond péril, plus redoutable encore que le précé-

dent, eſt le caractere féroce d'une nation de Patagons qui habite ces contrées. Ces Indiens très-belliqueux haïſſent mortellement les Eſpagnols, & leur font une guerre ſans relâche.

Voici ce que m'en ont appris mes compagnons de voyage. Ces Indiens ſont, comme tous les autres Patagons, de haute taille, & d'un teint baſané. Leurs armes ſont la lance & la fronde, qu'ils manient avec beaucoup de dextérité. Ils ſe diſperſent en différents partis dans ces vaſtes plaines, ayant chacun leur chef ou Cacique. Lorſque quelqu'un de ces Caciques en invite un autre pour lui prêter ſecours dans quelque expédition contre les Eſpagnols, il ne peut ſe ſéparer du Cacique auxiliai-

re que lorſque l'expédition eſt faite ; & s'il lui prenoit fantaiſie de le quitter, il s'expoſeroit à avoir la tête tranchée par ſes gens, qui ne pardonnent point ces infidélités. Ils ſont tous bons cavaliers ; ils montent à cheval à peu près comme nos Houſſards d'Europe. Leurs ſelles ſont plates & minces comme celles de nos chevaux de courſe en Angleterre. Leurs étriers ne ſont qu'un morceau de bois où il y a un trou pour y fourrer le gros doigt du pied. Leurs brides ſont de crin, & le mords eſt de bois. Ils n'ont point de demeure fixe ; ils ſont errants, & par là même fort inacceſſibles aux Eſpagnols. Ils font de temps en temps des courſes ſur les frontieres eſpagnoles, &

enlevent le bétail & les habitants. De tous les prisonniers qu'ils font, ils ne gardent que les femmes & les enfants pour en faire des esclaves, & tuent tout le reste. Ils se battent contre les tigres avec beaucoup d'intrépidité, & les tuent pour en avoir la peau. Ils les attaquent de la maniere suivante. L'Indien porte de la main gauche un bâton qui a neuf pouces de longueur, avec une garde d'osier pour garantir la main; il tient de la main droite un coutelas; & avec ces armes il va au devant du tigre, ou le voit venir. Lorsque l'animal est près, l'Indien lui fourre son bâton dans la gueule, en même temps il lui enfonce le coutelas dans le ventre. Le tigre est attaqué, renversé, tué presque en un

clin d'œil. Il eſt vrai que ſi l'Indien manque ſon coup, & qu'il n'ait pas l'adreſſe de prendre le moment pour uſer du bâton & du coutelas, le tigre prend ſur lui l'avantage, & le dévore.

Nous eûmes le bonheur de ne rencontrer en route aucun de ces divers ennemis, auxquels il auroit fallu livrer de ſanglants combats. Nous vîmes une quantité prodigieuſe de chevaux, de mulets, & de bœufs ſauvages, qui courent la campagne, & qui ſont au premier qui les attrape. Nous tuâmes pluſieurs de ces bœufs, qui nous furent de grande reſſource; car nous n'avions porté aucune proviſion de viande, ſur l'eſpérance que nous ne manquerions pas d'en trouver en

chemin. Après un voyage des plus disgracieux par sa longueur, l'aridité du pays, & la chaleur extrême du climat, nous arrivâmes à Buenos-aïrès le 10 du mois de Mars.

Quatre jours après notre arrivée, l'Amiral Pizarro reçut ordre d'Espagne de ne partir de ce port que le mois d'Octobre suivant. Le motif de cet ordre étoit d'empêcher que l'Amiral ne fût pris par la flotte angloise qui devoit jusqu'à ce temps-là croiser dans ces mers. Le Gouverneur de Buenos-aïrès me reçut d'abord assez bien, & me pria même à dîner chez lui. Je comptois jouir de la même liberté que j'avois eue au Chili. Ma conduite qui avoit toujours été fort décente ne fourniſſoit aucun sujet de me

faire un plus mauvais traitement. Cependant au ſortir de table je fus arrêté & mené priſonnier dans le fort, avec défenſe d'en ſortir. Un mois après je fus relâché par l'entremiſe de l'Amiral, & on me donna la ville pour priſon. Mais ſur le bruit qui courut de l'arrivée de quelques gens de guerre anglois à l'embouchure du fleuve, je fus encore renfermé dans le fort, où je reſtai vingt-deux jours. Ce bruit s'étant trouvé faux, on me rendit ma liberté; & j'en ai joui juſqu'au départ de l'Amiral, avec lequel je me ſuis rendu à Monte Vedio.

Ainſi finit le récit de Mr. Campbell, que nous écoutâmes avec une attention pleine d'intérêt. La joie de notre réunion

devint encore plus grande par la connoiſſance de nos malheurs réciproques. Nous ne pouvions nous laſſer d'admirer la Providence, qui après nous avoir fait paſſer par de ſi rudes épreuves, en nous diſperſant ſur diverſes terres barbares, nous faiſoit rencontrer dans un lieu propre à remplir le deſir que nous avions tous de revoir notre chere Angleterre.

Nous reſtâmes à Monte Vedio juſqu'au 13 d'Octobre. La ville eſt nouvellement bâtie. Il y a fort peu d'habitants & encore moins de commerce. Le havre eſt bon pour les vaiſſeaux de petit port ; il n'y a pas plus de 17 pieds d'eau dans le temps de la haute marée. Cependant l'Aſie, vaiſſeau amiral de la flotte de Pizarro, y a été pen-

dant deux ans. Il eſt vrai qu'on avoit été obligé de retrancher ſon gouvernail faute d'eau, & que ce bâtiment s'étoit enfoncé dans la bourbe, ſans en ſouffrir pourtant aucun dommage. La garniſon de Monte Vedio eſt compoſée de deux compagnies d'Infanterie, & d'une compagnie de Dragons, toutes troupes réglées que l'on y envoie d'Eſpagne, & qui ne font pas plus de cent hommes en tout. Le port eſt défendu par une fortereſſe où il y a quinze pieces de canon. Les Eſpagnols, qui craignent que les Anglois n'entreprennent de s'établir dans cette partie de l'Amérique, ont entrepris de conſtruire ici une citadelle qu'ils prétendent rendre extraordinairement forte,

& qui commandera toute la riviere. Elle ſera à quatre baſtions avec 64 pieces de canon en tout. Elle doit être accompagnée de divers autres forts, qui rendront cette place très-conſidérable. Le pays aux environs eſt beau & fertile. Il fournit abondamment à tous les beſoins. On pourroit même y recueillir beaucoup de vin, car les vignes y reuſſiſſent à merveille. Mais ici comme ailleurs l'indolence eſpagnole rend inutiles tous les avantages du terrein; & il eſt vrai de dire que la nature en prodiguant ſes tréſors à cette nation, place ſes dons en pure perte. Il y a auprès de Monte Vedio des mines d'or & de diamants dont on fait fort peu d'uſage. On en tire pourtant

quelques fragments que l'on vend aux Portugais de Rio Grande, qui viennent commercer ici par la riviere Noire qui se jette dans la riviere de la Plata. Au dessous de Monte Vedio est un très-beau port nommé Malduna. L'embouchure en est étroite : mais il peut contenir deux cents vaisseaux. Ce havre est un des plus assûrés qui soient dans le monde. Il n'a besoin d'aucun arrangement & d'aucune commodité, la nature les lui ayant toutes données. Monte Vedio & Malduna sont au nord de la riviere. Du coté du sud il y a encore un autre aussi bon port nommé par les Espagnols, l'Insanada de Baragon.

Tout se disposoit au départ du vaisseau l'Asie. Ce bâtiment,

dont la charge étoit très-riche, & qui portoit plus de 15 millions de dollars, manquoit d'hommes & de Matelots. L'Amiral Pizarro ſe donna toute ſorte de ſoins pour en trouver. Il enleva de gré ou de force tout ce qui étoit à Monte Vedio & aux environs; il y joignit tout ce que nous étions de priſonniers anglois, quelques Contrebandiers portugais pris en différents temps, & une douzaine d'Indiens faits priſonniers depuis peu, dans une eſcarmouche auprès de Buenos-aïrès. Ce ramaſſis de gens de toute nation, & dont la plupart n'étoient point propres à la manœuvre, lui compoſoit un des plus mauvais équipages qu'on aie jamais vus; & le moindre de nos vaiſſeaux qui

l'auroit rencontré en route, s'en ſeroit rendu maître ſans beaucoup de difficulté. C'étoit un parti forcé. Nous nous embarquâmes le 13 Octobre 1745 ; & à peine eûmes-nous perdu entiérement la terre de vue, que le vaiſſeau faillit à être perdu pour les Eſpagnols, par la hardieſſe d'Orellana, chef des Indiens, qui en fut maître durant pluſieurs heures. Je ne répéterai point ici les circonſtances de ce combat, qui ſont fort exactement détaillées dans la relation du voyage de Mr. Anſon. La ſcene fut des plus tragiques. Les hurlements affreux des Indiens, les cris douloureux des bleſſés, le bruit tumultueux de l'équipage, l'horreur des ténebres, tout ſembloit concourir à augmenter

le désordre & la terreur ; & si l'on n'étoit pas venu à bout de tuer ce terrible Orellana, qui abattoit à grands coups tout ce qu'il trouvoit en son chemin, c'en étoit fait des Espagnols & de nous : le vaisseau étoit pris, & nous redevenions les esclaves des Indiens. On en fut quitte pour une vingtaine de morts, & une quarantaine de blessés. Les Indiens s'étant jetés à la mer aussi-tôt après la mort d'Orellana, le calme se rétablit dans le vaisseau ; & nous arrivâmes au port de Corkvion près du cap de Finisterre le 20 Janvier 1746. Débarqués à terre, on nous enferma dans une étroite prison, où nous fûmes enchaînés quinze jours comme des criminels, n'ayant pour toute

nourriture que du pain & de l'eau. Mr. Campbell fut envoyé à Madrid, où il ſollicita & obtint un paſſe-port pour Lisbonne, d'où il ſe rendit en Angleterre. Pour nous on nous tira de notre priſon, & nous fûmes menés par terre juſqu'au Groyne. Là on nous conduiſit au château San Antonio, dans une iſle qui eſt à l'entrée du port, & où l'on a accoutumé de renfermer les malfaiteurs. Nous y demeurâmes juſqu'à ce qu'il vint un ordre de la Cour d'Eſpagne de nous envoyer en Portugal. En huit jours nous arrivâmes à Porto; & le 28 Avril nous nous embarquâmes pour Londres, où nous arrivâmes le 8 Juillet ſuivant. Telle a été la fin d'un voyage de près de ſix ans, qui après nous

avoir rendus les jouets d'une foule d'accidents tous plus déplorables les uns que les autres, nous a laiſſés ſans fortune, ſans reſſources, ſans protection. Nous croyions en arrivant dans notre patrie recevoir la récompenſe de nos travaux, & on nous y a traités comme des rebelles, à qui l'on prétendoit faire grace en ſe contentant de les priver de leurs appointements, de les exclure du ſervice, ſans pouſſer plus loin le châtiment de leur entrepriſe contre le Capitaine Cheap. Quoiqu'il ſoit l'auteur de toutes nos infortunes, nous ſouhaitons que la proſpérité de ſon ſort triomphe déſormais de tous les inconvénients auxquels pourroit l'expoſer la dureté de ſon caractere.

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

A

ABORDAGE extrêmement périlleux. *page* 169.
Acclamations uſitées chez les marins. 126.
Action de Mr. Cheap qui révolte l'équipage. 351.
Adreſſe des Indiens Patagons pour prendre les chevaux. 308.
Admiration des Patagons en voyant des hommes blancs. 285.
Algue marine. 252.
Alarme cauſée par un coup de fuſil. 370.
Aller & Clinch, Officiers du Wager, diſparoiſſent. 272.
Amniſtie accordée à la garniſon de Rio-Grande. 202. Quelques uns la refuſent. 203.
Anarchie parmi l'équipage du Wager. 48. Sa cauſe. *ibid.*

Ancrage du port St. Sebaſtien admirable. 211.
Animoſité excitée, par qui. 75.
Anna, flûte, ſouffre beaucoup d'une tempête. 22. Donne le ſignal d'incommodité. 24.
Anſon, Amiral, fait des changements dans ſon eſcadre. 10. Envoie ſes ordres aux Capitaines. 11. Dépêche un Officier au Gouverneur de Ste. Catherine. 12. Envoie une barque pour reconnoître un vaiſſeau. 16. Aſſemble ſes Capitaines. *ibid.* Donne ſes ordres pour le départ. *ibid.* S'approche du Wager. 26. Lui renvoie ſon Charpentier. 27.
Arbuſtes odoriférants. 13.
Armadille, animal : ſa deſcription. 254. 255. 278.
Aſſaſſinat ordinaire & journalier à Madere. 8. A Rio-Janeiro. 220.
Aſyle des égliſes pour les aſſaſſins. 8.
Aventure inopinée & ſenſible. 131.

B

BAhia, ou baie de tous les SSts. ſa deſcription. 232. 233. Caractere des gens du pays. 234. Culture des terres y eſt négligée. 237.

Baie de Ste. Catherine. 12. Sa deſcription. 13. L'air y eſt mal-ſain, pourquoi. 14.
Baie de Cheap. 127. On y rentre. 347.
Baie ſablonneuſe abondante en gibier. 102.
Baldivia, ville du Chili. 394.
Baleines communes à Bahia : elles y détruiſent le poiſſon. 236.
Barque reſte à ſec. 157. Arrive à Rio-Grande. 179.
Beans, Lieutenant du Wager, propoſe de faire arrêter ſon Capitaine. 90. Sa timidité en préſence de ſon Capitaine. 93. Il eſt fait commandant des révoltés. 119. Envoie des Matelots à la baie Cheap, pourquoi. 129. Ils ne reviennent plus, pourquoi. *ibid.* Parle mal de deux de ſes Officiers. 242.
Beſoin de proviſions fait haſarder les périls. 133.
Beſoins extrêmes donnent de l'induſtrie. 186.
Boiſſon des Indiens Patagons. 297.
Bonanoé, fruit particulier de l'iſle de Madere. 6. Superſtition des habitants à l'égard de ce fruit. *ibid.*
Boſſeman du Wager, ſon caractere. 44. Tire le canon contre ſon Capi-

taine. *ibid.* Pourquoi. *ibid.* Insulte à son Capitaine prisonnier. 111. Met le désordre par-tout où il est. 214. On est obligé de le chasser. 217. Fait attenter à la vie du Canonnier & du Charpentier du Wager. 223.

Briques gravées trouvées sur la côte du port desiré. 162.

Broadwater égorgé par les Indiens. 270.

Bulkelei, Canonnier du Wager, se charge de le réparer. 26. Se plaint de la route qu'on a pris. 31. En parle au Capitaine. 32. Tâche de ramener les déserteurs, & gagne le garçon Charpentier. 50. & 51. Veut qu'on prenne la route du Sud. 75. Son caractere. 77. Dresse un mémoire & le fait signer. 78. Le présente au Capitaine. 79. Demande un conseil. 90. Somme son Capitaine de signer un mémoire. 94. Craint la vivacité de son Capitaine. 97. Va découvrir le pays, & en fait son rapport. 101. 102. & 103. Fait accepter aux révoltés la demande de son Capitaine. 118. Quitte son Capitaine, de qui il reçoit un présent. 126. Prend terre sur la côte du Bresil, y trouve des Espagnols. 175. 176. Il achete du pain,

pain, qu'on lui vend très-chérement. 178. Rentre dans la barque, craignant quelque infidélité des Eſpagnols. 179.
Bulkelei veut ſortir de Rio-Grande, pourquoi. 194. En confere avec ſon Commandant. *ibid.* Inſiſte pour aller à Rio-Janeïro. 195. Ecrit une lettre fort vive à ſon Commandant. 198. Veut aller par terre avec Mr. Pemberſton à Rio-Janeïro. 200. Ce qui rompit le voyage. 201.
Bulkelei part de Rio-Janeïro. 224. Se repent d'être parti ſi-tôt. 232. Arrive à Bahia & en repart. 237. Arrive à Liſbonne. 241. Eſt mal reçu des Anglois. 242. Préſente ſon journal. *ibid.* Part pour l'Angleterre, arrive à Spitead, il eſt jugé par l'Amirauté. 243 & 244.

C

CAbane renverſée par la chûte d'un rocher. 264. Pillée par les Indiens. 270.
Cabanes des Indiens Patagons faciles à tranſporter. 287.
Cacique, chef des Indiens Patagons, conduit les Anglois auprès du Roi. 286.

Campbell, Officier du Wager, raconte ſes aventures. 319. *& ſuiv.* Va au vaiſſeau briſé & en retire du bœuf ſalé. 326. S'embarque ſur l'eſquif. 328. Prend terre dans des marais, ce qu'il y ſouffre. 330 *&* 332. Sa triſte ſituation. 342. Tombe malade, pourquoi. 344. Tombe dans la mer. 345. Donne ſa montre à un Jéſuite. 376.

Campbell outré des mauvaiſes manieres de Mr. Cheap. 392. S'embarque avec l'Amiral Pizarro. 407. Arrive à Buenos-aïrès. 417. Eſt envoyé à Madrid. 426.

Canot conſtruit d'un tronc d'arbre avec des peaux de veaux marins. 279.

Cap Blanco doublé. 165.

Cap de la Vierge Marie. 158. Le vent contraire en empêche l'abordage. 160.

Cap Victoria. 142.

Capitaine du vaiſſeau St. Tubes ſollicite vainement pour les Anglois. 229. Leur avance de l'argent. 231.

Capitale du Roi des Patagons: ſa deſcription. 289. 290.

Caple: (Thomas) ſa triſte aventure. 147.

Céleri, abondant dans l'iſle Wager. 46.

Centurion, vaiſſeau amiral. 3.

Chaloupe ſéparée de la barque. 136. Inquiétudes de l'équipage. *ibid.* Elle reparoît & diſparoît. 137. 138.
Charpentier du Wager conſtruit des cabanes dans l'iſle Wager. 47.
Chaſſe copieuſe. 170. Devient inutile à ceux qui étoient dans la barque. 171.
Chaſſe des taureaux ſauvages. 405.
Cheap, Capitaine du Wager, tombe malade. 25. Appaiſe les mutineries de ſon équipage. 30. Fait une faute difficile à réparer. 31. Sa trop grande exactitude à ſuivre les ordres de l'Amiral cauſe tous les malheurs de ſon vaiſſeau. 33. Sa ſurpriſe lorſqu'on l'avertit qu'on voit la terre. 35. Fait une chûte & ſe démet l'épaule. 36. Envoie ſon Lieutenant à terre, qui ne revient point. 39. 40. Va lui-même à terre, & ſe loge dans une cabane d'Indiens. 41.
Cheap frappe le Boſſeman. 45. Plaiſante repartie de Mr. Cheap. *ibid.* Perd l'affection de l'équipage, pourquoi. 57. Fait des préſents aux Indiens. 60. Retranche la ration aux voleurs des vivres. 69.
Cheap : ſon caractere ; s'opiniâtre à prendre la route du Nord. 74. 75. Sa ſurpriſe en voyant le mémoire.

qui lui eſt préſenté par le Canonnier. 79. Il aſſemble les Officiers. *ibid.* Paroît ſe rendre à l'avis du Canonnier. 82. Fait ſes efforts pour diviſer le parti contraire à ſes intentions. 89. Invective le Canonnier. 94. L'envoie croiſer & reconnoître le pays. 101.
Cheap eſt arrêté priſonnier. 108. Cauſe de ſon arrêt. 110. Belle réponſe. 111. Il inſulte à la bravoure des Officiers. 112. Invective ſon Lieutenant. 114. Tâche de le déterminer à prendre la route du Nord. 115. 116. Craint d'être conduit en Angleterre, demande qu'on le laiſſe dans l'iſle. 117. Fait marché avec les Indiens pour être conduit à l'iſle Chiloé. 349. Y ſouffre beaucoup du froid. 370. Agit mal avec Mr. Campbell. 391. *& ſuiv.* S'embarque ſur un vaiſſeau françois pour l'Angleterre. 407.
Chica, liqueur faite avec de l'orge. 373.
Chili : ſa deſcription. 398. *&* 399.
Chiliens ſont très-pareſſeux. 400.
Chirurgien major ne veut pas panſer Cozens ; pourquoi. 55. Demande de reſter dans l'iſle Wager avec le Capitaine. 119.
Chirurgien hollandois a ſoin des An-

glois à Rio-Janeïro. 212. 213. & 214.
Choix du temps eſt eſſentiel pour un embarquement. 1.
Citrons abondants dans l'iſle Madere. 5.
Cockimbo, port du Chili : ſon commerce. 398.
Complot de quelques Matelots. 49.
Conférence entre le Capitaine Cheap & ſon Canonnier. 81. *juſqu'à* 87.
Conſternation de ceux qui reſtent à terre. 246. Leurs reproches contre leurs compagnons. 247.
Conteſtation entre Mr. Beans, Lieutenant, & le Canonnier. 149. 150.
Conventions ſignées par Mr. Beans & autres Officiers. 120. *juſqu'à* 123.
Cordelieres, montagnes du Pérou difficiles à paſſer. 408.
Corpeepo, port du Chili : ſon commerce. 398.
Corregidor eſpagnol fait conduire Mr. Cheap & ſa compagnie à Caſtro. 374.
Coucous, Indiens : leur caractere. 359. Leur religion. 361.
Couſins, inſecte, incommode les Anglois. 14.
Cozens : ſon caractere. 52. Prend diſ-

pute avec le Munitionnaire. 53. Lui tire un coup de piſtolet. *ibid.* En reçoit un du Capitaine. 54. Meurt. 57.
Cummins, Charpentier, conſtruit une grande maiſon de bois. 71. Alonge la grande barque. 74. Part de Rio-Janeïro. 224.
Curioſité du peuple de Rio-Grande pour la barque & l'équipage. 184.

D

DAnger que court la barque Speedwel. 127.
Départ de l'eſcadre angloiſe du port St. Julien. 20.
Départ d'une partie des Officiers & de l'équipage du Speedwel. 210.
Deſcription du pays qu'habitent les Indiens Patagons. 294. 295. Forme & caractere des Indiens Patagons. 196.
Deſcription de Buenos-aïrès. 314. 315. De l'iſle Chiloé. 382. De Chaco. 385.
Déſerteurs. On leur propoſe de s'embarquer, ils refuſent. 124.
Détroit de le Maire. 20. De Magellan. 83.
Deuil des Patagons très-ſévere. 301.
Directions données par le Chevalier Narborough très-exactes. 158.

Diſette des vivres exceſſive. 146.
Diſpute occaſionnée par les différents ſentiments. 117.
Diſſenſions ſe raniment, pourquoi. 163. 164. & 165.
Duck retrouve ſon fuſil. 279. Reſte chez les Patagons. 307.
Dureté des Officiers envers leur Capitaine. 110.

E

ELliot, Chirurgien major du Wager, meurt de ſes fatigues. 365.
Embarquement de l'équipage du Wager après le naufrage. 126. Leur nombre. *ibid.*
Embarras des Officiers du Speedwel pour avoir de l'argent. 209. Propoſent de vendre leur bâtiment. *ibid.*
Embarras de l'Amiral Pizarro pour avoir des Matelots. 423.
Embouchure de Rio-Grande très-dangereuſe. 180.
Emploi des quatre Anglois chez le Roi des Patagons. 294.
Entrepriſes contre le Capitaine Cheap punies en Angleterre. 427.
Equipage du Wager ſuit l'avis du Canonnier contre celui du Capitaine. 78.

Erreur de Mr. Beans multiplie les peines. 152.
Eſcadre angloiſe retenue dans les ports d'Angleterre. 3. Sort du port Ste. Helene. *ibid.* Paſſe la ligne. 11. Sort de la rade Ste. Catherine. 18. Accueillie d'une horrible tempête. 21.
Eſquif laiſſé au Capitaine Cheap. 119. Coule à fond. 340.
Ewers, Lieutenant des troupes de terre, ſe jette à la nage. 169.
Exemple d'intrépidité anime le courage. 169.

F

FAnfaronnade d'un Eſpagnol à Rio-Janeïro. 224.
Farine ſe vend une guinée la livre. 147.
Fautes contre la ſubordination, ne ſont jamais pardonnées en Angleterre. 244.
Femme indienne plonge dans la mer pour prendre du poiſſon. 355.
Fermeté des Officiers du Wager. 43.
Fermeté de Mr. Cheap trop grande. 104. Sujette à des inconvénients. 105.
Fonchiale, rade : ſa deſcription. 9.
Fourberie du Gouverneur de Chaco. 388.

Fourmis dévorent tout à Bahia. 237.
Froid exceſſif à l'iſle Wager. 46.
Froideur de l'équipage envers le Lieutenant. 199.

G

GAllegos, riviere. 160.
Garçon Chirurgien panſe Cozens. 54.
Garniſon de Ste. Catherine eſt effrayée à la vue de l'eſcadre angloiſe. 12.
Gloceſter, vaiſſeau anglois: ſa grande vergue eſt fracaſſée. 24.
Gouverneur de l'iſle Ste. Catherine tâche de faire ſurprendre les Anglois. 15.
Gouverneur de Rio-Grande queſtionne les Officiers de la barque Speedwel. 181. Son étonnement. 182. Loge chez lui Mrs. Beans & Pemberſton. 183. Leur donne des nouvelles des vaiſſeaux le Severn & la Perle. *ibid.* Les comble de politeſſe. 186. Leur diminue les vivres, pourquoi. 193. Leur remet le paiement de tout ce qu'il leur a fourni. 208.
Gouverneur de Buenos-aïrès paie la rançon de trois Anglois. 311. Les ſollicite de ſe faire Catholiques, & d'entrer au ſervice d'Eſpagne. 313.

Les maltraite par rapport à leur refus. *ibid.* Les envoie prisonniers sur le vaisseau l'Asie. *ibid.* Les fait traiter comme des esclaves. 315.
Gratification d'Angleterre pour les sujets qui font naufrage. 207.
Grey, Président de l'Assiento, sollicite la rançon des trois Anglois. 312.
Guianacoës, animal : sa description. 155.

H

HAche faite d'un canon de fusil. 279. 280.
Hamilton demande de rester dans l'isle Wager avec le Capitaine. 119.
Havre de Malduna très-assuré. 422.
Herbe du Paraguay fort commune à Chaco. 384.
Hérétiques sont en horreur dans l'isle de Madere. 7. On leur refuse la sépulture. *ibid.*
Hôpital fondé à Madere pour ceux qui sont atteints du mal vénérien. 7.

I

JAlousie outrée des habitants de Madere. 7.
Jésuites possedent le plus riche vigno-

ble de Madere. 5. Leur égliſe de Bahia eſt toute bâtie de marbres d'Europe. 234. Reçoivent dans leur college Mr. Cheap & ſa compagnie, & les y traitent bien. 378.

Jéſuite (un) apporte à Mr. Cheap une bouteille d'eau-de-vie. 375. Propoſe à un Anglois d'échanger ſa montre. 376.

Imprudence du Munitionnaire du Wager. 29.

Indiens apportent des vivres à Mr. Cheap. 59. Font des ſignes de croix, pourquoi. 60. Boivent des liqueurs. *ibid.* Reviennent avec leurs femmes & enfants, conſtruiſent des cabanes: leur caractere. 61. Leur ſurpriſe en voyant un miroir. 62. Leur maniere de pêcher. 63. Autre maniere. 356. Ils ſe retirent en colere, pourquoi. 64.

Indiens troquent un chien galeux contre des culottes. 145. Donnent des vivres en échange de marchandiſes. 154. Signalement de ces Indiens. *ibid.*

Indiens Patagons prennent les Anglois dans l'iſle Déſerte. 281.

Indiens de l'iſle Chiloé reçoivent bien Mr. Cheap. 372.

Indiens du Chili viennent tous les ans au port de la Conception. 396. Leur maniere de renouveller ou rompre l'alliance. *ibid.*
Indolence des Eſpagnols rend inutiles les avantages du terrein. 421.
Indulgence pernicieuſe dans la diſtribution de l'eau-de-vie. 99.
Inhumanité de Mr. Cheap envers Cozens. 56.
Inquiétude pour le ménagement des vivres. 58.
Joie de l'arrivée fait oublier les maux paſſés. 153.
Iſle des Pengouïns. 161.
Iſle Wager, pourquoi ainſi nommée. 100. Mr. Cheap y retourne. 346.
Iſle Chiloé habitée par des Indiens & des Eſpagnols. 369.
Yvreſſe commune parmi les Patagons. 297. 298.

K

Kidd eſt fait commandant du vaiſſeau la Perle. 10. Meurt. 18.

L

Lindſley offre de l'argent à Mr. Cheap & aux autres Officiers du Wager. 393.

Lion tué par les Anglois dans l'isle Déserte. 267.
Lions s'élancent contre les voyageurs. 412.

M

MAdere, isle : sa description. 4. *jusqu'à* 8.
Magasin des vivres volé plusieurs fois. 66. & 69.
Magellan, détroit. 142.
Maladie causée pour avoir trop bu d'eau. 175.
Maniere de vivre du Roi des Patagons. 297.
Manœuvre difficile à faire, pourquoi. 35.
Marée impétueuse met l'équipage du Wager en danger. 42.
Marmitons (les) de Fonchiale portent l'épée. 10.
Matelots tués par les secousses du vaisseau. 22. Pillent le Wager. 42. S'enivrent & se noient dans le vaisseau. 44. Désertent. 49. Arrêtent prisonnier leur Capitaine. 108.
Matelots (onze) demandent qu'on les mette à terre ; pourquoi. 140. Huit ne peuvent regagner le bâtiment. 172. Se mettent à la nage pour aller

chercher de l'eau. 175. Se cantonnent dans une isle déserte. 248. Se déterminent à aller à Buenos-aïrès. 250. Construisent une cabane. 252. Contestation entre eux. 257. Tuent des chiens dont ils se nourrissent. 259. Elevent des chiens pour aller à la chasse. 260. Essaient encore d'aller à Buenos-aïrès ; y trouvent des obstacles. 274. *jusqu'à* 277. Quatre restent sur le rivage faute de place dans le petit bâtiment. 341.

Mauvaise volonté du Capitaine Cheap découverte. 113.

Mécontentement de l'équipage de la Berge. 336. 337.

Médecin refuse de se trouver à une opération ; pourquoi. 55.

Melons excellents. 211.

Menaces du Lieutenant occasionées par les mutineries de l'équipage. 139.

Mendosa, ville : sa situation. 411.

Mer du Sud, objet des espérances des Anglois. 20.

Modération de Mr. Cheap. 98.

Monte-Vedio, ville du Pérou. 313. Sa description. 419.

Mouillage bon, mais stérile. 151.

Munitionnaire visite ceux qui débarquent du Wager. 48. Occasione

des mutineries. 49. Meurt de faim. 167.
Murray (Mr.) eſt fait Commandant du vaiſſeau le Wager. 11. Quitte ce vaiſſeau pour commander la Perle. 20.

N

NAturels de l'iſle de Madere paroiſſent dévots, & ſont très-libertins. 7. Sont très-attachés à leur Religion & à leurs Paſteurs. *ibid.*
Naufrage du Wager. 39. De l'eſquif. 340.
Navigateurs du Wager ſe reglent ſelon les directions du Chevalier Narborough. 87.
Norris, Capitaine du Gloceſter, demande de retourner en Angleterre. 10. Occaſione des changements dans l'eſcadre. *ibid.*
Nourriture de veaux marins cauſe des fievres, pourquoi. 162.

O

OFficiers ſont obligés de travailler à la manœuvre ſur le Wager. 36. Sollicitent le Capitaine d'aller à terre. 40. Veulent ôter le commandement

du vaiſſeau au Capitaine. 96. Se jettent à la nage pour aller chercher des proviſions de bouche. 169. Se préſentent au Gouverneur de Rio-Grande. 181.
Officiers de terre diminuent la punition des voleurs des vivres. 69.
Officier eſpagnol prête de l'argent à Mr. Cheap. 391.
Oie, eſpece qui ne vole point. 358. Son duvet eſt très-fin, & filé par les Indiennes. *ibid.* Maniere de les prendre. 359.
Oppoſition de ſentiments ſur la route qu'on doit prendre. 75.
Orellana, chef d'Indiens, s'empare du vaiſſeau l'Aſie. 424. Eſt tué. 425.
Orza, cri des Indiens. 144.
Ouragan furieux. 143.

P

PAnque, plante dont les Indiens font beaucoup de cas. 365.
Patagons, eſpece d'Indiens, emmenent avec eux les Anglois. 281. 282. Les régalent d'un cheval rôti. 283. Les vendent comme eſclaves. 285. Craignent beaucoup les ſpectres. 302. Sont inſenſibles au froid; pourquoi.

305. Leur caractere. 413. Haïſſent les Eſpagnols. *ibid.* Leur maniere d'attaquer les tigres. 415.
Pemberſton, Capitaine des troupes de terre, aſſemble le conſeil de guerre. 68. Condamne les voleurs de vivres. *ibid.* Refuſe le commandement du vaiſſeau le Wager. 95. Fait arrêter le Capitaine Cheap. 107.
Perle (la), vaiſſeau anglois, eſt ſéparé de l'eſcadre. 18. Rencontre les ennemis, ſe prépare au combat. 19. Diſparoît. 25.
Perplexité effroyable de l'équipage du Wager. 38.
Perte de la Berge inquiete l'équipage. 131.
Pluies exceſſives obſcurciſſent le Ciel. 143. 144.
Pilar, cap, apperçu avec joie. 152.
Pizarro, Amiral eſpagnol, raconte les malheurs arrivés à ſon eſcadre. 390.
Poiſſon rare à Bahia; pourquoi. 236.
Port St. Julien. 19. Remarques ſur ce port. 20.
Poudding, mets d'Angleterre. 156.
Pourpier ſauvage eſt purgatif. 327. Incommode les Anglois. *ibid.*
Préambule des conventions ſignées par l'équipage du Wager. 120.

Précaution du Capitaine Cheap pour empêcher la défertion. 50.
Promptitude de Mr. Cheap. 54.
Propoſitions de Mrs. Byron & Campbell refuſées. 130. Du ſieur Bulkelei au Gouverneur de Rio-Grande. 207. 208.
Proviſions données au Capitaine Cheap. 119. & 124.
Puits Peckett: ſa ſource. 163.
Punition des voleurs des vivres. 68. Sévere des voleurs de farine. 326.

Q

QUeſtions du Roi des Patagons aux quatre Anglois. 291. *juſqu'à* 294.
Querelle entre Mr. Cheap & Mr. Hamilton. 349.

R

REflexion judicieuſe ſur la mort du Munitionnaire. 167.
Religion des Patagons. 300.
Repartie ferme du Canonnier à Mr. Beans. 206.
Répartition de la farine occaſionée par les murmures des Matelots. 166.
Réponſe vive de Mr. Cheap. 96. Fiere

de Mr. Pemberſton. 114. De l'équipage de la barque. 130. Du Capitaine du vaiſſeau St. Tubes à la fanfaronnade d'un Eſpagnol. 225.
Rigueur de Mr. Cheap fait ſoulever les Officiers 106.
Rio-Grande, riviere. Joie exceſſive des Anglois à la vue de cette riviere. 179.
Riviere de la Plata: ſon étendue. 315.
Roc extraordinaire. 161.
Roi des Patagons ſe fait amener les quatre Anglois. 289. Les queſtionne, leur parle eſpagnol. 291. Les fait loger dans ſa cabane. 297. Leur permet d'aller à Buenos-aïrès. 306.

S

SAint Julien, port. Remarques ſur ce port. 20.
Saint Sebaſtien, ville, abonde en toutes ſortes de bons fruits. 211.
San Jago, iſle du cap Verd. 11. Rendez-vous à cette iſle. *ibid.* Caractere des habitants. 402.
Sentiment hardi du Lieutenant du Wager contre ſon Capitaine. 90.
Sentinelle au magaſin des vivres. 65.

Severn, vaiſſeau anglois ſéparé de la flotte. 25.
Smith poignardé par les Indiens. 270.
Situation fâcheuſe de l'équipage de la barque; pourquoi. 131.
Speedwel, grande barque. 123. Dure à la manœuvre. 128. Ne peut alarguer. 132. Court riſque de périr. 143.
Subordination rétablie à Rio-Grande. 205.
Surpriſe du Gouverneur de Rio-Grande. 185.

T

TEmpête horrible met l'eſcadre des Anglois en déſordre. 22. Deſcription de cette tempête. 23.
Tentes dreſſées dans l'iſle Wager. 47.
Terroir de St. Sebaſtien très-agréable. 211.
Tête du gouvernail briſée. 173.
Tigres épouvantent les Matelots dans l'iſle déſerte. 263. S'élancent contre les voyageurs. 412.
Tonnelier détourne un coup de piſtolet. 53.
Trahiſon du Contre-Maître du Wager. 39.

Tremblement de terre dans l'isle Wager. 72. Ne cause aucun dommage aux Anglois. *ibid.*
Trois des Anglois esclaves des Patagons sont renvoyés à Buenos-aïrès. 307. Sont conduits à Monte-Vedio comme prisonniers. 313. Un d'eux se sauve à la nage & est repris. 317. 318.
Troubles arrivés à Rio-Grande : ce qui les occasione. 188. 189.
Tryal, vaisseau anglois, est réparé. 20.

V

VAisseau de guerre anglois arrive à Rio-Janeïro. 231. St. Tubes accueilli d'une terrible tempête. 238.
Veau marin : sa description, la maniere de le prendre. 253. 254.
Velprisio, port du Chili : sa description. 397.
Vents contraires arrêtent l'escadre angloise. 4.
Viande crue altere la santé. 278.
Vice-Roi du Bresil reçoit mal les Anglois, leur refuse des secours. 227. 228.
Violence des marées met en pieces le Wager. 65.
Vœu fait par l'équipage du vaisseau

66-235
4-28-66
Scheler

le St. Tubes eſt rendu à Liſbonne. 240. 241.
Voiles du Wager en ſi mauvais état qu'on ne peut les tendre. 37. Celle de la chaloupe déchirée par les vents. 134.
Vue de la terre ranime l'eſpérance. 168.

W

WAger, vaiſſeau anglois, perd ſon mât d'artimon. 24. Son embarras faute de Charpentier. *ibid.* Son Canonnier eſt emporté de ſon poſte par un coup de mer. 25. Il eſt ſéparé de l'eſcadre. 29. Heurte contre un rocher. 37. S'engage entre des écueils. 39.

0756
V975a1